

Spiritus

Dossier

Questions de temps

Actualité missionnaire

*Congo - Tchad - Indonésie
Entre ciel et terre*

Chroniques

*Figures de Dieu
Pour un manuel œcuménique
Congrès missionnaire en Amérique Latine
Education en Côte d'Ivoire*

N° 175
Juin 2004

Sommaire

Édito

Actualité missionnaire

Benoît Kabongo

Ont-ils trois poumons ou plus? 169

« L'emploi du temps » est le premier choc culturel que le missionnaire éprouve sur les nouvelles terres où il vit et que les étrangers ressentent en arrivant en Occident. La mission, c'est d'accepter de vivre le temps de l'autre en l'aidant peu à peu à comprendre mon temps.

Gilbert Keirsbilck

Devenir des bourreaux de travail 173

Une dame trop occupée dans les affaires, se sent mal parce qu'elle n'a pas le temps! Même pour le clergé, la tentation est grande de devenir des bourreaux de travail. Nous qui courons partout pour dire des choses, nous devons apprendre à rester immobiles, en silence.

Marie Murat

Entre ciel et terre 177

Qu'ils sont nombreux ceux qui, comme l'auteur montant dans un avion, voudraient être arrivés avant de partir. Aussi, savoir « perdre du temps » pour donner à chacun(e) le temps d'offrir aux autres ses talents devient une tâche urgente. Et Jésus enmène ses disciples à l'écart pour « prendre un peu de temps » pour soi.

Geneviève Bovagnet

Vivre en symbiose avec l'entourage 183

S'ouvrir à l'expérience tchadienne du temps n'est pas une mince affaire pour une religieuse occidentale. Cela nécessite de vivre en symbiose avec le climat, avec les coutumes fixées par les ancêtres, et enfin avec les frères et les amis en donnant priorité aux relations humaines.

Dossier: Questions de temps

Jean Pierre Caloz

Le temps racheté 191

Où est donc passé le temps depuis que le présent nous domine et qu'il nous impose l'hégémonie de l'instantané et l'autorité du temps soi-disant réel? Or lorsque le présent déçoit sans qu'on puisse recourir à une analyse rationnelle, il ne reste plus comme issue que la violence ou le désespoir. Certainement la transcendance est un besoin essentiel de notre temps. Aussi, la condition du chrétien, c'est la veille.

Gilles Couvreur

Dans un monde pluraliste 200

Et si Dieu faisait signe à travers ce temps de brassages des populations, de mondialisation, de rencontres déconcertantes? Dans la longue durée d'une amitié, nous sommes conduits à « co-naître »; ce temps est le temps des conversions réciproques.

Claude Tassin

Saint Paul et le temps : l'horizon d'un jugement 210

Paul met le temps sous tension eschatologique, plaçant ainsi la vie présente sous l'horizon d'un jugement de Dieu. À cause de cette structure eschatologique, le chrétien et l'apôtre vivent à la fois l'impatience d'une fin des souffrances et la patiente confiance dans le temps de l'Évangile dans une vigoureuse contestation du pessimisme ambiant.

Andrés Torres Queiruga

Entre l'urgence fraternelle et l'impatience qui force la main 221

Pourquoi n'est-ce pas "depuis toujours", de "manière claire" et "pareil pour tous" que Dieu se révèle ? Le temps de la mission ? Celui d'accompagner Dieu dans son action de porter notre réception du Salut à la plus grande plénitude possible ; temps de la patience fraternelle qui ressent l'urgence sans succomber à l'angoisse, qui sait respecter les rythmes de la réception sans forcer l'accueil...

Henri Brincard

Le pèlerinage : une aventure missionnaire 235

Des chrétiens de plus en plus nombreux, voire beaucoup de jeunes, se donnent un ou des temps de pèlerinage au cours de leur vie. Temps de la rencontre avec des inconnus ; temps de la marche, de la prière, de la méditation et de la redécouverte des sacrements ; temps de grâce en somme.

Pierre Lefebvre

Pour aller plus loin 240

Chroniques

Figures de Dieu	247
Pour un manuel œcuménique	249
COMLA	252
L'éducation catholique en Côte d'Ivoire	259

Revue des livres

Publications émanant des Instituts	269
Un livre à lire	271
Recensions	278

Errata

Vous étiez certainement nombreux à lire, dans le N° 174, la présentation par Bède Ukwuije du livre de Léonard Santedi Kinkupu, *Dogme et inculturation en Afrique, perspective d'une théologie de l'invention*. Malheureusement, trois erreurs se sont glissées dans la mise au point du texte par la rédaction. Nous nous empressons de les rectifier.

A la page 146, dans le premier paragraphe, il faut lire: **le concile Vatican I**, à la place de Vatican II.

Le même à la page 147, dans le paragraphe second, il faut lire: par **Vatican I**, à la place de Vatican II.

Enfin, **la note 1**, renvoyant à un ouvrage de Cl. Geffré, doit être reportée à la page 146, à l'avant-dernière ligne, après le membre de phrase: « **Sans qu'il y ait en même temps la christianisation de la culture et une réinterprétation du christianisme¹**. » Il faut donc la supprimer à la page suivante.

Édito

Que de problèmes n'avons-nous pas avec le temps ! On n'a jamais le temps, la vie passe si vite et nous oblige à courir après le temps ; on s'ennuie dans les files d'attente ; on va jusqu'à vouloir effacer les morsures du temps en gommant les rides sur le visage ; on fuit la souffrance du quotidien dans le temps virtuel où les limites de la condition humaine s'annulent si facilement.

« L'Église dans le monde de ce temps... » (titre de la Constitution pastorale de Vatican II) est donc quotidiennement affrontée aux problèmes du temps. Mais le peuple chrétien, tout entier immergé dans l'histoire, entretient un rapport singulier avec le temps. C'est cette question que le présent dossier voudrait évoquer.

« In illo tempore » disait-on autrefois en introduction aux péripécies évangéliques proclamées dans les liturgies. Sans doute pour bien marquer l'importance décisive du temps de la vie, de la mort et de la résurrection du Christ. Cet événement structure désormais le temps par un « avant », un « après », un « avenir ».

Ceci dit les problèmes pratiques ne manquent pas. Comment vivre dans le temps-durée quand le présent, le temps-événement, nous sature d'informations, de travail ou de divertissement ? Comment prendre le temps de la rencontre et de la « connaissance », saisir le « kairos » d'une situation, lire les signes des

temps, gérer cette réalité qui nous échappe toujours ? Comment s'habituer au temps de l'autre, entrer dans le temps de Dieu, être veilleur. Les missionnaires, bien sûr, se trouvent pris eux aussi dans ces turbulences : il leur faut apprendre à vivre à des rythmes différents, maîtriser leur impatience, accepter les lentes germinations, vivre dans l'espérance. Et leur long accompagnement de la réception de la Révélation ne s'apparente-t-il pas à la patience divine ? Tout n'est-il pas finalement une question de temps ?

Des chroniques élargissent l'horizon du dossier. La première prolonge la réflexion du N° 175 sur « les Figures de Dieu et Mission ». Ensuite un théologien latino américain donne son idée de ce que pourrait être une charte œcuménique et pourquoi pas ecclésiale. Une autre chronique offre un aperçu sur les travaux du 7^e Congrès missionnaire latino américain, tenu au Guatemala, et évoque les richesses et les tensions des chrétiens de ce continent. Enfin, une dernière contribution fait état des bouleversements en cours dans l'enseignement catholique en Côte d'Ivoire.

Puissent les vacances donner du temps à votre temps pour que celui-ci puisse faire son temps ! C'est sans doute le meilleur moyen de le gagner et de le sauver.

Spiritus

Actualité missionnaire



Ont-ils trois poumons ou plus ?

Benoît Kabongo

Le Père Benoît Kabongo est originaire du Congo démocratique et Oblat de Marie Immaculée. Il est actuellement en Corse dans une maison d'accueil.

Ils courent ! Le matin, tous courent. Ils courront encore le soir. Que pourchassent-ils ? Tous marchent à pas pressés ; ils ne semblent pas voir ce qui se passe... Demain, ils recommenceront encore à courir et ne donnent pas l'impression d'être essoufflés !

Mes premières impressions en arrivant en Europe, c'était cela : la course ! la vitesse ! Tout le monde était pressé et courait sans jamais donner l'impression de se fatiguer, c'est la vie ordinaire, le rythme habituel ! Et je fis rire mes confrères quand je leur demandais un jour combien de poumons ils avaient pour courir ainsi toujours sans se fatiguer ! C'était à Bruxelles. À mon arrivée à Paris, à la gare du Nord : c'était l'heure de sortie des bureaux. Quelle précipitation vers le métro ! La foule venait de tous côtés en se bousculant pour gagner la bouche de métro. J'eus le vertige... J'attendais encore là quand j'aperçois un ancien missionnaire qui vient gentiment me serrer la main et j'en profite pour lui demander comment atteindre Fontenay-sous-Bois. Son train arrivait et me serrant encore la main il me

dit en ma langue: « Bon courage, je viendrai te voir dans quelque temps, je dois partir car je suis attendu! » Le train l'emporta me laissant attendre un ami congolais qui devait venir me rejoindre à la gare pour me conduire à Fontenay. J'attendais avec une admiration étonnée devant tous ces va-et-vient, ces courses ininterrompues. Dans le métro aussi tout le monde se précipitait, silencieux, dans des directions différentes, indifférents les uns aux autres. À la sortie du RER, j'étais content de pouvoir m'asseoir avec mon ami pour respirer un coup devant un verre de bière. C'est alors que mon ami me dit que nous étions bien loin de la gare du Nord...

Quatre années plus tard, je circulais dans Paris sans plus m'étonner de la course. Peut-être que je courais moi aussi.

Le choc me vint à mon retour chez moi. Dès l'aéroport tout me semblait aller au ralenti comme dans un film! Personne ne semblait pressé: on parlait, on taillait la bavette ici, on se saluait là calmement en s'informant sur tel ou tel autre: « On va où va le vent! » J'étais dans un autre monde! C'est là que me vint l'idée de penser aux missionnaires étrangers qui viennent chez nous. L'emploi du temps, serait-ce le premier choc de culture qu'ils éprouvent?

Time is money!

Le supérieur de la mission catholique avait un bon chauffeur. Il l'envoyait souvent chercher des marchandises à 50 km de sa mission. La piste était plus ou moins bonne. Le Père mettait une heure et demie pour aller et une heure et demie pour revenir. Il avait calculé trois heures la durée du voyage entre les deux endroits et attendait que le chauffeur lui revienne à peu près trois heures et trente minutes plus tard. Le chauffeur lui revint cinq heures plus tard, manifestement heureux d'avoir bien fait les choses! Mais il trouva le Père supérieur rouge de colère de le voir rentrer si tard. Les échanges de paroles qui suivirent lui firent comprendre que quelque chose n'allait plus entre les deux. Il le saura mieux à la fin du mois quand il ne toucha que la moitié de sa paie... Le temps, c'est de l'argent! Et pourtant se disait le chauffeur, je n'ai

rien fait de mal ! Et il racontait au premier venu combien le nouveau supérieur était un homme dur...

Où donc avait-il perdu tout ce temps ? Le chauffeur profitant du moyen rapide dont il disposait avait fait un crochet à son village qui se trouvait à 15 km de la route principale. Il se serait jugé fautif de posséder un moyen aussi rapide et de passer outre si proche du village sans aller jeter un coup d'œil à ses familiers. Il ne se corrigera qu'à contrecœur à la vue de son salaire à la fin de chaque mois. Mais il continuera à juger sévèrement le supérieur, comme un homme sans cœur... Le supérieur quant à lui, continuait à vouloir être "performant" et répétait à qui voulait l'entendre : « Un temps pour chaque chose et chaque chose en son temps... »

L'incompréhension, la mésentente qui s'établirent entre les deux hommes venaient de deux visions du temps différentes. Les deux aimaient la mission et voulaient faire le plus de bien possible en construisant de belles maisons. Pour le Père supérieur, son temps était compté ; il fallait aller vite au but ! Pour le chauffeur, comment disposer d'un moyen si rapide et ne pas faire un tour rapide chez lui : le temps c'est aussi pour soigner ses relations ! Il finira par suivre le supérieur car c'est la raison du plus fort... Et pourtant il n'avait pas tort.

Le Père supérieur passa beaucoup d'années en Afrique. Il se voulait toujours efficace et performant. Il construisit beaucoup de missions mais apprit surtout l'art de vivre autrement le temps : il apprit à perdre un peu plus de temps.

On le voyait causer tranquillement avec ses chrétiens ; on le voyait visitant les malades et perdant le temps avec eux. Il était devenu comme on le disait "tout à fait" l'un de nous ! Quand il s'agit de retourner pour de bon en Europe, il y eut des pleurs et des grincements de dents de la part de la population de voir partir "leur Père". Ce Père disait souvent que l'introduction de la voiture dans les pays de mission était une des catastrophes de l'Église ! Il ne refusait pas d'avoir un bon moyen de transport à la mission mais il mettait en garde tous ceux qui, profitant de ce moyen, passaient trop rapidement de village en village sans connaître vraiment les gens. Et il s'exclamait : « Que de bon vin on a versé sur des urnes pleines d'eau ! »

Le Père supérieur revenu chez lui fit longtemps encore parler de sa bonté, de sa façon d'être avec tous: il savait perdre un peu de temps avec les gens!

En guise de conclusion, je vais encore rapporter ce que j'ai vu d'un Père africain qui voulait fonder une communauté religieuse en mettant comme fondement les trois T: Temps, Temple, Travail! D'après ce Père, il était important en Afrique d'enseigner d'abord l'emploi du temps, d'insister sur le travail bien planifié et de faire l'holocauste de son temps et de son travail au temple. C'était pour ce formateur africain sa façon de traduire le ORA et LABORA de St Benoît...

La mission, c'est d'accepter de vivre le temps de l'autre en l'aidant peu à peu à comprendre mon temps!

Benoît Kabongo
Couvent St François
20160 Vico
Corse

Devenir des bourreaux de travail ?

Gilbert Keirsbilck

Gilbert Keirsbilck est belge, prêtre de la congrégation c.i.c.m. (Scheut), missionnaire en Indonésie depuis 1968. Il est actuellement Supérieur provincial à Jakarta.

Nous vivons dans un monde agité. Il suffit de regarder autour de soi les gens qui habitent dans de grandes villes comme Makassar et Jakarta. Un trafic chaotique entraîne des effets néfastes : chauffeurs irrités, accidents, une foule de gens qui se précipitent sans même apercevoir ceux qui suivent la même route. On se cogne, parfois on s'insulte... Des valeurs traditionnelles comme la patience, le sourire et l'amitié semblent avoir émigré vers une autre planète. Dans le stress quotidien on n'a plus le temps d'aimer. Même les personnes les plus ordinaires doivent lutter jour et nuit pour gagner leur vie. Les unes le font légalement, les autres en trichant ou en usant de violence.

Quelle différence avec l'image idyllique des villageois qui bavardent à l'ombre des palmiers ou qui plantent le riz dans leurs rizières aux flancs des montagnes ! Les quelques touristes qui visitent encore l'Indonésie avec en-tête de telles images sont bien déçus, surtout si leur séjour se limite à la ville. Dans quel monde vivons-nous donc ?

Il y a quelques semaines, une religieuse me présenta à une dame riche et bien connue. Il s'agissait d'une femme d'affaires qui avait vraiment réussi dans la vie. Elle dirigeait plusieurs sociétés et travaillait beaucoup, jusque tard dans la nuit. Elle n'avait, évidemment, plus de temps pour sa famille, même pendant les week-ends. Elle était mal dans sa peau, se sentait épuisée et cherchait un peu de soulagement et de calme dans sa vie agitée. Elle n'adhérait à aucune religion précise mais se croyait bouddhiste. Manifestement, elle connaissait l'Évangile et appréciait l'Église. C'est pour cela qu'elle avait pris contact avec la religieuse qui était de ses amies. Elle aurait voulu mettre un peu d'ordre dans sa façon de vivre. Je lui ai proposé de prendre un jour de congé chaque week-end, ne fût-ce que le dimanche. Impossible, je n'ai pas le temps ! Pourquoi ne pas fixer mieux ses heures de travail et avoir quelques espaces libres, par exemple le soir, pour jouir un peu de la vie avec son mari et ses enfants ? Désolée, je voudrais bien, mais le soir je dois me préparer aux réunions du lendemain. Que faire ? Nous décidons alors d'aller un peu plus en profondeur et de réfléchir avec Sadhana, a Way to God, le livre bien connu d'Anthony de Mello. L'auteur est un Jésuite indien qui a vécu dans un centre spirituel près de Bombay où affluaient de nombreuses personnes croyantes ou non, sans distinction de religions, mais toutes en recherche d'intériorité, de sérénité et de silence. Avec de Mello, nous espérons ralentir un peu son rythme de vie et la convaincre que prendre du temps pour soi-même ne gêne en rien l'efficacité dans la gestion des affaires. Au contraire, une vie intérieure intense donne plus de vigueur pour affronter les défis quotidiens. Mais ce fut en vain. La dame trop occupée n'avait pas le temps...

Bien sûr, nous aimons parler des autres et nous savons qu'ils devraient surmonter le stress de leurs horaires trop chargés. Mais beaucoup d'entre nous font simplement partie de ce monde stressé. Nous sommes responsables de grandes paroisses et nous faisons tout notre possible pour répondre aux besoins de nos paroissiens. Quand on nous demande notre aide ou un service, nous nous sentons coupables si nous disons non. Mais qui sommes-nous donc pour croire que nous tiendrons le coup sans jamais prendre un peu de temps pour nous-mêmes ? Sommes-nous des surhommes, capables de nous don-

ner 24 heures sur 24? Est-ce cela d'ailleurs « se donner », courir à tout? Personnellement, j'ai connu la tentation de devenir un bourreau de travail quand j'étais responsable d'une grande paroisse en pleine croissance. J'étais sur la brèche du matin à 5 heures au soir à 22 heures quand je rentrais chez moi, épuisé. Maintenant que je ne suis plus dans cette paroisse je me sens comme si j'étais devenu paresseux. Mais précisément cette sensation de vide dès que je ne suis plus agité fait partie du mal d'un mode de vie où le temps est très mal géré. Comment redevenir davantage "nous-mêmes" et goûter la vie, la prendre doucement en identifiant bien toutes ses saveurs.

A. de Mello dit dans Sadhana: « Un mot à propos de "sortir de votre tête": la tête n'est pas un très bon endroit pour la prière. Ce n'est pas un mauvais endroit pour amorcer la prière. Mais si votre prière s'y attarde trop longtemps et ne descend pas dans le cœur, elle va devenir peu à peu aride et s'avérer fastidieuse et frustrante. Il vous faut apprendre à quitter la zone du raisonnement et du langage pour entrer dans celle de la sensation, du sentiment, de l'amour et de l'intuition. C'est là que naît la contemplation et que la prière devient une puissance transformatrice et une source de délectation et de paix sans fin¹. » « La grande révélation, c'est celle du silence » a dit Lao-tseu. Nous qui courons partout pour dire des choses, nous devons apprendre à rester immobiles en silence.

Gilbert Keirsbilck
Jalan Slipi 12
Jakarta 11 410
Indonesia

¹. P. 17 de l'édition française, Bellarmin, Desclée de Brouwer, Montréal, 1997.

Entre ciel et terre !

Marie Murat

Marie Murat est originaire de l'île Maurice et Soeur de St Joseph de Cluny. Elle réside habituellement à Paris mais voyage beaucoup pour sa congrégation.

Une nuit d'octobre dernier... Quelque part... Entre ciel et terre, entre le nord et le sud, l'est et l'ouest – l'est et l'ouest de quoi au juste ?

Moment propice à la réflexion, cependant que je suis travaillée par l'impatience d'être arrivée à peine une heure après être partie pour un vol de 10 heures. Il faut dire que j'espère toujours le super-supersonique – ou la soucoupe volante – qui réduirait au maximum le temps passé dans un avion, si confortable soit-il. Mais pour avoir pris l'avion des dizaines de fois, le plus souvent pour des voyages de 8 à 12 heures sans escale, j'ai dû apprendre à apprivoiser – à évangéliser peut-être ! – le temps.

Tout compte fait j'aime assez ce moment quasi intemporel, ce "temps perdu", temps cependant précieux, un temps pour moi-même, un temps où j'aime laisser les souvenirs affleurer à ma mémoire, m'abandonner doucement à la méditation... À la rêverie... À la prière...

Et me reviennent tout naturellement à l'esprit nos échanges lors d'une récente session de travail sur le rapport au temps, en évangélisation.

Un souvenir en rappelant un autre, je me revois, faisant le voyage inverse il y a quelque quarante ans, du sud au nord et vers l'ouest. Tant de "plus jamais", graves ou légers, me trottaient dans la tête et m'habitaient le cœur, de ces "plus jamais" qui suivent la décision d'engager sa vie, comme missionnaire, à la suite du Christ. Dans ces heures de solitude entre terre et ciel, on a le temps de réaliser que le temps est passé pour certaines choses et qu'il est venu pour d'autres expériences, heureuses ou (et) décapantes. J'ignorais cependant combien je n'étais pas prête pour une des expériences les plus déroutantes, celle du rapport au temps.

Je me revois, arrivant à Paris par une claire et froide matinée de février; je passais en quelques heures de 32 °C à - 8°, à croire que les rayons du soleil avaient eu le temps, eux, de refroidir avant d'arriver jusque-là! Je ne parlerai pas de la nudité quasi indécente des arbres qui n'avaient pas encore pris le temps de s'habiller de verdure, ni de se parer de fleurs! Mais mon Dieu, que se passe-t-il? Pourquoi courent-ils ainsi? Où vont-ils donc de si bon matin à pareille allure? On croirait qu'ils sont comme moi quand je prends l'avion: ils voudraient être arrivés avant de partir.

Et j'allais découvrir combien les Français sont travailleurs et que le temps ici n'a pas la même valeur que chez moi.

Péguy dit quelque part de ses compatriotes: « *Ils ont le courage de travailler. Ils n'ont pas le courage de ne rien faire. Ils ont la vertu de travailler. Ils n'ont pas la vertu de ne rien faire. De se détendre. De se reposer. De dormir.* » Je reconnais que malgré mon admiration pour ce peuple laborieux, j'ai parfois été tentée de le parodier en substituant "temps" au mot "courage". L'Occident, me semble-t-il, mise sur le nombre d'événements qui se succèdent dans un "temps donné", généralement un "temps record". Encore qu'avec les 35 heures, il semblerait que les choses soient en train d'évoluer.

Il fut un temps où je croyais volontiers "avoir bien le temps de..."; j'allais devoir apprendre à "gérer mon temps", "tirer le

meilleur parti du temps”, l’employer judicieusement, “ne pas parler à temps et à contretemps” et surtout “ne pas gaspiller mon temps”, encore moins “perdre mon temps”. Alors que j’apprécie le “temps perdu” autant que cette douceur si mal nommée “pain perdu” ! Dieu merci, comme “il y a un temps pour tout”, de temps à autre, on prenait le temps d’une journée de détente.

Ai-je alors appris à évangéliser le temps ? Où était la **Bonne Nouvelle** dans tout ça ?

Perdre du temps ! Ai-je jamais guéri de ce besoin quasi vital pour moi ? Ces moments où on paraît ne rien faire mais où, dans le silence, s’élaborent les projets les plus enthousiasmants, où s’acquiert une expérience fondamentale, où se construit une personnalité ! Où on prend le temps d’écouter les gens, de sentir de l’intérieur ce qu’ils sentent, de les connaître – **co-naître** ou **renaître avec** eux !

N’est-ce pas un peu cela le sens du “7^e jour” de la création ? Dieu se repose ! Qu’est-ce à dire sinon qu’il **prend le temps d’être** avec ses créatures et leur demande de **prendre le temps d’être** avec lui ? C’est un temps de **recréation** où le Créateur nous rappelle que si le temps donné au travail est participation à l’œuvre de la création, le temps donné au repos est participation à la jubilation de Dieu devant la création.

Il en est de même pour ce “temps perdu” de la prière silencieuse où “l’on ne fait rien” si ce n’est se laisser travailler par Celui qui appelle et envoie à la Mission.

Je suis souvent habitée par la pensée de la relativité du temps quand je suis en voyage. Je ne suis pas “à la recherche du temps perdu”. J’en jouis tout bonnement... Et je reviens à mes rêveries bercées par le monotone vrombissement des moteurs qui, de temps en temps, change de registre sous l’effet de “turbulences”. Comme je ne dors guère, j’ai le temps d’égrener inlassablement mon rosaire et combien de fois ne m’arrive-t-il pas de me dire qu’une défaillance du moteur..., et une petite conjonction serait supprimée... Le “maintenant et à l’heure de la mort” deviendrait « maintenant... à l’heure de la mort ». Et le temps n’aurait plus aucun sens, ce serait l’éternité, le temps devenu in-fini ! Tous les événements culmineraient en un seul

événement : l'avènement du Christ mon Sauveur ! Là serait la **Bonne Nouvelle** !

Il n'y aurait plus "un temps pour" ! J'en aurais fini de découper le temps en "rondelles de saucisson" comme semble le faire Qohélet. Le temps en serait à la miséricorde de Dieu à qui je remettrais **tout le temps** qui me fut alloué sur la terre.

Inévitablement reprise par la force de l'éducation reçue, je me mets à supputer la valeur de ce temps. Bien employé ? Mal employé ? « Le temps perdu ne se retrouve jamais », dit-on. Mais quand donc le temps est-il perdu ?

Mes souvenirs me ramènent une fois de plus entre ciel et terre, dans les premiers jours d'une année 2003 toute neuve encore. Je faisais le bilan de quinze jours de travail avec mes Sœurs en Guinée, sur "l'éducation à la liberté". Nous avons travaillé sérieusement. Mais l'Esprit Saint m'avait soufflé, en fin de session, de proposer au groupe une journée qui serait comme "une zone de libre-échange" - un temps où chacune offrirait librement aux autres un de ses talents particuliers dans l'animation de la journée. Dans la joie et la bonne humeur s'était élaboré un programme aux couleurs bien locales où les dons divers s'harmonisaient à souhait, les unes s'offrant pour animer la prière et l'Eucharistie, les autres mettant leurs talents de cuisinière au service de toutes. Celle-ci se révélait "passée maître en l'art" de préparer une sangria, celle-là s'ingéniait à décorer la table avec art, ou tout simplement assurait les ingrates tâches quotidiennes. Ce fut une belle journée "perdue", eu égard au travail pour lequel j'étais venue. Mais quelle journée "bellement perdue" à la découverte les unes des autres, dans un climat détendu et bienfaisant, typiquement africain. En même temps, je crois y avoir appris bien plus sur la culture de mes Sœurs Guinéennes que durant toute la semaine de travail.

Temps perdu ?

Je devais faire une expérience semblable, cette fois au Pérou, quelques mois plus tard. J'y étais pour assurer la traduction simultanée lors d'une rencontre internationale de congréga-

tion. C'est dire que j'ai été au contact des réalités vécues sur divers points du globe à travers échanges, conférences et autres – approche sérieuse de réalités fort complexes, notamment en cette Amérique Latine où nous étions rassemblées. J'avais été particulièrement frappée par les chiffres avancés pour une analyse des problèmes auxquels l'Amérique Latine est confrontée, tant sur le plan sociopolitique, que sur le plan culturel et économique. On avait aussi essayé de comprendre le contexte dans lequel la "théologie de la libération" avait pris naissance ainsi que ce que pouvait signifier en ces temps, la "fidélité créative" pour les Religieux et leurs Instituts. J'avais surtout été bouleversée par le témoignage d'une "mujer negra", une femme noire cherchant et trouvant sa place propre dans ce Pérou des Incas et des Conquistadors.

En écoutant ces conférenciers péruviens, j'avais beaucoup appris. Il reste cependant que je crois avoir mieux compris ce pays et sa réalité si diverse lors de rencontres informelles avec les élèves de nos collèges, et pendant une soirée récréative où ceux-ci nous ont offert un aperçu du riche amalgame des cultures de leur pays.

N'ayant pu parcourir le pays, quelques vidéos m'avaient entraînée dans les ruines de la cité Inca de Machu Picchu et sur les rives du lac andin Titicaca. La visite du "vieux Lima" de Francisco Pizarro - le violent conquistador, et de José de San Martín - le père de l'indépendance du Pérou, de "Villa el Salvador" et autres bidonvilles où travaillent nos Sœurs et du "Parque de las Leyendas" (Parc des Légendes) où sont représentées les trois régions typiques du Pérou: la Sierra (montagne), la Selva (forêt) et la Costa (la côte), avec la faune et la flore propres à chaque région, tout cela m'avait éveillée à la réalité ethnique et mise en appétit pour une soirée de détente, - heureux "temps perdu", - avec le concours des élèves de l'Academia de Música Y Danza.

Le tissu culturel péruvien est fait d'une solide chaîne de cultures amérindiennes, incas et autres, traversée par la trame de cultures hispaniques et africaines implantées par les colonisateurs et leurs esclaves. Le programme de la soirée offrait un saisissant raccourci de l'histoire du Pérou, de sa géographie, de son peuplement et de la culture qui en a dérivé. C'était un vrai

kaléidoscope de costumes chatoyants, une diversité de danses allant des “vals criollo” des anciens esclaves et la “polka”, à la “pandilla” héritée des Espagnols et la “marinera” nationale, accompagnées des instruments de musique les plus typiques des Quechas-Indiens, la nostalgique flûte de Pan ou le “quena” (tambour de cèdre).

Les barrières que la politique, l’âpreté au gain, les individualismes s’ingénient à ériger, sont mises à mal par ces moments de pur bonheur où toutes origines confondues, un peuple se met à prendre – ou à perdre – le temps de danser, rire, chanter, faire de la musique ensemble. Et je pense à David dansant devant l’Arche.

En tout cas, pour moi, ce furent les moments où je crois avoir le mieux rencontré l’âme des Péruviens, ou plutôt devrais-je dire l’âme du Pérou.

Suis-je en train de faire l’apologie de l’indolence alors que “le monde est en feu” ?

Mais j’aime imaginer ces moments où Jésus s’assied au bord de la route ou sur le rivage du lac, sur la margelle d’un puits, sur le flanc d’une montagne... Quand il prend un petit enfant pour l’embrasser ou encore quand il s’endort à l’arrière de la barque battu par les vents... Ces moments où il emmène ses disciples à l’écart pour “prendre un peu de temps” pour soi.

Serait-ce tordre les textes que de considérer que Jésus nous invite à savoir « **perdre** un peu de temps » pour mieux annoncer la **Bonne Nouvelle** ?

Marie Murat
St Joseph de Cluny
21, rue Méchain
75014 Paris

Vivre en symbiose avec l'entourage

Geneviève Bovagnet

Sœur Geneviève Bovagnet appartient à la Congrégation des religieuses du Sacré-Cœur, fondée en 1800 par Sainte Madeleine Sophie Barat. Geneviève a été envoyée au Tchad en 1964 pour répondre à l'appel de Monseigneur Dalmais qui voulait l'ouverture d'un collège de filles. Elle en repartira en 1995, laissant un Établissement secondaire mixte de 1 100 élèves.

Donner un témoignage sur la notion du temps au Tchad peut paraître étrange au premier abord. En Afrique, comme en Europe, le temps n'est-il pas une succession d'heures, de jours, de semaines, de mois, d'années, de siècles ? Où est la différence ?

En débarquant au Tchad en août 1964, pour ouvrir, avec mes sœurs, un collège, j'ignorais tout de l'Afrique. J'arrivais avec ma mentalité occidentale et j'étais très claire sur la notion du temps : « Le temps est une valeur importante parce qu'il est facteur d'argent. » Il faut beaucoup d'argent pour vivre. L'argent arrive surtout par le travail. Donc le temps de travail est une valeur incontournable. Le salaire, la retraite ne se calculent-ils pas en fonction du temps de travail passé. Même les congés "payés" sont un dû. Pouvais-je supposer qu'il n'en était pas tout à fait ainsi au Tchad ? J'allais vite déchanter.

Le premier étonnement surgit avec la lenteur des Tchadiens. En France il fallait toujours se dépêcher. On entendait couramment: « Je vais essayer de gagner du temps... Dépêchons-nous, nous allons être en retard... Je n'ai pas le temps de faire ceci... Dépêchez-vous les enfants, c'est l'heure..., avancez, marchez plus vite... » Dès le CP, je m'entendais dire: « Plus vite, lisez plus vite! » À Paris, il faut marcher si vite, que c'est une course continuelle. Aller faire des achats s'appelle à juste titre: aller faire des courses. Un auteur africain a même écrit: « À Paris, tout le monde court dans le métro. Mais en sortant du métro, les Parisiens s'arrêtent pour lire leur journal. » Il me semblait que la vie était une course au temps.

En arrivant au Tchad, j'ai constaté qu'autour de moi, les Tchadiens ne couraient pas, mais avançaient calmement sur la route. Nous, les sœurs, mettions cinq minutes au maximum pour aller à l'Église le dimanche, mais les internes mettaient plus de dix minutes. Cela m'agaçait et j'essayais, sans succès, de les faire se hâter: « Dépêchez-vous, nous allons être en retard. » Qu'est-ce que cela voulait dire pour elles? Rien, sinon que la sœur "se mettait en colère". Elles étaient comme dans l'impossibilité d'aller plus vite.

J'ai cherché les raisons de cette lenteur: il y a d'abord le climat avec une chaleur constante. Lorsque je suis descendue de l'avion en 1964 vers six heures le matin, ce fut comme une nappe de chaleur qui m'est tombée sur les épaules et elle ne m'a plus quittée. Avec une telle chaleur on n'a guère envie de sortir et de se promener. Les étrangers ne font pas trois pas sans leur voiture. Traverser la cour qui sépare notre maison du collège était déjà une épreuve. Le corps transpire, s'amollit, la résistance diminue. Avoir des mouvements lents, marcher lentement aident le corps et économisent les forces. Je pense, finalement, avoir rapidement pris cette allure.

Il y a le climat bien sûr, mais il y a aussi la conception de la journée: elle n'est pas considérée comme une succession d'heures, mais comme un déroulement d'actions plus ou moins importantes. Ainsi pour les femmes, leurs occupations tournent autour de la nourriture. Tôt le matin, elles s'acheminent vers le puits du village pour s'approvisionner en eau. Il faut faire la queue. Elles vont ensuite au marché vendre

quelques produits: œufs, beignets qu'elles ont cuits la nuit. Elles font ensuite leurs propres achats. Il n'y a pas de frigidaire, il faut acheter au jour le jour les denrées périssables. Et surtout pas de provisions, sinon la voisine va rappliquer: « Tu me prêtes cinq sucres? » Et en Afrique, prêter, c'est donner. Puis la femme s'attaque au repas: piler le mil, faire la boule et la sauce durant au moins deux heures. Et c'est seulement ensuite que le repas aura lieu: peu importe l'heure!

Dans ce contexte de lenteur, on peut se demander ce qu'il en était des scolarisées, quant au rythme des classes et à l'exactitude? Pendant la classe, le rythme était très lent. Combien de fois au collège, où Françaises et Tchadiennes se côtoyaient, lorsque j'écrivais au tableau un exercice de maths à faire sur place, les Françaises avaient fini l'exercice, alors que les Tchadiennes n'avaient pas encore sorti leur cahier. Je les voyais regarder le tableau, au début je ne comprenais pas pourquoi, puis je les voyais sortir lentement leur cahier et se mettre à écrire. J'ai compris qu'il leur fallait d'abord réfléchir. Quand j'expliquais une nouvelle notion, il fallait répéter de différentes manières ou faire au moins six exercices, avant que la notion soit assimilée, mais ensuite, elles n'oubliaient plus, tandis que les Françaises comprenaient tout de suite, mais oubliaient aussitôt.

Et l'exactitude? Les internes en ont beaucoup souffert. Elles arrivaient de leur village où il n'y avait pas d'heure: on se levait avec le soleil, on mangeait quand c'était prêt. Pour les externes, il fallait lutter chaque jour pour l'heure d'arrivée le matin. Les retardataires devaient attendre l'heure suivante derrière le portail fermé. Sinon pendant toute l'heure, les arrivées se succédaient empêchant tout travail sérieux. Il y avait des raisons plus ou moins valables. Telle élève me dit un jour: « Ma sœur, ce n'est pas de ma faute si je suis en retard, le soleil ne s'est pas levé! » Il est vrai qu'au début les montres n'existaient pas. C'est la position du soleil qui indiquait l'heure. Je me souviens du curé qui annonçait à la messe: « On vient au catéchisme quand le soleil est là », et le Père pointait son bras à l'endroit dit du ciel. Les rendez-vous n'avaient guère de sens. Au début je les écrivais sur mon agenda. Mais à l'heure fixée personne ne se présentait. Les exemples sont multiples. Tel autre parent à qui je voulais fixer un rendez-vous, m'a simplement dit: « Ma

sœur, qui vous dit qu'à 16 heures vous et moi serons encore en vie? » Pendant la guerre du Tchad, le matin d'un départ en brousse qui était plutôt une fuite, une famille avait fixé le départ à huit heures. Tout le monde était là, sauf le garçon. Où est-il? Il était tout simplement allé au marché s'acheter du savon pour laver sa chemise... Une autre fois, une sœur a été vraiment gênée. Elle avait préparé une sortie de guides avec une jeune Tchadienne. Le dimanche arrive, les guides sont là, mais pas la jeune assistante. La sœur a dû partir, assumant seule la journée. Et le lendemain, lorsqu'elle a rencontré la jeune assistante, celle-ci n'a eu qu'une explication: « Je devais aller chez une amie. » Vraiment le Tchadien et nous, avons un sens différent du temps. Ce qu'il faut pour lui, c'est profiter du jour, du soleil. Même les élèves ne prenaient pas de temps le jour pour faire leur travail scolaire. C'était réservé à la nuit, à la lueur d'une lampe à pétrole.

Et le travail? Avait-il, lui aussi un sens différent du nôtre? Mais il faut distinguer le travail traditionnel et le travail salarié. Le travail traditionnel tournait autour de la confection manuelle de la case, du toit, et de menus objets en cuivre qu'ils fabriquaient pour les vendre aux étrangers. Chaque objet était unique, que ce soit une poterie, un objet en cuir ou autre. Ainsi les Massas, que nous avons côtoyés lorsque la guerre nous a obligés à quitter N'Djaména pour aller nous réfugier chez eux dans le Mayyo-Kebbi. Nous leur avons demandé de nous fabriquer des lits comme les leurs. Ils assemblent des baguettes de bois de même longueur à l'aide de lanières de cuir découpées dans du cuir de bœuf, puis ils font tremper le lit pendant plusieurs jours au fond du fleuve. Le bois détrempe devient impu-trescible et ne peut être attaqué et mangé par les innombrables insectes. C'est beaucoup de temps et de travail, mais ils nous ont fait payer un prix dérisoire. Ils ne cherchent pas à gagner de l'argent, ce qu'ils veulent c'est que l'objet soit réussi, le temps mis pour le faire importe peu. À la saison des pluies, qui correspond à notre été en France, les Tchadiens travaillent beaucoup. Tout le monde va aux champs pour cultiver. Les récoltes, au bout de trois mois, devront assurer la subsistance pour toute l'année, puisque, ensuite, il ne pleuvra plus pendant neuf mois et que le sol devient sec et dur comme du roc.

Dans ce travail traditionnel est arrivé le travail scolaire. La scolarisation n'est pas dans la coutume. En brousse, surtout, va à l'école qui veut. Pour beaucoup de jeunes, l'école est le moyen d'échapper à la dure vie du village et peut être l'espoir d'accéder, un jour, aux plus hautes charges de l'État. Pourquoi pas jusqu'aux ministères pour avoir une belle voiture et une maison climatisée ?

Dans les villes est arrivé le salaire. Faut-il payer le manœuvre à l'œuvre ? Gare ! Si l'œil du maître s'égare, on se repose. Ainsi la sœur qui monte au dortoir des internes pour voir si le travail d'entretien avance et trouve les boys étendus sur les lits... Qui pouvait les voir ? Ou encore lorsque notre maison a été construite, dès que le frère constructeur s'éloignait d'un groupe pour aller en voir un autre, le travail du groupe précédent s'arrêtait... C'est pourquoi, lors de la confection des briques, le travail était payé non à l'heure, mais à la brique.

Si le travail demandé n'était pas fini le soir, peu importe, ils partaient. Je me souviens de ma déception, de mon embarras la veille d'un conseil de classe. La secrétaire était partie, les moyennes de classe n'étaient pas finies. J'ai dû m'y atteler durant plusieurs heures. Qu'importait pour elle ? On aurait retardé les conseils de classe de quelques heures...

Au collège, parce que nous, les sœurs, nous tenions à la rigueur, nos ennuis ont commencé avec l'arrivée au Tchad de Force Ouvrière. Ils ont convaincu les professeurs que toute heure passée au collège devait être payée. C'était impossible à une époque où les salaires étaient calculés au plus juste, et où nous n'avions pas d'argent à distribuer en plus. Il a donc fallu supprimer les réunions de professeurs le jeudi au détriment du corps professoral.

Si les jours sont rythmés par les activités quotidiennes, l'année est rythmée par les fêtes. Quelles fêtes ? Fêtes nationales et fêtes religieuses dont la plus importante est celle du deuil... Un anachronisme pour nous : quand il y a un deuil, toute la vie s'arrête. Famille venant de loin, amis plus ou moins proches, tout le monde déferle chez le défunt. Sympathie ? Peut-être pour certains, mais pour beaucoup c'est l'occasion d'être ensemble, nourris gratuitement durant plusieurs jours. C'est un surcroît de travail énorme pour les femmes. C'est dans les

fêtes que j'ai découvert ce qui est primordial en Afrique : les relations humaines.

À chaque fête, toute vie habituelle est suspendue. Le temps s'arrête. Durant tout le temps de la fête, chaque jour, après la sieste, on sort les nattes dans la cour et les voisins arrivent. On parle, on se retrouve, on vit ensemble. Un élève, que j'avais renvoyé un jour, est venu se plaindre : « Ma sœur, je suis tout seul, tous mes copains sont en classe. » Des professeurs m'ont dit : « Ma sœur, nous aimerions bien venir causer avec vous, mais vous êtes toujours en train de travailler ! »

En conclusion, peut-on dire que les Tchadiens ont le sens du temps ? Un occidental risque de répondre négativement, tandis que mes longues années vécues dans ce pays, m'autorisent à répondre positivement : Oui, les Tchadiens ont le sens du temps, tout comme nous, mais il est différent. Pour un Français, la vie est une course au temps, un temps à remplir d'activités multiples : « J'ai beaucoup de choses à faire ! » Il semble que la vie se mesure à l'importance ou à la quantité de choses à faire. C'est l'action qui domine. Même à l'âge de la retraite qui est le mien, lorsque je rencontre quelqu'un, la première question qui fuse est : « Qu'est-ce que tu fais, maintenant que tu es à la retraite ? » C'est là où la notion de temps diverge lorsqu'on rencontre un Tchadien. Le Tchadien ne cherche pas à faire, mais à vivre, à être en symbiose avec son entourage :

- ✓ En symbiose avec le climat. Le soleil implacable neuf mois de l'année, le réchauffe au matin. Lorsqu'il se couchera, la vie s'arrêtera. Quand la lune sera là, bien sûr une autre vie sera là aussi, apportant les danses au clair de lune sur la place du village. Sinon, chacun rentre dans sa case pour dormir. La pluie des mois de juillet et août est saluée comme un cadeau, malgré les dégâts matériels qu'elle apportera : grâce à elle, on peut cultiver pour avoir de quoi manger toute l'année. Et les étoiles ? Le ciel est un livre couvert de constellations que les enfants apprennent à identifier. Les étoiles, c'est le guide du caravanier du désert, la nuit.
- ✓ En symbiose avec les coutumes fixées par les ancêtres. Les réflexions telles que : "Ce n'est pas la coutume" en disent

long. Derrière la coutume, il y a les ancêtres invisibles, mais présents. La coutume, expression d'une sagesse trop souvent incompréhensible pour nous, est une sagesse qui assure la vie, cette vie qui, pour nous, n'est pas toujours humaine tant l'environnement est dur.

- ✓ En symbiose, enfin, avec les frères de race, les amis. L'important, ce n'est pas le travail, mais les relations humaines.

Geneviève. Bovagnet
17, rue du Dr Edmond Locard
69005 Lyon

Dossier



Le temps racheté

La condition temporelle aujourd'hui¹

Jean-Pierre Caloz

Jean-Pierre Caloz est oblat de Marie Immaculée, de nationalité suisse. Après des études à l'Université St Thomas de Rome, il a été aumônier d'étudiants en Suisse Romande, provincial à Strasbourg de 1984 à 1998 et membre du Conseil Général des OMI de 1988 à 1998. Il a travaillé au CREC et est actuellement supérieur de la Maison Généralice à Rome.

Où est le temps? Les avions nous transportent au bout du monde en quelques heures, le téléphone et surtout le portable, met à notre portée tout point de l'espace, les ordinateurs envoient, reçoivent, stockent, trient toutes nos informations; nous sommes entourés de machines à sauver du temps... Et pourtant, nous n'avons pas le temps... nous n'avons de temps pour rien... ni pour nous, ni pour les autres, ni pour Dieu... Que s'est-il donc passé?

La domination du présent

Le passé a disparu. Le passé est dépassé, parler du passé est suspect. Ceux qui font référence au passé montrent qu'ils sont mal

¹. Cet article est extrait de DOCUMENTATION O.M.I. publication non officielle de l'Administration générale des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, n° 256 (français) février 2004, p. 15-20. site : omiworld.org

à l'aise avec la modernité, qu'ils regrettent ce qui s'est fait autrefois. L'histoire intéresse peu, la tradition n'est plus une référence. Les vieux, parfois on les écoute, parfois on les admire pour leur témoignage, mais ils n'ont pas voix au chapitre. Les histoires anciennes sont de peu d'utilité. Rappelez-vous, il y a quelques années Fukuyama décrétait la "fin de l'histoire".

L'avenir? L'avenir est problématique. Personne n'avait prévu qu'un moine en exil aurait fait chuter la dictature modèle, amie de l'Occident, du Shah d'Iran. Personne n'avait prédit l'effondrement du bloc de l'Est dans les années 90. Et le 11 septembre, qui l'avait vu venir? Nos contemporains vivent dans le court terme. D'un été à l'autre, d'une vacance à l'autre. Si on met de l'argent de côté, ce n'est pas pour investir mais pour s'assurer, le travail est devenu précaire. "No future..." lit-on sur les murs de nos villes.

Reste le présent. Le présent oui bien sûr. Nous sommes citoyens du présent, nous y habitons, nous le scrutons – les nouvelles du 20 h 00 nous sont devenues indispensables – nous y vivons, nous en profitons, nous en jouissons. Un présent surgi de nulle part et qui ne va nulle part... peu importe! À court terme, il se suffit à lui-même. Le présent est toujours trop court pour faire tout ce que nous avons à faire, c'est pour cela que nous manquons de temps.

« Aujourd'hui, c'est le présent qui nous domine, du matin au soir : ontologie de l'actualité, hégémonie de l'instantané, autorité du temps présentement réel. Désormais, rien n'est vrai que l'immédiat²... »

La perte de crédit en la rationalité

Le scientisme triomphant est mort. La médecine, si sûre d'elle-même, a ses doutes. Le désordre écologique révèle les erreurs d'une science rigoureuse, abstraite et linéaire. Les dogmes psychologiques sont abandonnés, y compris par les éducateurs. Les religions déclarées mortes se portent fort bien. La "déesse Raison" a pris des rides.

². Étienne Klein « *L'avenir existe-t-il déjà dans le futur?* », in *Études*, oct. 2003, p. 388.

Il n'y a pas lieu de crier victoire, loin de là. Abandonner la raison c'est être livré au jeu des intérêts les plus puissants et à l'arbitraire des pouvoirs. S'il n'y a plus de raison, c'est la raison du plus fort qui l'emportera. N'est-ce pas ce que nous voyons fonctionner dans l'économie où la seule règle semble être actuellement de constituer en chacun des domaines économiquement sensibles, un cartel de puissants qui domine le monde. Appelleriez-vous cela la globalisation?

Aux sources de la violence

Si nous mettons ensemble l'absolu du présent et la perte de confiance en la raison nous obtenons un mélange assez détonnant. En effet lorsque le présent déçoit, lorsque je me trouve en dissonance avec mon contexte immédiat, sans pouvoir recourir à l'analyse rationnelle, je n'ai plus que deux issues: le désespoir ou la violence. Il y avait ces jours-ci au Vatican un Congrès sur la Dépression, patronné par le Conseil pontifical pour la pastorale de la santé. Il y fut dit que les "déprimés" sont actuellement 200 millions dans le monde! Voilà pour le désespoir. Et la violence? Je pense à la violence quotidienne qui s'exprime dans le vandalisme, les déprédations, les viols collectifs, les violences de nos écoles, de nos bus, de nos gares et de certains quartiers..., d'où vient-elle? Si la dépression c'est la violence que je retourne contre moi-même, la violence au quotidien naît de la même frustration, du même enfermement auquel il faut échapper en punissant l'environnement, ou les collectivités dans lesquelles je vis, mais avec lesquelles je n'entretiens plus aucun lien de solidarité. Violence et désespoir, deux façons de réagir à la prison du présent, lorsque les distractions, le rêve ou la passion d'exister vous abandonnent et que soudain le monde n'est plus intéressant.

Redonner le temps au temps

Dans ce qui précède, je n'ai pas décrit l'expérience quotidienne des gens ordinaires, mais des tendances, un climat, une ambiance qui cependant forment la mentalité, occupent nos

rêves et font partie de notre culture. C'est un peu le mythe de l'enfermement dans le connu, dans le colonisé. Où que nous regardions, le monde nous renvoie notre propre image, il n'y a plus d'ailleurs.

Ne pensez-vous pas alors que la TRANSCENDANCE soit un des besoins essentiels de notre temps? Pierre Teilhard de Chardin disait que plus nous grandirions sur la ligne de l'évolution, plus la nécessité de l'adoration s'imposerait à nous. Les vieux Romains avaient compris la chose, eux qui au II^e siècle de notre ère, alors qu'ils pensaient avoir conquis le monde, ont construit le Panthéon temple ouvert par le haut pour communiquer avec le grand ailleurs.

La Transcendance relève de l'univers symbolique, elle n'est ni scientifique ni rationnelle, elle n'est pas oeuvre de nos mains, mais elle est offerte sur le chemin. Qui sait l'accueillir dans sa maison découvre un monde nouveau. Ce sont les planifications lourdes, les calculs statistiques contraignants, les lois infaillibles de l'histoire... c'est tout cela qui a fait faillite. La Transcendance, elle, est amie de la musique, des poètes, de la sagesse. Sur cet horizon symbolique, le présent, — notre présent trop limité pour ce que nous exigeons de lui — peut se déployer en perspective et redevenir ce qu'il est : un moment passionnant d'une croissance, une simple étape dans un pèlerinage, dont on sait qu'il aboutira, même si on ne sait pas bien où ni comment.

Transcendance

Me situant dans la perspective occidentale, j'ai posé ci-dessus la base culturelle de notre réflexion, il reste maintenant à élaborer quelques points de la transcendance telle que nous la montrent nos Écritures. Dans la riche évocation des « choses ultimes » que nous trouvons dans l'Apocalypse, j'ai choisi de développer trois points : la ville, les Noces et la liturgie du ciel. J'évoquerai chacun des points et tenterai de montrer comment ils éclairent et répondent aux interrogations de la mentalité actuelle.

La Ville

L'Apocalypse, au ch.21, nous fait voir la Jérusalem nouvelle qui descend d'auprès de Dieu, prête comme une épouse parée pour son époux... La ville c'est la cité des hommes, le lieu humain par excellence avec son organisation, ses murs dans lesquels on se sent en sécurité, sa culture, le Temple. Les Psaumes des Montées sont vibrants de la joie et de la fierté de retrouver Jérusalem, « ville où tout ensemble fait un ». La ville représente le sommet de la « montée » humaine, l'aboutissement de la culture. Or voilà que ce qui monte de la terre, maintenant descend d'auprès de Dieu, comme un don, comme un lieu d'Alliance et de co-habitation définitive de Dieu avec les hommes « voici la demeure de Dieu avec les hommes ».

La cité des hommes toujours un peu prométhéenne est maintenant donnée comme lieu d'alliance. Le mouvement constant des hommes, leurs migrations, leurs recherches, leurs nostalgies d'une maison, d'une terre, d'une patrie, voilà que tout cela s'éclaire de façon nouvelle. Les faiseurs de paix, les engagés, les bâtisseurs, les serviteurs de la justice: syndicalistes, journalistes, ONG, tous les amis des pauvres et les citoyens des Béatitudes... où vont-ils? Ils vont à Jérusalem. Et vous nomades des désirs profonds? Nostalgiques de la fête? Chercheurs d'absolu... Où allez-vous? Vous allez à Jérusalem, « la mort n'y sera plus, ni deuil, ni cri, ni souffrance, car l'ancien monde a disparu... Car je fais toutes choses nouvelles... Écris, ces paroles sont certaines et véridiques... » Donc, vous, les justes de la terre, vous n'aurez pas cru en vain... La fête est au bout du chemin, et la fête sera belle.

Les Noces

La fête par excellence c'est la noce, fête de l'amour, fête de l'alliance entre familles, célébration du clan auquel le nouveau couple donne un avenir. Plus profondément, toutes les civilisations ont pressenti la dimension sacrée de ce pacte unique, au sein duquel de nouvelles vies apparaissent. Cette dimension sacrée est devenue manifeste avec Jésus. Sur la Croix, Jésus épouse l'humanité, dans le mystère de son Église.

L'Apocalypse au chapitre XIX, 9 et ss. nous fait déjà écouter le chant des noces de l'Agneau « *et j'entendis comme la rumeur d'une foule immense, comme la rumeur des océans, et comme le grondement de puissants tonnerres... car voici les noces de l'agneau. Son épouse s'est préparée, il lui a été donné de se vêtir d'un lin resplendissant et pur, car le lin ce sont les œuvres justes des saints.* »

Ainsi tous les amours de la terre, amours fidèles, heureux ou déçus et blessés ; tous nos essais de communication, fragiles, si souvent approximatifs ; tous nos efforts de traductions, d'interprétation, de volonté de surmonter les différences ; tous les dialogues interculturels et interreligieux... voilà que sur tout cela pointe, comme un soleil levant, la joie des noces. Et nous qui avons si souvent le privilège de célébrer l'Eucharistie, nous entendons à chaque fois : « Heureux les invités au repas des noces de l'Agneau ». Sommes-nous sensibles à l'audace de la liturgie de nous rendre déjà contemporains des "ultimes choses" ? Entourant l'autel, partageant l'Eucharistie, nous avons mystiquement surmonté les barrières de la communication et nous célébrons déjà la transparence de la charité qui sera notre lot dans le Royaume. Donc, loin de nous désespérer devant la tâche à faire, devant les obstacles apparemment insurmontables, remettons-nous à l'ouvrage pour bâtir des ponts et non pas des murs, comme le Pape nous le disait récemment, en faisant allusion à ce qui se passe en Israël.

La liturgie céleste

Après les lettres aux Églises, l'Apocalypse au chap. 4 dévoile la liturgie céleste. Les acteurs de ce culte céleste sont les 24 vieillards et les 4 vivants. Les 24 vieillards peuvent être compris comme les 12 patriarches d'Israël et les 12 patriarches (Apôtres) du nouvel Israël. Les quatre vivants représentent le monde créé, une version sémitique des quatre éléments du monde grec : eau, terre, feu, air. Les quatre vivants chantent « Saint, Saint, Saint est le Seigneur... » L'univers créé tout entier, parvenu au terme de sa croissance, dans sa pleine maturité, enfin totalement réconcilié, proclame de toutes les fibres qui le composent, la sainteté, la consistance, la densité ontologique de « Celui qui siège sur le trône... et de l'Agneau ». Sur ce

chant cosmique, les 24 vieillards représentant le peuple de l'alliance totale, modulent leur adoration: « Ils adoraient le Vivant pour les siècles des siècles et jetaient leurs couronnes devant le trône en disant: Tu es digne Seigneur notre Dieu... » Ils apparaissent comme les « inter-prêtres » du créé, jetant leur couronne pour reconnaître qu'ils ont été sauvés, et que tout ce qu'ils sont, toute leur dignité, leur royauté, leur gloire vient de Celui qui siège sur le trône. Telle est désormais la respiration éternelle du cosmos et de l'Alliance, pleinement vivants parce que pleinement louange. Cette liturgie céleste est représentée constamment sur les mosaïques romaines. La mosaïque se tient devant l'assemblée, non pas dans l'abside, mais au sommet de la nef. Ainsi la communauté rassemblée regardant cette mosaïque comprend ce qu'elle est, comprend où elle va. Notre monde manque d'utopie, n'a plus d'étoiles à regarder, c'est pourquoi son horizon est plat et prosaïque. N'est-il pas urgent de lui redonner à voir la mosaïque de l'Apocalypse qui lui donne de goûter déjà "ce qui doit arriver" (4, 4)?

J'arrive ainsi à la fin de la deuxième partie qui a voulu montrer combien l'eschatologie est fonctionnelle, en prise, avec la culture d'aujourd'hui. Elle n'est ni programme, ni solution, ni prophétie, ni description d'un hypothétique futur; elle est perception secrète de la profondeur de l'aujourd'hui, vérité secrète de ce quotidien ordinaire, un peu gris, un peu répétitif et incertain, dans lequel nos vies s'absorbent comme la rosée dans le sable du désert.

La "ville" est la secrète espérance de tout ce qui structure notre monde; la "noce" est la secrète espérance de tout ce qui est parole et donc culture et communication en notre monde; la "liturgie céleste" est la secrète espérance que le tumulte de l'histoire, les mille visages des foules, finiront par dessiner le visage de Jésus.

Tiens ta lampe allumée...

S'il en est ainsi, la condition du chrétien c'est la **VEILLE**. Cela nous a été dit dès notre baptême. Lorsque le prêtre a remis à nos parents, parrain et marraine le cierge allumé, il leur a dit:

« Veillez à l'entretenir pour que vos enfants, illuminés par le Christ, avancent dans la vie en enfants de lumière et persévèrent dans la foi. Ainsi, quand viendra le Seigneur, ils pourront aller à sa rencontre dans le Royaume, avec tous les saints du ciel. » Toute notre vie chrétienne est ainsi mise en perspective. Fini l'aplatissement du temps, mais finies aussi les idéologies idolâtres des « empires » ; seule reste la joie intime de se savoir du « Dieu qui est qui était et qui vient ».

VEILLER c'est être responsable. Les paraboles du majordome, des jeunes filles de la noce et des talents nous disent que le Maître revient quand on ne l'attend pas pour nous demander des comptes. Tel est le terme de « accountability » que nous ne pouvons pas traduire en français. Dans la table analytique de nos Constitutions et Règles, « accountability » renvoie à « Évaluation », une notion voisine et compatible en français et en anglais. Rendre compte c'est reconnaître que l'autre a un droit de regard sur moi. Rendre compte suppose que je me reconnais membre de la communauté, à l'évaluation de laquelle je me sou mets. Cette attitude est à la base de la pratique du vœu de pauvreté et d'obéissance.

VEILLER c'est adopter une attitude de serviteur. Je suis gérant et non pas patron. Notion fondamentale d'une spiritualité missionnaire. Être missionnaire c'est être « missionné », mandaté, avec des objectifs et une description des tâches à remplir, en fonction d'une mission globale qui me dépasse. Si nous vivons cette logique du serviteur, il n'y a pas d'opposition entre charisme personnel et mission de la communauté. Chacun avec son charisme accomplit la mission commune.

VEILLER c'est agir honnêtement. Le mauvais gérant oublie qu'il est en relation de façon structurelle avec son patron ; il se met donc à battre ses compagnons et à s'enivrer, nous dit la parabole du majordome. Combien de grands patrons d'industrie sont actuellement en prison parce qu'ils ont volé, se sont indûment enrichis, ont fait de fausses factures, ont menti... L'éthique dans les affaires est redevenue de grande actualité. L'inconduite morale vient justement du manque de perspectives. On se situe au court terme, on se dit que personne n'y verra rien, et voilà... Comme religieux, nous ne sommes pas non plus épargnés, l'actualité nous le montre. Il est donc

important de ne pas s'endormir, de ne pas s'affadir et laisser éteindre la flamme, le zèle... cette notion si chère à St Eugène qui disait "qu'ici, on brûle ou on s'en aille".

VEILLER c'est lire les signes des temps. Le danger qui nous menace c'est de nous enfermer dans des idéologies, dans le "politiquement correct...", les modes et les recettes pastorales et d'oublier les besoins de salut des gens. Des hommes d'espérance sont toujours prêts à se laisser bousculer, interpellé par la vie et l'expérience. La vie des pauvres est la norme, c'est elle qui doit guider nos choix, orienter nos stratégies, servir de critère d'évaluation. **La prière** est à la base de cette attitude. La prière est éminemment une attitude de veille comme nous le lisons en Luc 21,36: « Mais restez éveillés et priez en tout temps pour être jugés dignes d'échapper à tous ces événements à venir et de vous tenir debout devant le Fils de l'homme. » Aujourd'hui comme hier nous sommes invités à épouser le temps, à épouser notre quotidien qu'il soit glorieux ou crucifiant pour y faire notre métier d'homme avec professionnalisme et persévérance.

Maranatha

« Viens Seigneur Jésus » tel est le dernier mot de la Bible. Baptisés dans la mort et la Résurrection du Seigneur nous vivons le paradoxe de l'Espérance: tout est **déjà** accompli mais nous ne sommes **pas encore** au terme. Nous sommes les citoyens des derniers temps, mais l'histoire continue. Il y a un écartèlement réel à vivre. S'il ne nous pèse pas trop c'est à cause de notre inconscience, mais les Saints et la Mère-Église le savent très bien, c'est ainsi que du fond de leur exil ils crient la prière du matin: Maranatha, Viens Seigneur Jésus! Viens et que l'écorce du temps donne naissance à l'Éternel et que Dieu soit tout en tous.

Jean Pierre Caloz, omi
Maison Généralice
via Aurelia, Rome

Dans un monde pluraliste, être disciple de Jésus

L'originalité du vécu chrétien dans le temps

Gilles Couvreur

Gilles Couvreur est prêtre et théologien de la Mission de France. Il a passé la plus grande partie de sa vie dans les banlieues, comme prêtre ouvrier ou en paroisse. Il fait partie des équipes de réflexions de la Mission de France.

Est-il possible de dire du positif de nos banlieues? Ce n'est pas dans l'air du temps! Brassage de populations d'origines diverses, pluralité culturelle ou religieuse, des gens si différents se côtoient... Mais la différence ne serait-elle que source de violence ou obstacle pour un vivre ensemble? Ne serait-elle pas aussi le lieu d'un possible enrichissement mutuel?

Les lignes qui suivent se borneront à relater un aspect d'une longue trajectoire en banlieue de La Seyne sur Mer, à Vénissieux, puis à Gennevilliers. Des communes où ont été regroupés des habitants provenant de bien des pays, parfois de plus de cent. Au delà des difficultés souvent relatées du vivre ensemble, ces lieux ne sont-ils pas un espace où les chrétiens, avec bien d'autres, sont invités à découvrir un univers mondialisé qui se construit? Plutôt que de répéter partout qu'il s'agit de lieux de non-droit, ne pourrait-on pas les envisager comme des laboratoires d'un monde qui vient? C'est sous cet angle du pluralisme religieux que je vais proposer de relire un bout de mon itinéraire.

Au premier abord, sautent aux yeux difficultés et impasses. Et je n'hésite pas à avouer que sont nombreuses les rencontres qui m'ont déconcerté. En voici deux qui m'ont fortement bousculé.

Parmi mes voisins, à Vénissieux, une famille de quatre enfants nés de pères différents. Baptisés, mais peu catéchisés. Par ailleurs, on ne peut envisager un mariage pour la maman : « Vous comprenez, un divorce cela coûte trop cher. » Passant dans la famille, quelques années plus tard, la veille du ramadan, l'aînée, collégienne, me dit : « Demain, chouette, je vais pouvoir faire ramadan. » - « Tu es devenue musulmane ? » - « Non, bien sûr, mais le ramadan, c'est le carême des pauvres. »

A Gennevilliers, une élève de terminale souhaite se fiancer, elle désire le faire à la messe du samedi soir. « Je suis catholique puisque baptisée et j'ai fait un an de caté ; cela suffit bien. Mon fiancé est laotien. » - « Sans doute bouddhiste ? » - « Non, il est musulman car mon frère, devenu musulman, l'a aidé à le devenir lui-même. Et moi je veux marquer que je suis catholique. » - « Et vos parents ? » - « Ils ont une boucherie et ils n'ont pas le temps de s'occuper de ces choses-là. » La demande est restée sans suite.

La religion et ses pratiques seraient-elles en train de devenir des objets interchangeable, voire jetables, au gré des événements ? Sommes-nous définitivement condamnés à un avenir de bric à brac, à une sorte de ratatouille interreligieuse, dans laquelle la mondialisation rapide ne cesserait de sécréter le syncrétisme ? A cause de ces faits et de bien d'autres, s'impose vite à l'esprit une comparaison avec les supermarchés et leur rayon "*Cuisines du monde*". La religion ferait-elle maintenant partie de ces marchandises qu'on peut se procurer au moment opportun, selon les goûts du client ? Faut-il nous en étonner ? Marx nous avait clairement prévenus : « Lorsque le marché sera devenu mondial, tout sera devenu marchandise, y compris les valeurs. » Dans ce nouveau paysage religieux, la religion serait-elle en voie de devenir une marchandise ?

Attention à ne pas se laisser piéger par ces premières impressions, et à ne pas être aveuglés par les apparences. Devant tout ce qui change ne nous laissons pas envahir par la panique. Si Dieu, à travers ce temps, nous faisait signe ? Si des sources

cachées étaient prêtes à jaillir, comme, sous la baguette de Moïse, l'eau vive qui s'apprêtait à sortir du rocher et à éteindre la soif du peuple. Elles ne manquent pas les rencontres qui nous nous interpellent. Il s'agit souvent de conversations dont on ne mesure pas, sur le moment, la portée réelle. Mais, dans la relecture, elles nous invitent à méditer et à entendre "ce que l'Esprit dit aux Églises." (Apoc.2). A condition que des oreilles ouvertes s'apprêtent à écouter

Pour cette œuvre, l'Église n'est pas privée de ressources car le maître sait trouver dans ses réserves de l'ancien et du nouveau. Bernard de Clairvaux avait précisé une voie que nous pouvons emprunter : l'Église possède des yeux lui permettant de puiser dans son passé, car elle est "retro oculata". Éblouis ou déconcertés par la nouveauté des comportements contemporains ou des questionnements actuels, nous voici entraînés à une démarche conjointe : à la fois entendre l'autre et interroger à nouveaux frais notre tradition.

Bornons-nous à évoquer quelques rencontres qui ont été pour moi appels à des recherches et à des découvertes imprévues.

Autour du monothéisme

Dans une aumônerie, des adolescents discutent des sujets qui leur tiennent habituellement à cœur : garçons et filles, musiques et danses, etc. ; ils préfèrent ces échanges plutôt que de s'intéresser à des thèmes "théologiques". Un jeune parle : « Mon copain Rachid, m'a dit que Jésus, Issa dans le Coran, n'était qu'un prophète parmi d'autres ; j'aimerais bien savoir qui est Jésus. » La perche était tendue aux animateurs. Et ne manquent pas les occasions où musulmans et chrétiens nous nous stimulons ainsi les uns les autres dans nos fois respectives.

Plutôt que de s'aventurer dans une polémique répétitive et largement stérile entre l'unicité d'Allah et le dogme de l'Incarnation ne vaudrait-il pas mieux s'embarquer dans une recherche, au titre volontairement provocateur : « **Le monothéisme de Jésus** » ?

Au point de départ, une précision : une génération de chrétiens a été largement marquée par une polémique menée contre le déisme : elle a voulu se démarquer d'un Dieu encadré dans les limites de la raison ou portant la figure de l'être suprême (Voltaire). A dire vrai, ici, il ne s'agit pas d'une foi (un être devant Dieu), mais d'une idée de Dieu (une idéologie, disponible pour toutes les manipulations) ; le monothéisme étant réduit à un vague déisme. Pendant plusieurs décennies, nous avons été absorbés par la volonté de distinguer la foi au Dieu vivant de l'affirmation des déistes en un "grand invertébré gazeux". C'est surtout après 1945, avec le retour des juifs rescapés des camps, puis, ces dernières années, avec la présence nombreuse des musulmans en France, que nous nous sommes souvenus - dans la grande tradition biblique et évangélique - que nous étions, nous aussi, des monothéistes. Un monothéisme qu'il n'est pas inutile de visiter à nouveau.

À commencer par une évidence évangélique : Jésus et ses disciples étaient des juifs, viscéralement marqués par la foi au Dieu unique. Il ne faut pas hésiter à interroger le monothéisme paradoxal de Jésus.

- ✓ Sur les genoux de Marie, Jésus a été initié à la foi de ses pères, Abraham et Jacob ; il a été nourri de la Bible en particulier de l'Exode... Moïse à l'Horeb (Ex 3, 13-14) : « S'ils me disent : quel est son nom, que leur dirai-je ? » Dieu dit à Moïse : « **Je suis** m'envoie vers vous. **Je suis celui qui suis.** » Yahweh, le Tout Autre, Celui dont les fidèles ne doivent pas prononcer le nom. C'est le cœur de la foi juive : « Le Seigneur notre Dieu est l'Unique Seigneur. » (Mc.12,29) « Il n'est pas de Dieu hors de Toi » (Sir.3,4).
- ✓ La prière de Jésus pourrait-elle nous éclairer davantage ? Les synoptiques sont si discrets sur ses nuits devant son Père et avec son Père. Retiré des foules, dans la solitude, en silence et de nuit ; on peut se risquer à pressentir le "murmure" du Père et du Fils, dans l'intimité du Fils et de son Père. Mais la pudeur s'impose dans le souvenir de la rencontre d'Elie et de Dieu : « Il n'était ni dans l'ouragan, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu mais dans la brise légère... » (1 Rois 19,9 sq.) Jésus n'avait-il pas cet épisode en mémoire, lorsqu'il s'exclama : « Merci Père d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé à des tout petits... » (Luc 10, 21)

- ✓ À-t-on pu en savoir plus du vivant même de Jésus? Ses disciples ont buté sur le fameux secret de Jésus. Son étonnante identité: sa condition de Fils. Ces choses échappent même à ses disciples. Pourtant, Jean laisse pressentir la relation intime de Jésus à son Père: « Le Père et moi, nous sommes un » - « Tu es en moi et moi en toi... » (Jn 10,30; Jn 17,21)

En deux circonstances de sa vie terrestre, l'intime affleure et se dévoile: au moment de la plongée de Jésus dans le Jourdain et au moment de ce qu'on appelle la Transfiguration, son être secret apparaît comme en un clin d'œil... « mais surtout, n'en parlez à personne ». Comme si cette réalité mystérieuse était trop lourde à porter même pour ses amis. Ainsi, tout au long de sa vie, ses contemporains sont en arrêt devant une énigme mystérieuse: à la fois une grande discrétion de Jésus et un vif étonnement de ses auditeurs, et cela durera jusqu'à la veille de sa mort. Plus tard les apôtres n'hésiteront pas à témoigner du Dieu trine. « *Mais qu'a-t-il bien pu se passer pour que des gens si profondément monothéistes (que les apôtres) aient pu se mettre à parler ainsi de Dieu¹ ?* »

Il est deux circonstances où Jésus avait annoncé comment un seuil pourra être franchi le moment venu, car c'est sa mort qui ouvre à la foi une porte que nul ne pourra fermer.

- ✓ De fait, au dernier repas, lors du geste du lavement des pieds: « Comprenez-vous ce que je vous ai fait? (serviteur...) Je vous le dis dès maintenant avant que la chose n'arrive, pour que celle-ci arrivée, vous croyez que je suis. » (Jn 13,19) Ses auditeurs étaient assez nourris du premier testament pour reconnaître la parole adressée à Moïse: « Je suis celui qui suis. »
- ✓ La même formule se retrouve dans un autre passage: « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que je suis. » (Jn 8,28)
- ✓ Ainsi, la mort de Jésus est un seuil: là, une porte a été ouverte. « Vraiment cet homme est le fils de Dieu » dit le centurion. Non seulement Jésus est reconnu comme Fils de Dieu, mais peu à peu la communauté chrétienne découvrira le Dieu unique comme un Dieu trine.

1. François Bousquet, *La Trinité tout simplement*, Éditions de l'Atelier, p. 30.

Quelques siècles plus tard, à Damas, les chrétiens, rencontrant la première génération des musulmans, ont modifié leurs habitudes rituelles: pour bien signifier qu'eux aussi croyaient au Dieu unique, les melkites ont ajouté à la formule trinitaire du signe de croix, les mots: "LUI, Le Dieu unique". Aujourd'hui, la rencontre parfois déconcertante des musulmans n'est-elle pas également une chance pour les chrétiens? Ne sommes-nous pas ensemble devant Dieu? Ne sommes-nous pas invités à une expérience renouvelée du Dieu unique et de son mystère trine dévoilé en Jésus-Christ, Lui le Fils unique du Père?

Si les disciples de Jésus se contentaient de répéter le dogme de la Trinité comme une leçon connue, comme une doctrine possédée, ils courraient un grand péril. Et l'on en viendrait vite à dire: «Je n'ai pas le même Dieu que les musulmans.» En oubliant du même coup que personne ne peut oser dire qu'il "a" Dieu, son seul avoir ne pouvant être qu'une idée sur Dieu. Tout comme le musulman, le chrétien ne saurait être devant Dieu qu'en attitude d'adoration.

Au sujet de la mort de Jésus

Pendant plusieurs mois, je ne réussissais plus à voir l'un de mes meilleurs camarades de chantier. Ali, un ouvrier peintre tunisien, venait de connaître un drame terrible. Sa femme faisait les courses avec leur aîné de quatre ans. Revenant à la maison, elle trouve le bébé asphyxié par les émanations d'un mauvais poêle. Un an plus tard, Ali me cherchait: «Il y a quelque chose que je voulais te dire. Au moment de l'enterrement de notre enfant, ma femme a compris qu'elle était de nouveau enceinte. Nous avons appelé notre gosse "Iman", non pas "imam", mais "iman", le croyant. C'est la même racine qu'"amen", celui qui dit oui à Dieu. Je suis sûr que tu comprendras cela.» - «Non seulement je comprends, mais j'ai envie de te dire une chose que je n'ai jamais eu l'occasion de dire à aucun de mes camarades de chantier: mes parents ont perdu leur premier enfant et c'est au moment de cette mort que ma mère a découvert qu'elle était enceinte de moi.» Rencontre émouvante de deux croyants à propos de la mort et émerveillement d'une foi transformée dans l'épreuve, comme ce fut le cas pour Abraham.

Il est dur d'échanger avec une telle profondeur sur la mort et de se souvenir que, pour le chrétien et le musulman, la mort de Jésus reste une pomme de discorde et que l'on polémique à son sujet depuis des siècles. Une sourate rapporte en effet la conviction des chrétiens: « Certes, nous avons tué le Messie, Jésus, Fils de Marie, le Messager d'Allah. Ils ne l'ont ni tué ni crucifié, mais cela leur est apparu comme tel. Ceux qui ont divergé à ce sujet sont certes dans le doute à cause de cela. Ils n'ont pas de connaissance à ce sujet mais ils s'appuient seulement sur la conjecture. Ils ne l'ont pas tué réellement. » (Sourate 4,157; traduction Maurice Gloton). Des interprétations variées n'ont pas manqué de nourrir une controverse sans fin. Comment se rencontrer en sortant de ces pugilats verbaux?

Un texte, peu connu en France, de Thomas d'Aquin concerne cette question. Le Chantre d'Antioche avait questionné le Maître parisien: « Comment parler aux musulmans? » En particulier: « **Comment rendre compte de la mort de Jésus?** » Le lecteur appréciera si ce vieux texte médiéval n'a pas une grande pertinence pour l'aujourd'hui. Voici la teneur de la réponse du Docteur de l'Église. Il commence par affirmer: ne pas essayer de vouloir argumenter et prouver à partir de nos Écritures; nous savons bien que nous n'avons pas les mêmes Écrits que les musulmans. Que faire alors? Rendre compte de la cohérence de la démarche du Christ, des choix de sa vie depuis sa venue au monde jusqu'à sa mort.

« Il n'est pas absurde de confesser que le Fils unique de Dieu a souffert la passion et a été mis à mort. En effet, nous ne lui attribuons pas cela en raison de sa nature divine mais en raison de sa nature humaine, celle qu'il a assumée dans l'unité de sa personne pour notre salut... »

Donc, si quelqu'un, animé d'une pieuse intention, considère la convenance de la passion et de la mort du Christ, il y découvrira une telle profondeur de science que se présenteront sans cesse, à celui qui veut réfléchir, des réalités nombreuses et plus grandes encore; il sera à même d'expérimenter la vérité de ce que dit l'apôtre: « Nous prêchons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les juifs, folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, juifs comme grecs, c'est le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. » Et plus loin: « Ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes. » (1Co.2)

Il nous faut donc considérer, en premier lieu, que le Christ a pris la nature

humaine pour réparer la chute de l'homme, ainsi que nous l'avons dit. Il fut donc opportun que le Christ souffre et agisse selon la nature humaine de sorte que sa vie puisse fournir un remède contre le péché...

C'est la raison pour laquelle, le Christ choisit des parents pauvres, mais de grande vertu, afin que personne ne puisse se glorifier ni de sa seule noblesse de chair ni de la richesse de ses parents. Il mena une vie pauvre de manière à apprendre à mépriser les richesses. Il vécut privé des honneurs, de manière à détourner les hommes d'un désir désordonné de ceux-ci. Travail, soif, faim, et souffrances du corps, il les supporta de manière à ce que les hommes, en quête de volupté et de délices ne soient pas détournés du bien de la vertu à cause de la rudesse de la vie. Jusqu'à l'extrême, il supporta la mort afin que la crainte de la mort ne détourne personne de la vérité. Et afin que personne ne mette en balance la vérité face à une mort odieuse, il choisit une sorte de mort affreuse, à savoir la mort sur la croix...

A partir de tels commencements, si quelqu'un considère les fruits qui vont suivre, à savoir la conversion du monde presque entier, et si - pour croire - il est en quête d'autres signes, on peut penser que son cœur est plus dur qu'une pierre, puisqu'au moment de la mort du Christ, même les pierres se sont fendues. Il s'en suit que l'apôtre peut dire: « Le langage de la croix est folie pour ceux qui se perdent, mais pour ceux qui se sauvent, pour nous, il est puissance de Dieu. » (1Co.2) On peut considérer les choses sous un autre angle: la providence, pour la même raison, a conduit le Fils de Dieu devenu homme à choisir de connaître la faiblesse et il a voulu que les disciples qu'il institue ministres du salut soient, aux yeux du monde, des êtres méprisés.

C'est pourquoi il n'a pas choisi des gens instruits, ni des nobles mais des gens peu instruits et de basse extraction. Et, lorsqu'il les envoie apporter le salut au monde, il leur ordonne de garder la pauvreté, de souffrir persécutions et opprobres et même d'aller jusqu'à subir la mort pour la vérité. De cette façon leur prédication ne pourrait pas paraître faite en vue d'obtenir des avantages matériels et le salut du monde ne saurait être attribué ni à la sagesse ni à la puissance humaine mais seulement à Dieu seul. C'est pourquoi la puissance divine ne leur fit jamais défaut, elle qui accomplissait des merveilles par eux, eux qui, aux yeux du monde, apparaissaient pour des moins que rien²... »

². Thomas d'Aquin, Opuscles théologiques. « Des raisons de la foi pour le Chantre d'Antioche, ch.7 « Comment doit-on comprendre que le Verbe a souffert la passion ? »

On ne peut donc témoigner de ces choses que si, soi-même, on a renoncé aux moyens de puissance, si l'on a fait choix de pauvreté et de non-violence. On reconnaît là le grand sillage des mendiants et le choix drastique de leur fondateur, Dominique de Guzman. Ce n'est que dans une vie pauvre que l'évangile peut être annoncé. Il se pourrait que ce message soit d'une étonnante actualité aujourd'hui pour une Église qui cherche à adopter une attitude évangélique à l'égard des musulmans.

Ne valait-il pas la peine d'écouter un instant ces propos du XIII^e siècle ? Au moment des croisades, et de leurs violences, à une époque où les "sarrasins" et le Coran - malgré la traduction voulue par Pierre de Poitiers, Abbé de Cluny - étaient ignorés ou fort mal connus dans la chrétienté, un grand scolastique invite à ne pas vouloir s'enfermer dans des affirmations dogmatiques mais conduit à méditer, sous le regard des musulmans, la cohérence de la vie de Jésus de Nazareth : contempler sa vie vouée à la pauvreté, aux moyens pauvres et à une totale non violence. C'est la vigueur native de son témoignage ; c'est aussi la source de sa crédibilité.

Une source des valeurs ? En témoigner

Le troisième dialogue que j'aimerais relater vient d'un tout autre horizon. Il s'agit d'une démarche de mariage assez insolite. Ils vivent ensemble depuis quatorze ans ; lui est routier et boxeur, guadeloupéen et chrétien comme sa famille. Elle est fille d'un père algérien et d'une mère française ; elle est infirmière, passémentiste en salle d'opération. Voici quelques lignes de sa déclaration d'intention : « Je suis née et j'ai vécu complètement en dehors de la religion. Mais il y a des valeurs auxquelles je tiens par dessus tout : honnêteté, sincérité, droiture, solidarité, entraide, etc. Maintenant, depuis que je connais mon mari et sa famille, je crois que je puis nommer les valeurs auxquelles je crois... !!! » Au mariage à l'église, la première lecture était lue par un beau-frère guadeloupéen : c'était l'hymne à l'amour des Corinthiens. Toutes les deux phrases, le lecteur s'exclamait : « Qu'est-ce que c'est beau !!! » Le prêtre demande au lecteur : « Vous lisez avec tant de conviction, faites nous un petit commentaire. » Chose qui se fit et qui émut toute cette assemblée bigarrée.

A ce Cana-là, un signe imprévu s'est produit : n'est-ce pas une source d'eau vive ? Comment la foi vive continuera-t-elle à se transmettre dans cette famille, où un bébé est attendu ? Je n'en sais rien, car la suite appartient à l'Esprit. Mais n'est-ce pas une tâche de l'Eglise de ce temps que de rendre possible que soit nommée la source des valeurs qui habitent tant de nos contemporains ? On n'a pas fini d'explorer les profondeurs spirituelles insoupçonnées de l'homme. Les bouddhistes aiment à dire avec finesse : « Au fond du vide, le mystère. »

Il y a déjà quarante ans, Jean XXIII, dans sa grande perspicacité spirituelle, avait balisé une route possible : *« Une fois que les normes de la vie collective se formulent en termes de droits et de devoirs, les hommes s'ouvrent au monde des valeurs spirituelles et comprennent ce qu'est la vérité, la justice, l'amour, la liberté. Ils se rendent compte qu'ils appartiennent à ce monde. Mais ils sont également sur la route qui peut les conduire à mieux connaître le vrai Dieu transcendant et personnel. Alors leurs rapports avec Dieu leur apparaissent comme le fond même de leur vie, de la vie intime vécue au secret d'eux-mêmes et de celle qu'ils vivent en relation avec les autres. »* (Pacem in terris, n° 45 ; traduction du texte italien)

Quelques rencontres ont été rapidement évoquées ainsi que les réflexions qu'elles ont provoquées, mais elles nous indiquent un chemin incontournable pour notre temps. Habitant dans le monde pluraliste qui est le nôtre, nous sommes maintenant invités, dans la rencontre de l'autre, à une double démarche concomitante A la fois connaître l'autre, tel qu'il est et non pas tel que nous l'imaginons ou tel que nous souhaiterions qu'il soit ; accepter son hospitalité et le découvrir tel qu'il se comprend lui même. Dans la longue durée d'une amitié, nous sommes conduits, selon un mot célèbre, à "co-naître" à lui.

Mais - en même temps - il nous faut renaître à ce que nous sommes : de manière nouvelle nous abreuver aux eaux vives, nous plonger aux sources de notre foi. La rencontre est ainsi une chance : elle nous provoque à un double étonnement en découvrant l'autre si différent de nous et en découvrant de nouvelles facettes du Seigneur Jésus. L'Archevêque d'Alger, Henri Teissier, aime à dire que ce temps est « le temps des conversions réciproques. »

Ne serait- ce pas aussi une occasion inattendue de contempler les traces de l'Esprit? Ses traces insoupçonnées chez l'autre et ce qu'il inscrit au cœur de l'Église. Mais c'est également un chemin qui contribue à ouvrir un avenir à notre société et à notre Église: en nous abreuvant à nouveaux frais à une tradition vivante, nous renouvelons notre quête d'identité: nous nous préparons à la reconnaissance de l'autre et nous pouvons amener une pierre à la construction d'une société plurielle³.

Gilles Couvreur
14, rue Serpente
75006 Paris

³. Ce thème est développé dans une thèse récemment soutenue et dont la publication est espérée: Anne Sophie Lamine, « *Les relations interreligieuses en France, entre affirmations identitaires et constructions du pluriel* ».

Saint Paul et le temps : l'horizon d'un jugement

Claude Tassin

Prêtre et religieux spiritain, Claude Tassin enseigne à l'Institut Catholique de Paris le Nouveau Testament et le judaïsme ancien. Son dernier ouvrage, publié aux Éditions de l'Atelier s'intitule « Paul, homme de prière ».

Comment aborder, chez Paul, la question complexe du temps, sans cesse reprise par les penseurs¹. C'est la *temporalité*: l'être humain s'accomplit dans l'épaisseur du temps. C'est *l'histoire*, qui situe le présent par rapport à un avant (les dernières vacances) et tend vers un après (le prochain bébé). C'est donc un itinéraire et un cycle (les congés, les naissances). Comme ces parenthèses le suggèrent : le temps se mesure à partir d'une pensée, et cette subjectivité a une dimension collective. Pourquoi la Troisième République française prit-elle pour *originnaire* "nos ancêtres les Gaulois"? Pourquoi certaines cultures favorisent-elles un schéma cyclique oblitérant le flux de l'histoire? Le sens d'un "temps testamentaire" (Ph. Capelle), processus de transmission, fut toujours en crise. Depuis *l'austérité* de penseurs antiques prétendant s'abstraire du temps qui

¹. Ainsi, Ph. Capelle, « Passer le temps. Entre métaphysique et théologie », in Ph. Capelle et al. (textes réunis par), *Le Souci du Passage. Mélanges J. Greisch*, Paris, 2004, p. 321-336.

coule, jusqu'au repli postmoderne vers une culture de *l'instant*, récusant l'expérience du passé comme vaine pour un avenir aléatoire. Ainsi, la question du temps glisse vite vers l' thique.

Ce cadre introduit-il Paul? Les Grecs avaient-ils du temps une conception cyclique, tandis que le monde biblique présenterait une vision linéaire? La th se² est contestée et l'Apôtre, homme des deux cultures, n'élabore nulle théorie du temps. Seul point clair, il distingue entre le temps-durée (grec *chronos* ; cf. Rm 7, 1 ; 1 Co 16, 7) et le temps-événement, l'occasion ponctuant la durée (*kairos*: 2 Co 8, 14; Ga 6, 10). En mettant ces mots au pluriel, il évoque volontiers la plénitude d'un jeu du temps dont Dieu seul a la clé (cf. 1 Th 5, 1 ; Rm 16, 25). Ajoutons que son écrit le plus m ri insiste sur le "*kairos* de maintenant" (Rm 3, 26 ; 8, 18 ; 11, 5).

Pour Paul, l'histoire a un centre, nouvel originaire (I), et un terme (II). Ce dispositif a pour pivot un processus de conversion  thique (III) et implique une certaine conception de la Mission (conclusion).

I. Au centre du temps: la Croix.

Selon les apocalypses juives, le monde présent est dominé par les forces du mal, et la résolution de l'histoire ne relève pas de ce *monde-ci*. Dieu, qui a son plan, op rera l'irruption du *monde à venir*, le monde d'en haut. Ce retournement correspond à la résurrection générale: alors les anges (cf. 1 Co 6, 3) et les hommes seront jugés; les justes connaîtront une transfiguration angélique.

Paul, comme pharisien, connaît ce schéma binaire (cf. 2 Co 4, 4; Rm 12, 2). Mais il le modifie en fonction de l'événement Jésus Christ³. La résurrection des morts promise par les apocalypses est advenue en Jésus et le basculement final s'est produit.   la *plénitude des temps*, Dieu a envoyé son Fils (Ga 4, 4). Le sommet de cette plénitude en Jésus, "sujet de la Loi", est la croix qui signifie la malédiction de la Loi (Ga 3, 13). La Croix et la r sur-

². C'est celle de O. Cullmann, *Le Christ et le Temps*, Paris, 1947.

³. Pour un développement plus ample, voir J.D.G Dunn, *The Theology of Paul the Apostle*, Édimbourg, 1998, p. 461-472.

rection marquent une césure entre ce monde-ci et le monde à venir. Pourtant, la résurrection des morts et la Fin ne sont pas venues. Il faut encore la parousie du Fils (cf. 1 Th 1, 9-10), et le temps présent chevauche deux ères, qui sont aussi deux *aires*. C'est le temps d'un partage entre ceux qui vivent déjà en Christ, par la foi et le don de l'Esprit, et ceux qui restent dans l'ancien monde. Ces derniers ressortissent à une humanité dont le premier Adam est *l'originnaire*, chef de file d'une histoire de mort (cf. Rm 5, 12-20). Les autres participent à un nouvel *originnaire*, à l'humanité inaugurée par le nouvel Adam, en sa croix et sa résurrection (1 Co 15, 45). Mais les croyants eux-mêmes ne sont pas passés par la mort (1 Co 15, 42-44; Rm 8, 17). Ils vivent une vie nouvelle, mais dans l'antagonisme entre la chair et l'Esprit (Ga 5, 17-18).

Les temps ne s'annulent pas, ils se recouvrent: « Maintenant *justifiés* par son sang (participe passé), nous *serons* sauvés (futur) de la colère » (Rm 5, 9). Paul prêche *un Messie crucifié* (1 Co 1, 23), la croix qui retourne l'histoire⁴, fin du vieux monde et ouverture du nouveau. D'une part, chaque auteur du Nouveau Testament a sa vision du temps. Ainsi, quand Matthieu ouvre son évangile par les mots: "*livre de la genèse de Jésus Christ*", c'est, différemment de Paul, dans la naissance du Christ qu'il voit le nouvel *originnaire* de l'histoire. D'autre part, l'Apôtre se polarise sur *la tension du temps présent*, un fait qui invite à réévaluer sa conception de la *Parousie*.

II. Une ligne de fuite: la Parousie

Le terme grec *parousia* signifiait la visite officielle d'un souverain, laquelle s'accompagnait de décisions judiciaires (condamnations, amnisties, décorations). Paul élève le mot à un rang théologique, en lui adjoignant les ressources de l'apocalyp-tique juive. Trois points sont à considérer.

1. À l'histoire inaugurée par la Croix, il faut un terme, le jugement de Dieu sur le pèlerinage des croyants. C'est *le jour du Seigneur* (1 Th 5, 2), cliché de l'Ancien Testament que Paul

⁴. Ibid., p. 208-212.

rebaptise *jour du Christ* (Ph 1, 6.10; 1 Co 1, 8). Défi pour quiconque prétendrait savoir exactement le rôle attribué au Seigneur Jésus dans cette phase ultime. Parions cependant sur un texte : aujourd'hui, le Christ exerce une royauté qui combat la mort en ce monde. Alors, "*le jour venu*", ayant rempli sa mission, il remettra ce pouvoir à son Père (1 Co 15, 20-28).

2. Pèlerin de la foi, Paul *court* (cf. Ph 3, 12-14) vers l'issue de son message. Sa culture apocalyptique propose un scénario merveilleux, sollicitant l'imaginaire (cf. 1 Th 4, 13-18; 1 Co 15, 50-53). Mais, en son monument final (Rm 8, 18-30), l'auteur se contentera d'une métaphore : le passage douloureux du temps présent à la révélation de la gloire des enfants de Dieu est l'enfantement du monde nouveau.

3. L'Apôtre aspirait à l'imminence de la *Parousie*. Au fil des épîtres estimées authentiques, *nulle évolution sur ce point* : morts ou vivants, les croyants partiront à la rencontre du Seigneur (1 Th 4, 13-18) et seront transfigurés (1 Co 15, 50-53) en un jour proche (Ph 4, 5), « plus proche de nous que lorsque nous avons commencé à croire... » (Rm 13, 11-12). Certes, sa vie d'épreuves a alimenté l'aspiration du missionnaire (Ph 1, 21-23; 2 Co 5, 1-10, cf. 4, 12). Mais, fondamentalement, il relayait le cri des premières liturgies chrétiennes de langue araméenne : *Maranatha* (Seigneur, viens ou le Seigneur vient, 1 Co 16, 22). Il intègre ce motif dans la dynamique de l'eucharistie : « vous annoncez la mort du Seigneur *jusqu'à ce qu'il vienne* » (1 Co 11, 26). Or les divisions des Corinthiens démentent cette aspiration, en sorte qu'il doit souligner l'implication éthique de l'espérance et déjouer les calculs de ceux qui oublient ceci : « le jour du Seigneur arrive comme un voleur en pleine nuit » (1 Th 5, 2).

Paul n'a rien, dans ses lettres authentiques, qui indiquerait une crise consécutive au retard de l'Avènement espéré. À tout bien considérer, l'attente de la Parousie n'a pas chez lui le même statut "dogmatique" que la proclamation de la Croix et de la Résurrection. Simplement, la Parousie couronnera l'œuvre de Dieu, et les descriptions apocalyptiques visent à entretenir dans les imaginations la tension du présent vers ce but. Au vrai, l'Apôtre combat deux dérives opposées. Accentuant la proximité de la venue du Seigneur, les Thessaloniciens se démobilisent dans une oisiveté qui les met en marge de la société (1 Th 4, 11-12). Les

“spirituels” de Corinthe, eux, parés de tous les charismes (1 Co 1, 7a et ch. 12), s’estiment comblés et n’ont que faire d’une “résurrection” à venir, concept au demeurant étranger à leur culture (cf. 1 Co 15, 12). Attente excitée d’un côté, autosatisfaction de l’autre, les extrêmes se rejoignent en un même risque, celui de désarter la tension du temps présent.

Les disciples de Paul, qui écrivent sous son nom, rencontrent les mêmes difficultés. *Éphésiens* prône l’équilibre. Déjà, d’une part, Dieu « nous a ressuscités avec lui et nous a fait asseoir aux cieux » (Ep 2, 6). D’autre part, « tirez profit du moment (*kairos*). Les jours sont mauvais. Aussi, ne soyez pas inconsiderés, mais cherchez à voir quelle est la volonté du Seigneur » (5, 16-7). Même balancement chez l’auteur de *2 Thessaloniens* (vers l’an 90 ?). D’un côté, il dénonce ceux « qui vous feraient penser que le jour du Seigneur est déjà là » (2 Th 2, 2); de l’autre, il essaie d’expliquer, en un embrouillamini apocalyptique peu paulinien, pourquoi tarde l’échéance (2 Th 2, 3-12).

III. L’éthique et le temps: un combat

Nous sommes « cohéritiers du Christ, si du moins nous souffrons avec lui pour être aussi glorifiés avec lui » (Rm 8, 17). Voici de nouveau le trajet de la croix vers la gloire. Qu’il recoure à l’imagerie apocalyptique ou qu’il évoque la gloire, la révélation de notre Seigneur (1 Co 1, 7), la révélation des fils de Dieu (Rm 8, 19), l’Apôtre bâtit une utopie, mais une utopie reversée dans le réalisme du quotidien. *L’espérance* ne devient vertu chrétienne que dans *la persévérance* louée par Paul chez ses premiers lecteurs comme “la persévérance de votre espérance” (1 Th 1, 3). Mieux, le Jour du Seigneur appelle une *vigilance* (1 Th 5, 4-8; Rm 13, 11-14) qui porte sur la maîtrise de soi et la qualité des relations fraternelles, voire (Rm 14, 1-15, 2) sur le devoir d’accueil des « forts » à l’égard des « faibles », puisque le Christ « n’a pas recherché ce qui lui plaisait » (15, 3).

« Elle passe, la figure de ce monde » (1 Co 7, 31)⁵. Telles les

⁵. « Comme un acteur quitte la scène une fois qu’il a joué son rôle », C. Spicq, *Théologie morale du Nouveau Testament* (tome I), Paris, 1965, p. 296, n.1.

voiles du navire rentrant au port, « le temps présent (*kairos*) est “cargué” (*ibid.*, v. 29). Ce chapitre (1 Co 7) répond à des questions pratiques sur les relations sexuelles. Mais le pasteur élargit le débat en une *morale provisoire* ou, si l'expression choque, une morale qui prend au sérieux le *caractère provisoire* de ce monde-ci face à la pleine participation à venir au nouvel Adam. Alors, sous cet horizon, les relations conjugales (v. 29), les joies et les deuils (v. 30a), les intérêts économiques (30b-31a), tout cela appelle un détachement inspiré non par l'ataraxie stoïcienne, mais par le décentrement de soi qu'inaugure la croix (cf. Rm 14, 7-8). Relativiser les joies et les peines, certes, mais selon cette orientation : *Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui pleurent* (Rm 12, 15).

La folie de la croix porte aussi une lumière critique sur les repères identitaires religieux et sociaux (1 Co 7, 17-24). Une petite Église telle que celle de Corinthe eût été bien en peine d'abolir les structures de l'esclavage. Communauté en Exode⁷, elle pouvait néanmoins convertir en son sein les relations, en sorte qu'il n'y ait plus “ni esclave ni homme libre” (Ga 3, 28). Le message, relayé par la Lettre à Philémon (vv. 15-17), fut si bien intégré qu'il posa problème aux Églises ultérieures héritières de Paul. Elles durent réviser leur pratique afin de ne point passer, chez les non-chrétiens, pour un foyer de désintégration sociale⁸. Leurs aménagements n'annulent pas l'orientation première de l'Apôtre et les épîtres pauliniennes tardives ne se substituent pas aux précédentes. Elles fournissent ensemble une dialectique entre le ressort eschatologique de la foi et le devoir de présence au monde.

Au fond, la vie chrétienne en route vers le monde à venir est un chemin de *discernement*. Je vous exhorte, écrit Paul, « à offrir vos corps comme victime vivante, sainte, agréable à Dieu : votre culte immatériel. En d'autres termes, ne vous conformez pas à ce monde-ci, mais soyez transformés par le renouvellement de votre intelligence, pour que vous discerniez quelle est la volon-

⁶. Sur cette expression, cf., *ibid.*, p.295.

⁷. Cf. mon article « De l'Exode à l'Exil ? », in H.-J Gagey et D. Villepelet, *Sur la proposition de la foi*, Paris, 1999, p. 59-72.

⁸. Cf. sans doute dans l'ordre chronologique : Col 3, 22- 4, 1 ; Ep 6, 5-9 ; 1 Tm 6, 1-2.

té de Dieu, ce qui est bon, agréable, parfait » (Rm 12, 1-2). Le temps présent commande une conversion constante au vouloir de Dieu, en vue d'en témoigner "comme des foyers de lumière" (Ph 2, 13-15). Mais "notre corps social (*politeuma*)" véritable "se trouve dans les cieux"⁹, rendez-vous symbolique d'une conformation totale au Christ (Ph 3, 20-21).

Sous l'horizon du Jour du Seigneur, le présent se décrit aussi en termes de combat, avec sa panoplie: « la cuirasse de la foi et de la charité, avec le casque de l'espérance du salut » (1 Th 5, 8; cf. Rm 13, 12). À ce registre militaire, il faut joindre le rôle de l'Esprit. Par lui, Dieu a ouvert l'ère nouvelle en ressuscitant Jésus, et cet Esprit est offert à notre foi. Un verset dense résume l'articulation: « Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ Jésus d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous » (Rm 8, 11).

Si le jour de notre résurrection relève du futur, l'Esprit versé en nous est présence anticipée du monde à venir, et Paul le désigne par les mots *arrhes* (2 Co 5, 5) ou *prémices* (Rm 8, 23). Mais, de nouveau, l'expérience s'avère conflictuelle. « La chair convoite contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair. » (Ga 5, 17). Dans cet antagonisme, doit-on lire *Esprit* (TOB), puissance divine, ou esprit (BJ), la part de notre esprit investie par l'Esprit Saint (cf. Rm 8, 14-16)? Dans cette perspective d'immanence, la distinction n'a pas, sous la plume de Paul, l'importance que lui accorderait une logique cartésienne. Il reste que, sous cet aspect, le temps présent constitue le combat d'un discernement. Il y a les forces dissolvantes de la condition charnelle – leurs effets sont énumérés en Galates 5, 19-21 –, puisque nous vivons encore dans "un corps mort, à cause du péché" (Rm 8, 10). Il y a l'impulsion de l'Esprit dont "le fruit" est "l'amour", détaillé en huit qualités (Ga 5, 22 s.).

Antagonisme crucial, si les croyants authentiques sont ceux qui, selon un projet fondamental, « ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises » (Ga 5, 24). Nous appartenons à deux mondes en conflit, avec nos échecs et nos victoires. Ce

⁹. Sur le chrétien comme citoyen céleste, voir le développement érudit de C. Spicq, *op. cit.*, vol. I, Appendice IV, p. 417-432.

n'est pas la lutte qui devrait inquiéter le croyant, au fil du temps, dans ses relations et ses débats intérieurs, mais l'absence de conflits. Cette absence signifierait un retrait illusoire hors de la temporalité, soit dans un angélisme aveugle, soit dans un alignement servile sur les valeurs de ce monde.

Conclusion : La Mission et le temps

Pour les pistes ci-dessus explorées, la destinée personnelle de Paul joue un rôle capital. Sous l'angle de sa "conversion", le pharisien de Tarse résolvait son dilemme. Ou bien la Loi juive avait raison et, en ce cas, les prétentions messianiques de Jésus ou de ses adeptes étaient la plus grande imposture de l'histoire. En effet, selon l'interprétation juive de Deutéronome 21, 25 (cf. Ga 3, 13), la crucifixion signait la malédiction divine. Or Jésus avait été condamné par la Loi. Ou bien les chrétiens avaient raison et, alors, la Loi mosaïque avouait son erreur et, par là, son échec définitif. Saul choisit cette solution qu'il attribue à une *révélation* de Jésus Christ par Dieu (Ga 1, 11).

Sous l'angle de sa "vocation", il tirait la conséquence de sa découverte : la croix marquait le *tournant du temps*. Maintenant, Dieu ne s'adressait plus aux seuls sujets de la Loi, mais aux païens. Et lui, Paul, Serviteur prophète (cf. Is 49, 1.6) et nouveau Jérémie (Jr 1, 5), n'était pas un apôtre ordinaire. Dieu avait révélé en lui son Fils pour qu'il l'annonce chez les Nations (Ga 1, 15-16). Il était "l'Apôtre des Nations¹⁰" (Rm 11, 13). Or, selon ceux des Juifs ouverts aux païens, l'appel universel de Dieu au salut correspondrait à la fin de l'histoire.

Ce ministère ressortit à un dispositif de la fin des temps qui semble étranger aux paradigmes actuels de la mission. Mais Paul a-t-il annoncé l'Évangile "en grande hâte eschatologique¹¹" ? Sans doute pas, si nous prenons pour critère les rythmes d'aujourd'hui (cf. 1 Co 16, 5-6 ; Rm 15, 23-28). En outre, l'Apôtre choisit

¹⁰. Il s'agit de la manière dont Paul a compris sa vocation, sans préjuger de sa mise en œuvre. Sur ce point, voir L. Legrand, *L'Apôtre des Nations ? Paul et la Stratégie missionnaire des Églises apostoliques*, Paris, 2001 (cf. *Spiritus* 165, p. 451-455).

¹¹. L. Legrand, *Le Dieu qui vient. La Mission dans la Bible*, Paris, 1988, p. 160.

les moments de ses visites selon des calculs modérant toute hâte inconsidérée (cf. 1 Co 16, 8-9; 2 Co 1, 15-2, 4; 8, 16-24; 9, 3-5; 13, 1).

S'il a hâte, c'est de voir les communautés progresser suffisamment pour qu'il puisse porter l'Évangile au-delà, là où nul missionnaire n'est passé (2 Co 10, 15-16). Lorsqu'il s'adresse aux Romains, il estime avoir achevé sa mission sur les terres grecques, mettant, écrit-il, « mon point d'honneur à évangéliser là où le Christ n'a pas été nommé, en sorte de ne point bâtir sur les fondations d'autrui » (Rm 15, 20); d'où son projet d'une mission en Espagne (v. 24.28).

Ainsi, les notions de temps et de lieu se conjuguent sous l'horizon de la foi : Dieu seul est le maître de l'histoire. Paul n'entreprend pas une occupation systématique du terrain, mais la fondation, patiemment accompagnée, d'un pointillé de communautés, à l'instar du réseau des synagogues en diaspora. Il se considère comme simplement en ambassade pour le Christ, en vue d'une réconciliation de Dieu avec le monde, inaugurée par la croix (2 Co 5, 18-20). En l'affaire, il estimait que ce projet devait se concrétiser, comme un "moment favorable" (*kairos*), dans une réconciliation entre les Corinthiens et leurs apôtres (*ibid.* 6, 1-11).

Pour Paul, « le temps présent n'est ni une simple antichambre en attendant le temps de la fin qui suivra, comme dans l'apocalyptique, ni non plus une anticipation partielle de ce qui est à venir : il est le temps de la fin parce que le rassemblement de la communauté eschatologique par l'Évangile est événement de la fin au sens strict du terme¹² ». Ce résumé, plutôt pertinent, permet de relire notre parcours.

1. Paul met le temps *sous tension eschatologique*, de l'originare de la croix à la Parousie. La Croix - folie et scandale - bouleverse les sagesses humaines. Mais cette affirmation relève de la foi, d'un pari des croyants qui placent ainsi la vie présente sous l'horizon d'un jugement de Dieu. Et si la croix imprime son sceau sur la mission authentique (cf. 2 Co 12, 7-10), alors cette mise en perspective s'applique d'abord à l'activité aposto-

¹². J. Becker, *Paul. L'apôtre des nations*, Paris, 1995, p. 510.

lique: « Celui qui plante et celui qui arrose ne sont qu'un, mais chacun recevra son propre salaire selon son propre labeur » (1 Co 3, 8).

2. Parler d'une structure eschatologique, c'est poser une dimension du temps dont le chrétien n'a pas la clé, sinon par son espérance, motivée par la destinée du Crucifié. Surgit alors l'impatience d'une fin des souffrances, mais aussi, dans l'Esprit, la patiente confiance de l'Apôtre dans le temps de l'Évangile: « Moi, j'ai planté, Apollos a arrosé, mais c'est Dieu qui faisait croître » (1 Co 3, 6).

3. Paul n'envisage ni *Guerre des Étoiles* ni conflagration finale embrasant toutes les nations, mais, contre une exégèse à présent dépassée, *un net intérêt pour le temps présent*, c'est-à-dire le lieu stimulant d'un *combat éthique* entre le réalisme de la croix et la certitude d'une *Parousie* indescriptible. Perspective éthique du temps saluée aussi par l'agnostique: « Au bout de toute liberté, il y a une sentence » (A. Camus, *La Chute*). L'auteur ajoutait: « Vous parliez du jugement dernier [...]. Je l'attends de pied ferme: j'ai connu ce qu'il y a de pire, qui est le jugement des hommes. » À la lumière de l'Apôtre des nations, la mission chrétienne s'identifie peut-être à une contestation de ce pessimisme.

Claude Tassin
12, rue du Père Mazurié
94669 Chevilly Larue

La Mission, entre l'urgence fraternelle et l'impatience qui force la main

Andres Torres Queiruga

Andrés Torres Queiruga. Né en 1940 en Galice (Espagne). Docteur en philosophie et en théologie, il a publié plusieurs livres sur les questions de la foi en rapport avec les évolutions actuelles de la pensée. Il est professeur de philosophie à l'Université de Santiago de Compostelle.

1. L'approche traditionnelle

La mission chrétienne a toujours été tendue entre la "patience" de Dieu et l'urgence humaine. On le voit dès l'Ancien Testament : « Incline les cieux et descends » (Ps 144, 5) ; et l'urgence apparaît dans le Nouveau Testament. Jésus lui-même le montre : « Je suis venu apporter un feu sur la terre, et comme je voudrais qu'il brûle déjà ! » (Lc 12, 49) ; Paul concrétise davantage : avant de mourir, il veut rejoindre l'Espagne afin de mener la mission à son accomplissement (cf. Rm 15, 17-29). Mais le temps s'étire et l'espérance se fait plus tendue. Elle peut alors pour les croyants se muer en impatience qui ne respecte pas la maturation : *Cur tam sero ?* Pourquoi si tard ? Et pour les non-croyants, la question devient accusation : « Durant les siècles passés, où donc étaient les attentions d'une si grande providence¹ ? ». C'est ainsi que raisonne Celse, et avec lui, Porphyre, Symmaque et Julien l'Apostat.

1. Cf. H. de Lubac, «Prédestination de l'Église», dans *Catholicisme*, Paris, Le Cerf, 1965 (dans la traduction espagnole : pp. 177-203).

On ne peut nier que la tension est réelle, car effectivement, elle met en brutale confrontation la grandeur et l'urgence du salut avec sa précarité présente et sa dilatation dans le temps. C'est l'amour même de Dieu qui est en question : pourquoi n'est-ce pas depuis toujours, pourquoi n'est-ce pas de manière claire, et pourquoi n'est-ce pas pour tous pareil ? Pour peu qu'on se penche sur la question, on comprend qu'il ne s'agit pas d'un problème facile. Et de fait, ces questions mettent en jeu des présupposés fondamentaux de la foi, plus précisément, deux : le concept de *révélation* comme compréhension de l'action de Dieu dans l'histoire, et, en lien avec ce dernier, la catégorie d'*élection*.

Tout naturellement, chaque époque cherche à les comprendre à sa manière, en fonction de ses possibilités et en accord avec ses besoins. Mais il arrive souvent dans la théologie que, d'une époque à l'autre, survivent, de manière plus ou moins explicite, les solutions du passé, ou tout du moins ses schémas heuristiques (en un certain sens kantien : en tant qu'opérateurs du raisonnement). Se produisent alors des équivoques et des contradictions qui rendent impossible la solution, car elle contredit les présupposés de la nouvelle culture. La tentation est alors d'avoir recours au "mystère", en confondant la profondeur insondable de l'*objet* de la foi (mystère de toujours, et pour toutes les époques) avec les contradictions *logiques* qui ne sont que le fruit d'une conceptualisation inadéquate.

Cette considération abstraite se comprendra mieux si on l'applique à la situation présente. Le vécu religieux traditionnel et sa compréhension théorique se situaient dans le cadre de la conception prémoderne d'un monde qui n'avait pas encore découvert l'*autonomie* dans le fonctionnement de ses lois physiques, psychologiques et morales. Pour une telle conception, il était normal d'envisager l'interruption continue de ces lois par des interventions divines (et démoniaques). Dieu envoyait la pluie, ou châtiait par la peste : le "miracle" physique et les "grâces" extraordinaires s'inséraient sans heurt dans le fonctionnement naturel.

Que la *révélation* fût conçue sur le schéma d'une "dictée" divine, faite de manière extraordinaire et miraculeuse par Dieu, quand il voulait, à qui il voulait et de la manière qu'il voulait,

c'était là une conséquence logique et spontanée de cette conception du monde. À partir de ce présupposé, l'idée d'*élection* découlait tout aussi spontanément et était vécue, dans le cadre de l'idée d'alliance, de manière directe comme tâche à l'intérieur et de manière indirecte comme mission envers les autres.

La tension, quand elle était perçue, était toutefois assimilable. Le particularisme de l'élection pouvait être corrigé par la critique prophétique et, petit à petit, par la vision lointaine d'une réconciliation finale des peuples. Celui de la révélation, noyé dans ce contexte, ou bien n'était pas perçu, ou bien se trouvait tempéré par la brièveté du temps humain (quatre mille ans depuis la création) et le caractère réduit de l'espace (limité à *l'oecumène*). Tout cela étant vécu au sein d'une culture fortement enclose dans les frontières nationales et, dans le cas biblique, surtout préoccupée par la préservation de sa propre pureté.

La rencontre de l'universalisme chrétien – de découverte récente – avec les objections du paganisme mit davantage en évidence la tension, et commença même à faire percevoir la contradiction objective. Mais à l'époque, il n'était pas encore possible de mettre en question les présupposés. Et en définitive, ce n'était pas encore indispensable, car la plausibilité spontanée et sociologique de la foi, du fait d'une ambiance religieuse commune, pouvait affronter la difficulté logique sans s'en trouver mise à mal.

2. Le défi moderne

Avec l'entrée en scène de la Modernité, la situation changea de manière radicale. Le caractère étrange de la particularité s'est fait pesant jusqu'à l'insupportable, pour deux raisons fondamentales: la profondeur incommensurable d'un passé qui démultiplie les millénaires, et l'expansion de l'espace qui, à partir de l'époque des découvertes, réduit *l'oecumène* à n'être plus qu'un petit coin du village global. À son tour, la nouvelle situation culturelle ouvre deux possibilités abyssales: d'un côté, elle interdit d'occulter la force de la contradiction logique si l'on continue à maintenir les anciens présupposés, et de

l'autre, elle rompt la plausibilité spontanée de la foi en faisant de l'athéisme une alternative réelle.

Paul Hazard le fait remarquer avec force, lorsqu'il parle de "l'amertume et de la rancune" contre un Dieu qui promettait le bonheur et qui apportait le malheur. Un Dieu qui n'était pas "raisonnable, pas même logique". Les Diderot, Helvetius, Voltaire, ne se taisent plus. Et en ce qui concerne le cas de la révélation, on frise le ridicule. C'est ce que fit La Condamine, qui proposa un jour une énigme à ses amis, lesquels, stupéfaits, découvrirent sur le champ la réponse... qu'il avait écrite en grands caractères au dos de la feuille. « Pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait pareil²? ». On comprend que de cette manière, l'idée d'*élection* d'un peuple devenait encore plus insupportable face à la nouvelle raison universelle.

De manière évidente, il n'y avait plus d'échappatoire. Tant qu'on maintenait le présupposé de la révélation comme "dictée" miraculeuse de disposition divine libre et inconditionnée, la contradiction demeurait indéniable et les objections, insolubles. Et l'on ne peut nier que le développement de l'athéisme doive beaucoup au refus – ou à l'incapacité – de la pensée religieuse d'affronter de manière nouvelle ces nouveaux problèmes qui étaient, et sont, dorénavant incontournables.

Mais comme toujours, et comme le disait Hölderlin, « d'où naît le danger, de là aussi vient le salut ». Par bonheur, avec les difficultés, la nouvelle situation apportait aussi de nouvelles possibilités. La crise – sans doute la plus grave de l'histoire du christianisme – s'est changée en chance. La théologie a tardé à en tirer profit, et elle n'a pas encore réussi à le faire tout à fait. Mais cela fait un certain temps qu'elle s'y essaie. Sans doute manque-t-il en réalité d'en tirer toutes les conséquences, avec courage et lucidité³.

². La pensée européenne au XVIII^e siècle, Paris 1935, chap. IV [dans la traduction portugaise : chap. II, pp. 29-30]

³. Étant donné le caractère réduit de cet article, je ne peux donner d'indications bibliographiques détaillées. Je renvoie le lecteur aux ouvrages dans lesquels j'ai traité la question, qui comportent davantage de références et plus de détails : *La revelación de Dios en la realización del hombre*, Madrid 1987 (il existe également des traductions allemande et italienne); *Dios y las religiones : inreligionación, universalismo asi-*

3. La révélation de Dieu dans la particularité humaine

Les facteurs qui ont miné l'ancienne conception sont au nombre de deux : la critique biblique d'un côté, et la conscience de l'autonomie du monde de l'autre. Le premier, en mettant en évidence le caractère humain – parfois trop humain – du processus de révélation, avec ses tâtonnements et ses percées, ses progrès et ses régressions, y compris ses contradictions, détruisit l'idée de révélation comme dictée miraculeuse. Cet effet était renforcé par le second facteur, étant donné que le fonctionnement autonome de la subjectivité humaine s'opposait à une idée de révélation qui vienne interrompre de manière interventionniste son fonctionnement psychologique. La situation se fit si critique qu'elle devint une bifurcation décisive. De fait, une bonne partie de la culture occidentale s'orienta vers l'abandon de l'idée même de révélation ; il en alla de même pour le déisme, qui se transforma par la suite en incroyance claire et nette. Mais il existait aussi un autre chemin, plus difficile, mais plus créatif : celui de repenser fondamentalement les choses.

Ce fut le choix de la théologie renouvelée, avec des difficultés internes et des condamnations externes. Il devint clair que la révélation, puisqu'elle devait se réaliser au travers des processus de la subjectivité humaine, incluait celle-ci comme une composante essentielle : il n'existe pas une révélation *de Dieu*, sinon en tant qu'accueillie et assimilée *dans l'homme*. Cela met à nu l'abstraction énorme avec laquelle opérait le concept traditionnel, lorsqu'il s'intéressait uniquement à l'action *divine* sans prendre en compte son inévitable limitation dans la réception *humaine*. On ne peut plus aujourd'hui penser la révélation comme un processus désincarné que Dieu réaliserait de manière inconditionnée quand, où et en faveur de qui il le veut, car le résultat en est intrinsèquement conditionné par les limites et les résistances des hommes et des femmes à qui il s'adresse.

métrico y teocentrismo jesuánico :», dans *Del Terror de Isaac al Abbá de Jesús*, Estella 2000, chap. VI, 226-251 ; *Dios y el mal : de la omnipotencia abstracta al compromiso del amor*, *Ibid.*, chap. IV, 129-189.

Il est clair que pour un homme du paléolithique, à la merci d'une nature incontrôlable et dépendant de la chasse pour la subsistance la plus élémentaire, n'était pas *réellement* possible la révélation d'aspects du mystère divin, qui devinrent accessibles de par l'avancée de la culture. De même que n'était pas possible, pour les clans affamés et perdus dans le désert de l'Exode la révélation des profondeurs divines auxquelles on atteindrait dans le deutéro-Isaïe.

Si l'on prend cela en compte, tout change radicalement. Lorsqu'on supprime l'abstraction et que l'on introduit une idée concrète de la révélation, le caractère redoutablement précaire de sa réception humaine, dans l'histoire, devient alors clairement compréhensible, sans pour cela mettre en question l'amour inconditionnel et sans restriction de Dieu, qui ne connaît ni favoritismes ni avarices. Plus encore, une véritable inversion de la compréhension de tout le processus devient nécessaire. Car, à l'inverse de ce que l'on tenait - et qu'hélas on continue à tenir bien souvent pour évident - il devient clair que les limitations ne proviennent jamais de Dieu mais de l'homme.

Ce n'est pas, comme le supposait La Condamine, que Dieu occulte et rende difficile une révélation qu'il pourrait manifester en toute clarté, ou qu'il la manifeste à certains alors qu'il pourrait la manifester à tous, ou qu'il la fasse "si tard" alors qu'il aurait pu la faire dès les origines. Au contraire: qu'est-ce que Dieu peut rechercher depuis la création du monde, lui qui est l'amour en acte, qui "est à l'œuvre depuis toujours" (Jn 5, 17) et qui "veut que tous soient sauvés" (1 Tm 2, 4), sinon éclairer tout homme et toute femme le plus pleinement possible? Les limitations – qu'elles soient impuissances involontaires ou résistances volontaires – viennent toujours de la part de l'homme. Et lorsqu'on regarde l'histoire du salut de manière un tant soit peu réaliste, celle-ci n'apparaît-elle pas comme la "lutte amoureuse" de Dieu qui, infatigable et compatissant, cherche à vaincre les impuissances et les résistances humaines ?

4. L'universalité dans la particularité

Il est significatif que, comme cela se produit habituellement lorsqu'on va au fond d'un problème, la "nouvelle" solution

renoue de manière très étroite avec la tradition primitive. Car saint Irénée avait déjà dit des choses fondamentales lorsqu'il s'agissait de répondre aux objections des païens :

« Si quelqu'un parmi vous affirme : Dieu ne pouvait-il pas dès les origines faire l'homme parfait ? Qu'il sache que Dieu, de manière certaine, est tout-puissant, mais qu'il est impossible que la créature, du fait qu'elle est une créature, ne soit pas très imparfaite. Dieu la conduira graduellement à la perfection, comme une mère qui doit d'abord allaiter son enfant nouveau-né et qui lui donne, au fur et à mesure qu'il grandit, les aliments dont il a besoin... Seul celui qui n'a pas été produit est parfait, et celui-là, c'est Dieu. Il a été nécessaire que l'homme soit créé, en suite qu'il croisse, qu'il devienne adulte, qu'il se multiplie, qu'il acquière des forces, et ensuite qu'il arrive à la gloire et voie son Maître... Vous êtes plus insensés que les animaux, vous qui reprochez à Dieu de ne pas les avoir faits des dieux dès le commencement⁴ ».

Saint Irénée n'était absolument pas original : il s'appuyait sur l'idée paulinienne de "l'économie de la grâce de Dieu" (Eph 3, 1). Et il n'est pas le seul : Henri de Lubac met en évidence un fil rouge qui traverse toute la patristique pour arriver aux grands théologiens du Moyen Âge. Tertullien, Origène, Grégoire de Nysse, Basile, Théodorète, Ambroise, Minus Felix, Augustin, Anselme, Bonaventure, Thomas d'Aquin..., tous ont largement recours à ce principe que l'auteur résume ainsi : « Tout est possible pour Dieu, mais la faiblesse congénitale de la créature impose une limite à la réception de ses dons⁵ ».

Ce qui s'est passé, c'est qu'au sein d'une culture, qui n'avait pas encore reconnu l'autonomie de la créature dans sa radicalité, cette intuition ne pouvait pas déployer toute sa force. De fait, elle a été affaiblie et obscurcie par une tendance "volontariste" qui, se focalisant sur la toute-puissance divine, ignorait l'inévitable limitation imposée par la créature. L'économie du salut s'était bien déroulée *de cette manière*, mais demeurait pré-

⁴. Adv. Haer. 4, 38 (PG 7, 1105-1109); 4, 11.2 (1002); 6, 36 (1223-1224) et passim (*Ibid.*, 178).

⁵. Op. cit., 178-195.

gnante la supposition que Dieu *aurait pu* agir comme “il voulait”. Et donc, si tout n’était pas plus facile et plus universel, c’était parce qu’il ne le voulait pas. Ce préjugé a dominé la théologie, et redonné vie à l’ancienne objection qui, comme on l’a vue, s’avère maintenant être indéniable et insurmontable – quand elle ne mène pas à l’athéisme.

C’est ici que se dessine le juste profil de la tâche actuelle : reprendre dans toutes ses conséquences l’intuition primitive, en reconnaissant le caractère strictement *inévitabile* de la particularité de la révélation. Cela avec l’avantage qu’on a maintenant démonté la contradiction : il apparaît en effet que la *particularité*, si elle est inévitable, non seulement ne correspond pas à une avarice ou un favoritisme divin, mais qu’elle ne s’oppose pas non plus à *l’universalité*. Aussi longtemps que la révélation était vue comme un “miracle” que Dieu délivrait indépendamment de la limitation de la créature, sa réalisation particulière impliquait nécessairement une “élection”, un *particularisme* au sens partiel (partial) du mot.

Maintenant, en revanche, lorsqu’on conçoit la révélation comme l’effort – libre et aimant – de Dieu pour se manifester à *tous*, chaque événement révélateur apparaît comme un accueil concret que Dieu *obtient* dans un individu ou une religion déterminés. Mais cela n’exclut en rien que Dieu cherche – toujours et en tous lieux, avec un amour et un effort identiques – à se manifester et à être accueilli par toute personne ou tout groupe humain, puisqu’il les aime tous du même amour *d’Abba*, qui ne connaît ni privilèges ni discriminations.

Il est heureux que cette idée, même si ce n’est pas avec assez de clarté et de force, ait fait son entrée en théologie et ait été affirmée haut et fort par Vatican II lorsqu’il reconnaissait ce qu’il y a de *vrai* et *saint* dans toutes les religions⁶. Car on comprend maintenant que toutes les religions répondent réellement à la présence révélatrice et salvifique de Dieu, et c’est *en ce sens* que l’on peut affirmer que “toutes les religions sont vraies”.

D’un coup, le panorama a radicalement changé, et le *dialogue* des religions est passé au centre des préoccupations. L’ancien

⁶. Nostra aetate, 2.

exclusivisme était pensable à partir du présupposé que la révélation n'était donnée que dans la Bible, et l'Église en étant dépositaire, il était logique d'en conclure qu'en dehors de celle-ci il n'y avait point de salut : *extra ecclesiam nulla salus*. Aujourd'hui, le balancier est plutôt parti vers l'extrême inverse : si Dieu se révèle dans toutes les religions, elles constituent toutes des chemins aussi sûrs, aussi purs et aussi profonds, ne différant que par leur habillage culturel. On a là la racine de la sympathie spontanée dont jouit aujourd'hui le *pluralisme*. Au centre, à la recherche d'un juste milieu, se situent les diverses formes d'*inclusivisme*. Celles-ci, surtout à partir du "christianisme anonyme" de Karl Rahner, ont constitué un grand pas en avant, mais elles ne réussissent pas, en règle générale, à se défaire totalement de l'ancien présupposé.

5. La crise de la mission et son renouvellement

Ce n'est pas le lieu ici d'entrer dans cette discussion. On s'intéresse plutôt à essayer de chercher à comprendre ses effets sur le concept de mission : il n'y a en effet pas à s'étonner que dans ces circonstances, il soit entré dans une crise profonde. Autrefois, le concept de mission était clair et net : si Dieu s'était révélé dans la Bible et que tous les autres peuples se trouvaient hors de sa portée – et par conséquent exclus du salut – en découlait nécessairement la nécessité urgente de partir à leur secours. Le zèle missionnaire d'un François Xavier, aussi admirable dans sa générosité que déroutant dans ses excès, trouve là sa justification. Aujourd'hui, en revanche, il semblerait perdre toute justification : si Dieu se trouvait déjà là-bas, dans les différents peuples et religions, quel sens cela avait-il de vouloir l'y apporter de notre côté ?

Heureusement, ici aussi le dépassement de l'ancien présupposé ouvre de nouvelles voies. Si la particularité ne nie pas l'universalité, le contraire est également vrai : l'universalité ne nie pas la particularité. C'est ainsi que cela se passe *dans tout ce qui est humain* : le caractère réel n'annule pas la différence ; que tous les élèves apprennent la leçon ne signifie pas que tous la sachent aussi bien. Il en va de même avec la révélation. Toutes les religions sont véridiques et révélées, mais elles ne sont pas –

et ne peuvent pas être – véridiques et révélées dans la même mesure.

Cependant, grâce aux considérations qui précèdent, nous avons éclairci deux points fondamentaux.

La différence n'apparaît plus désormais comme "élection", favoritisme ou privilège, mais comme le fruit inévitable de la réception humaine différente de l'amour divin commun et universel qui « ne fait pas acception des personnes ». Il n'y a pas de "favoris", personne n'est abandonné de Dieu, et pour cette raison aucune religion n'est – *pace* Barth – absence divine, idolâtrie pure et simple ou produit démoniaque : en elle, celui qui la vit de manière authentique trouve son salut réel et véritable. La mission n'est pas un pari angoissé de vie ou de mort, car l'amour de Dieu nous précède toujours et aucun territoire de mission n'est un désert de condamnation ou d'absence divines.

En même temps, on ne prétend pas nier la *négativité* possible de la différence, dans la mesure où elle peut supposer un désavantage, quand par exemple on naît dans une religion dominée par la magie, ou la peur, ou même les sacrifices humains. En réalité, il s'agit de l'un des visages du problème du mal : celui dans lequel la différence équivaut à manque, injustice ou discrimination. Mais c'est alors ce que Dieu *ne veut pas*, mais qui s'impose contre son amour, de par la limitation ou la malice de la créature ; c'est, pour cette même raison, ce contre quoi Dieu lutte, et la lutte à laquelle il nous convoque à collaborer.

La compréhension actuelle de la *mission* doit se situer au carrefour de ces deux axes. Il ne s'agit pas "d'apporter Dieu" là où il ne serait pas, mais de l'accompagner dans son action pour porter à la plus grande plénitude possible la réception – déjà existante mais encore incomplète – de son salut. Il est clair que cela ne peut en aucun cas avoir pour conséquence quelque orgueil ou supériorité que ce soit. En premier lieu, parce que la négativité de la différence concerne tous les hommes : puisque toutes les religions sont marquées par la finitude, il n'en existe aucune qui soit sans défauts, ou qui soit en tout plus parfaite que les autres. Nous-mêmes, qui croyons qu'en Jésus-Christ nous avons eu la chance de trouver les clés de la révélation définitive, nous savons que nous portons celle-ci "dans les vases d'ar-

gile” (2 Cor 4, 7) de notre réception toujours défectueuse. Et en second lieu, c’est donc pour cette raison que le missionnaire lui aussi doit apprendre dans la mission : toute religion ouvre toujours pour lui des aspects nouveaux, qui n’existent pas dans la sienne, qui aident à accueillir plus pleinement le Mystère qui nous déborde tous. En fin de compte, c’est la “logique de la gratuité” qui doit présider à la mission, non seulement parce qu’on doit « donner gratuitement ce qu’on a reçu gratuitement » (Mt 10, 8), mais parce que dans ce domaine, toute découverte est, par destination intrinsèque, pour tous et de droit égal : si je découvre Dieu comme *Abba*, il ne l’est pas plus pour moi que pour n’importe quel homme ou n’importe quelle femme.

6. Le temps et le mode de la mission : patience fraternelle et “in-réligionation”

Peut-être les considérations qui précèdent sont-elles trop abstraites. Mais je suis convaincu qu’avant les applications concrètes, notre époque a besoin de repenser à fond les pré-supposés – impensés ou dépassés seulement en apparence – qui peuvent conditionner ces dernières. La compréhension de la différence (négative) comme quelque chose d’inévitable et donc simultanément d’habité par Dieu et non voulu par lui, marque le juste temps de la mission.

Un temps qui ressent l’urgence, sans succomber à l’angoisse, qui sait respecter les rythmes de la réception, sans forcer l’accueil ni abandonner la présence. Un temps qui n’est pas mû par la logique instrumentale de l’efficacité à tout prix, et qui ne se soumet pas à la pression de l’argent ou du pouvoir. Un temps de la patience et de la proximité, de l’accompagnement fraternel et de l’aide mutuelle, conscients que nous sommes d’être tous en chemin vers la maison du même Père.

À ce point de la réflexion, nous revient à l’esprit une idée ancienne : celle selon laquelle toute religion et toute culture sont, à l’instar de celles des Grecs pour eux-mêmes, un “ancien testament” qui se trouve réellement sur le chemin même de la plénitude annoncée par le Christ. Pour cette raison, il ne s’agit en aucun cas de réduire à néant quelque religion que ce soit,

mais de remplacer la “logique de substitution” par la “logique de la greffe” : cette greffe qui, comme Paul l’enseignait, ne tue pas la plante mais, en même temps qu’elle l’enrichit, vit aussi de sa racine (cf. Rm 11, 16-20).

Ce point est si important qu’il est sans doute nécessaire aujourd’hui de remplacer la devise de l’inculturation par celle d’*in-réligionation*. L’inculturation a supposé une grande avancée, mais elle court le danger de ne suggérer que le respect de la culture, en oubliant ou en supprimant la religion. L’*in-réligionation* appelle en priorité à reconnaître la religion – comment la supprimer, si elle est réelle présence de Dieu ? – en cherchant seulement à l’enrichir, à lui donner de la vigueur, à la purifier (en même temps que l’on accepte d’elle, comme greffes fécondes pour la nôtre, tous les éléments positifs que l’on y découvre).

7. Une parabole en illustration

Peut-être une parabole permettra-t-elle de comprendre plus aisément les idées que la réflexion abstraite a essayé d’éclairer. Je l’ai proposée, avec de légères variantes, il y a plusieurs années déjà, dans mon livre sur la révélation, mais je crois qu’elle garde encore le plus fondamental de son caractère évocateur.

La parabole de Tétragrammaton :

Tétragrammaton vivait dans l’espace à quatre dimensions. Il était puissant, intelligent et heureux. Et il désirait communiquer son bonheur. Le problème résidait – il le savait bien – dans le fait que, pour réaliser cela, il devait produire des êtres distincts de lui : des êtres à trois dimensions, inférieurs, limités, incapables de le comprendre, pratiquement aveugles à la totalité de la réalité. Comment le point pourrait-il comprendre la ligne ? Que connaît la ligne de l’étendue de la surface ? Que peut percevoir la surface de la profondeur des corps ? Quel rapport pourrait avoir, avec l’abîme englobant de la quatrième dimension, des êtres tridimensionnels ? Et il y avait quelque chose de plus grave encore : ces êtres étranges et quasi impossibles devraient en plus supporter les conséquences de leurs limitations inévitables : la souffrance des limites, la tragédie des imperfections, la lutte pour la survie.

Tetragrammaton doutait. Cela en valait-il la peine? Le bonheur qu'il voulait leur donner compenserait-il la douleur qu'il ne pourrait leur éviter? Réussiraient-ils à comprendre et à accepter? Mais la force expansive de l'amour finit par l'emporter. Il était prêt à faire tout son possible et à pardonner tout ce qu'il faudrait. Il pensa en outre: de toute manière, leur substance la plus intime, le dynamisme profond de leur être, l'espace même qu'ils habiteront porteront ma marque. D'une manière ou d'une autre, ils finiront par me pressentir dans tout ce qu'ils sentiront, penseront et feront. En étant attentif, en me faisant pressant avec tous les moyens de l'amour, je finirai par me faire remarquer. Tôt ou tard, ils apprendront à prononcer mon nom.

Et c'est ainsi qu'il se décida et tenta l'aventure. Tetragrammaton, qui de sa quatrième dimension voit tout et comprend tout, ne renonce pas à ses projets. Il essaie par tous les moyens de se faire connaître. Il profite de toutes les occasions pour faire sentir plus clairement sa présence.

Ce n'est pas facile, mais ça marche. Dans la troisième dimension, beaucoup semblent ne se rendre compte de rien. Mais d'autres, si. Il y en a même qui font preuve d'une sensibilité spéciale. Lui alors, sans forcer leur liberté, les pousse en avant, leur fait ressentir sa fascination. Eux, de leur côté, enthousiasmés par leur découverte, comprennent que Tetragrammaton est le nom de celui qui était là depuis toujours, qui les appelait tous. Pour cela, ils ne peuvent garder le secret: ils proclament leur expérience et consacrent leur vie à faire que tous finissent par s'en rendre compte eux aussi.

Comme toujours, certains y prêtent attention et d'autres non. Certains comprennent bien et d'autres comprennent à moitié ou ne comprennent rien. Il y en a qui se moquent, sans compter ceux qui se mettent en fureur. En d'autres endroits, ils ne nient pas l'expérience, mais ils proposent des explications alternatives. Quoi qu'il en soit, la compréhension s'avère toujours contagieuse et expansive. L'expérience appelle l'expérience, et chaque avancée ouvre de nouvelles possibilités. Des communautés se créent et des traditions se forment. Tetragrammaton ne perd pas une occasion. Là où il y a une découverte, il se réjouit comme un père et une mère qui regardent les premiers pas de leur enfant. Il

encourage tout, et il est attentif à la moindre possibilité.

Il arriva même un jour qu'il découvrit un endroit qui lui offrait des perspectives magnifiques, de par sa situation, sa sensibilité, et le jeu mystérieux des circonstances. Il suit avec attention ses habitants, il les cultive, il réussit à leur dévoiler un à un ses projets les plus intimes. Arrive un moment où, dans les limites de ce que permettent les trois dimensions, il réussit ce qui semblait impossible: quelqu'un apparaît enfin qui s'ouvre totalement à lui, et qui comprend que son amour est une présence irréversible, que sa promesse est plus forte que tous les échecs. Quelque chose de si magnifique que cela réussit à se répandre, comme par contagion: le petit nombre de ceux qui vivent les débuts de cette aventure finit par former une sorte de *phylum* extensif qui atteint à la totalité de l'espace tridimensionnel.

Entre-temps, malgré les apparences, Tetragrammaton n'abandonne pas les autres. Ce qui aurait pu apparaître comme un "privilège" de ceux qui ont été "choisis", n'est rien d'autre qu'une stratégie de son amour: se consacrer intensément à la culture d'un seul est le plus sûr moyen pour atteindre plus rapidement tous les autres. Même ainsi, il est inévitable que tous ne comprennent pas, et que surgissent aussitôt luttes et rivalités, car tous veulent être les seuls et privilégiés. Mais ceux qui sont dans le secret savent que Tetragrammaton sourit avec compréhension: il pense à tous et les enveloppe tous dans son amour.

Andrés Torres Queiruga
O Currealino, 23 - G
15705 Santiago de Compostela
Espagne

Le pèlerinage : une aventure missionnaire

Henri Brincard

Monseigneur Henri Brincard est évêque du Puy-en-Velay. Il est responsable des pèlerinages au niveau de la Conférence épiscopale.

Le Puy, haut lieu de pèlerinage :

Depuis le Moyen Âge, le Jubilé du Puy-en-Velay attire des foules accourues de l'Europe entière. En 1429, année jubilaire, plus de 50 000 pèlerins sont venus prier la Vierge Noire. Un jubilé est proclamé les années où la date de l'Annonciation du Seigneur, le 25 mars, coïncide avec le Vendredi Saint. Cette coïncidence n'a lieu que deux ou trois fois par siècle. Le dernier jubilé s'est produit en 1932 et le prochain se déroulera en 2005. Je souhaite que de nombreux lecteurs viennent au Puy entre le 24 mars et le 15 août participer à ce temps de grâce exceptionnel.

Les jubilés du Puy, événements spirituels, nous enseignent que la maternité de Marie sur l'Église et sa maternité divine sont unies dans le regard de la foi. Comme l'ont affirmé les théologiens médiévaux, Marie a enfanté "le Christ total". Marie accompagne le pèlerinage de l'Église vers l'unité plénière. Les fidèles qui l'invoquent en son sanctuaire du Puy se souviennent

que celui-ci est le point de départ de la plus ancienne route conduisant à Saint-Jacques de Compostelle. En effet, le premier pèlerin connu est l'un de mes prédécesseurs Gothescalk qui, en 951, se rend à Compostelle. Au point de départ du Puy, des milliers de pèlerins affluent chaque année et demandent à la Vierge Noire des grâces de protection et de force. Marie est la Reine qui aide ses enfants à être des saints et des missionnaires. En effet, le pèlerinage offre *l'occasion d'un exode* vers un autre mode de vie. Il dépayse et permet de souffler, de retrouver une paix intérieure; *il rapproche pour un temps* des personnes qui ne se connaissent pas: il instaure une convivialité très appréciée. Aujourd'hui, les pèlerinages, s'ils savent introduire à une véritable vie d'Église représentent un atout privilégié pour l'évangélisation. Tout pèlerin ne fait-il pas l'expérience d'appartenir au peuple de Dieu? Il est aussi invité à redécouvrir l'importance des sacrements, de la vie de prière et de la charité fraternelle.

Les pèlerins: un peuple de Dieu en marche

Pour le croyant, le pèlerinage a une signification spirituelle profonde. En effet, comme le Concile Vatican II nous l'a rappelé, l'Église est le peuple de Dieu « qui s'avance dans le siècle présent en quête de la cité future, celle-là permanente¹ ». Au cours de nos pèlerinages, nous vivons fortement ce mystère de l'Église "peuple de Dieu". "Peuple de Dieu" signifie une communauté, formée par le Christ, avec une connotation de solidarité dans l'amour, connotation sur laquelle Jean Paul II est revenu fréquemment.

"Peuple de Dieu" signifie aussi que la mission ne s'accomplira pas sans luttes, ni épreuves, car « l'Église avance dans son pèlerinage à travers les persécutions du monde et les consolations de Dieu, annonçant la croix et la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne² ».

La petite communauté itinérante des pèlerins est une portion de cette Église, "Corps du Christ", "Épouse de l'Agneau" et "*Peuple*

¹ cf. Lumen gentium n°9.

² LG 8.

de Dieu”, en marche vers l’unité plénière. En pèlerinage, nous marchons ensemble, exerçant de manière significative, notre mission de baptisés, mission sacerdotale, prophétique et royale. Nous sommes conviés à nous entraider, à être un soutien pour les autres dans un complet oubli de soi. Nous sommes appelés à évangéliser les frères que nous côtoyons en étant des témoins du Christ. Pour qu’il en soit ainsi, prenons le temps de prier, recevons mieux et davantage les sacrements et pratiquons la charité fraternelle.

Le pèlerinage : un appel à la prière

Prier, c’est répondre à l’appel de Jésus : « Demeurez en moi comme moi en vous³ ». Comme l’affirmait Sainte Thérèse d’Avila, « il ne s’agit pas de beaucoup penser, il s’agit de beaucoup aimer ». La contemplation est un acte qui consiste en un regard aimant sur le Christ. Ce regard est source d’un élan vers Lui. Le pèlerinage est un temps privilégié pour redécouvrir que nous sommes tous appelés à être des contemplatifs. Coupés de nos occupations habituelles et de notre milieu, nous sommes plus disponibles pour entrer dans ce “commerce d’amitié” avec le Seigneur.

Cette prière et cette contemplation se nourrissent de la Parole de Dieu. Le pèlerinage est un temps d’approfondissement de la Parole de Vie. Tout en marchant, nous pouvons prendre *le temps de méditer paisiblement l’Écriture* et de la laisser pénétrer en profondeur dans notre esprit et notre cœur. Au Puy, chaque matin, lors de la bénédiction d’envoi des pèlerins de Saint-Jacques, nous aimons lire l’Évangile des disciples d’Emmaüs qui « se disaient l’un à l’autre : notre cœur n’était-il pas brûlant en nous, quand il (le Christ) nous parlait sur le chemin et nous expliquait les Écritures ? »

Le pèlerinage est aussi un temps propice pour redécouvrir la place des sacrements dans la vie chrétienne. A ce propos, il est important d’insister sur le lien entre contemplation et sacre-

³. cf Jn 15.

ments. La contemplation donne soif des sacrements et les sacrements développent la contemplation.

Le pèlerin est comparable au prophète Élie qui, après une journée de marche dans le désert, s'asseyait sous un genêt et demandait au Seigneur la mort. « C'en est assez, dit Élie. Reprends ma vie, Seigneur, car je ne suis pas meilleur que nos pères. Il se coucha là et il s'endormit. Or voici qu'un ange le toucha et lui dit : "Lève-toi et mange" [...] « Il mangea et il but. Réconforté par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu⁴ ». Cette nourriture préfigure le mystère de l'eucharistie, le "pain de vie, descendu du ciel" qui nous soutient dans notre marche et nourrit notre vie de foi.

Les pèlerins sont aussi appelés à pratiquer d'une manière plus fervente ou même à découvrir ou redécouvrir le sacrement de la réconciliation. Lors des Journées Mondiales de la Jeunesse ou de grands rassemblements, beaucoup de jeunes aiment à recevoir le pardon de Dieu et nous montrent l'exemple d'une foi vivante. Le sacrement du pardon de Dieu redonne force, courage et ferveur comme le chante le psaume 45 :

« Rendez fortes les mains fatiguées,
affermissiez les genoux chancelants. »
Dites aux cœurs défaillants :
« Soyez forts, ne craignez pas !
voici votre Dieu ! »

Il rend limpide notre regard et meilleurs nos actes. Un pèlerinage est un moment privilégié pour expérimenter ce sacrement trop souvent méconnu !

« La spiritualité du sac »

Enfin, la redécouverte des sacrements s'accompagne d'un renouvellement dans la charité fraternelle car le pèlerinage développe ce que j'aime à appeler la "spiritualité du sac". En effet, le sac est un moyen merveilleux d'union à Dieu parce

⁴. Cf I Rois 19, 4 à 9

qu'il nous rappelle qu'il faut alléger le nôtre et porter celui des autres. Alléger notre sac signifie nous désencombrer de tant de choses auxquelles nous attachons une importance exagérée, nous décentrer de nous-mêmes et arrêter de nous regarder. Ne vivons-nous pas trop souvent sous le regard des autres au lieu de vivre dans la lumière de Dieu ? Et porter le sac de notre prochain, c'est être disponible pour l'aider avec un amour délicat, joyeux et efficace.

En conclusion, : « Comment faire d'un pèlerinage un chemin de sainteté ? » Sur ce chemin, le principal obstacle est celui de la médiocrité. L'Apocalypse nous rappelle que la tiédeur a pour cause principale la suffisance, une suffisance qui nous coupe de la source de la vie : le Christ ressuscité. C'est ce que m'expliquait un ami, professeur en Sorbonne. Il se dit non croyant mais il cherche la vérité de toute son âme ; le rencontrer est pour moi stimulant. Alors que je lui demandais : « Qu'est-ce qui te choque le plus chez les chrétiens ? », il m'a fait cette réponse : « Beaucoup de chrétiens ne me choquent pas mais m'interrogent ! Ce qui me choque le plus, ce n'est pas la faiblesse des chrétiens, c'est parfois leur suffisance. Certains chrétiens que je rencontre, annoncent le Christ comme s'ils n'avaient pas besoin de lui ! » Je trouve cette remarque consolante car elle nous rappelle que pour annoncer de manière convaincante la Bonne Nouvelle, il ne s'agit pas d'être parfait mais de dépendre de plus en plus de « Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie ».

Entreprendre un pèlerinage, c'est entrer plus avant dans "cette communion missionnaire" qu'est l'Église, donner plus de place à la prière et aux sacrements afin d'être des témoins de l'amour du Christ !

Que Marie, "Étoile de l'Évangélisation" nous aide à mieux connaître et aimer l'Église et qu'Elle nous conduise sur les chemins de la vie éternelle !

+ Henri BRINCARD

Pour aller plus loin

Pierre Lefebvre

Donner sens et valeur aux temps que nous vivons se fera peut-être aussi en réhabilitant la « lecture des signes des temps ». Celle-ci fut une pièce maîtresse du Concile Vatican II. **Noël Copin** le rappelle dans son livre de mémoire : *Vatican II retrouvé*, Desclée de Brouwer, 2003, 190 pages.

On ne peut définir les voies de la mission qu'à partir d'une analyse des signes de la présence de Dieu dans l'histoire. Il faut découvrir dans la société le mouvement qui lui est imprimé par l'Esprit, les modalités concrètes selon lesquelles s'y accomplit le dessein de Dieu. L'expression "lire les signes des temps" qui sert à exprimer cette recherche vient de l'Évangile (Mt 16, 2-3) mais elle a subi une longue éclipse avant de revenir en force au milieu du xx^e siècle. Jean XXIII l'employa quand il convoqua le Concile et dans sa lettre *Pacem in terris*. Il estimait que le renouveau de l'Église exigeait une attention vigilante aux signes des temps et la disponibilité aux appels qu'ils lançaient. Vatican II fit des "langages de notre temps" une des clés fondamentales de *Gaudium et Spes*, affirmant que le monde n'est pas seulement le destinataire du message de salut, qu'il est aussi le lieu où l'Église reconnaît la présence active de Dieu pour s'y adapter et apprendre quel doit être son message. « Mû par la foi, se sachant conduit par l'Esprit du Seigneur qui remplit l'univers, le peuple de Dieu s'efforce de discerner dans les événements, les exigences et les requêtes de notre temps, auxquels il participe avec les autres hommes, quels sont les signes véritables de la présence et du dessein de Dieu » (G.S. 11 § 1). « Il revient à tout le peuple de

Dieu, notamment aux pasteurs et aux théologiens, avec l'aide de l'Esprit-Saint, de scruter, de discerner et d'interpréter les multiples langages de notre temps et de les juger à la lumière de la parole divine, pour que la vérité révélée puisse être sans cesse mieux perçue, mieux comprise et présentée sous une forme plus adaptée » (44 § 2. Voir aussi 4 § 1). Après le concile, l'Assemblée du CELAM, à Puebla, a rappelé l'importance de cette démarche pour l'Amérique Latine et le SCEAM a fait de même, en particulier dans *Église et Promotion Humaine en Afrique* (1984). Le sort qu'a connu cette expression après le concile a été analysé par **R. Mengus** dans le chapitre consacré à *Signes des temps et signes de notre temps* (pp. 73-94) dans **R. Coste**, *Paix sur la terre, actualité d'une encyclique* (Centurion, 1992). De quoi s'agit-il en réalité ?

Quand on parle de "signes des temps", on ne pense pas à n'importe quel fait qui se passe quelque part. On parle "d'événements", c'est-à-dire de faits ou de situations qui manifestent des aspirations profondes et des tendances fortes, assez généralisées dans la société. Trois éléments les constituent : des faits significatifs ayant un certain poids, une conscience généralisée, des aspirations profondes. Caractérisant un moment de l'histoire, les signes des temps portent une charge de futur et, de ce fait, sont des défis pour le présent.

Pour comprendre ces événements comme des signes, il faut une attitude "contemplative" de l'histoire. Sans qu'on puisse dire qu'ils sont manipulés, ils sont cependant lus dans la foi, c'est-à-dire interprétés comme des signes que Dieu nous fait pour que nous comprenions qu'il est là, à l'œuvre pour réaliser un projet. Il nous appelle à nous engager dans le sens de ces signes et à manifester ainsi un lien entre notre foi et l'histoire humaine. Cet engagement implique un discernement au cœur des événements. Ceux-ci sont, en effet, toujours ambigus, ils portent une part de positif et une part de négatif entremêlées. Il y a donc des aspects à dénoncer et d'autres à promouvoir selon qu'ils vont ou ne vont pas dans le sens du dessein de Dieu sur le monde.

L'analyse des signes des temps n'est pas une étude en bibliothèque. Elle n'est pas une enquête de sociologue, même si celle-ci est utile. Elle est une démarche de foi vivante effectuée par des groupes et des communautés sur le terrain. Elle est le fait de personnes qui s'interrogent sur ce qu'elles vivent, l'analysent,

l'éclairent avec des données de leur foi, se fixent des objectifs et se lancent dans l'action. La lecture des signes des temps n'est en rien opportunisme ou fondamentalisme. Elle implique une réflexion critique globale, examinant tous les aspects des faits, avec leurs causes et leurs conséquences. Elle les relie à l'histoire et à la révélation biblique. Il ne s'agit en rien de repérer un fait anecdotique et de le saupoudrer de références bibliques faciles pour ensuite s'enthousiasmer sur la bonté de Dieu. La lecture des signes des temps est une démarche de foi courageuse, même si elle est modeste. Elle ose scruter la réalité, elle ne se satisfait pas d'approximations. Elle suppose aussi une lecture politique des Écritures. Elle débouche sur l'action, sur un travail collectif pour changer les situations et créer des faits nouveaux.

À l'origine de la démarche, on trouve l'influence de J. Cardijn et de la méthode « Voir, Juger, Agir » mise au point dans la J.O.C. Cardijn a promu une méthode inductive : apprendre aux jeunes du monde ouvrier à partir des faits, non de théories, et à en dégager des enseignements inspirés de l'Évangile, en vue d'une action dans le milieu. En fait, Cardijn pensait davantage à éclairer les faits de la vie par une doctrine évangélique déjà établie et sûre. Après le Concile, la lecture des signes des temps a dépassé cette perspective et a affiné sa méthode. Elle est devenue plus consciente que les faits sont créateurs d'idées, qu'ils peuvent être à la base de doctrines et de pratiques d'une Église qui y découvre la route de son avenir.

Pendant des années, de nombreux diocèses en Afrique subsaharienne se sont appliqués, à tous les niveaux, à "scruter les signes des temps". Ils disposaient pour cela d'une méthode assez rigoureuse et bien élaborée offerte par le service Église-Monde, inspiré lui-même du Mouvement pour un Monde Meilleur. Une partie de la pastorale des Communautés Ecclésiales de Base a trouvé dans ces méthodes un point d'appui très solide.

La méthodologie s'est améliorée grâce à l'utilisation sur le terrain d'un ouvrage issu du *Center of Concern* de Washington et traduit plus tard en français : **Joe Holland et Peter Henriot**, *Comprendre la société, Outils d'analyse sociale pour unir foi et justice*, Chronique Sociale de Lyon et Vie Ouvrière, Bruxelles, 1990, 175 pages. Cet ouvrage rejoignait un outil très abondamment utilisé : **A. Hope et S. Timmel**, *Training for Transformation*, A

Handbook for Community Workers (3 vol. Mambo Press, Gweru, Zimbabwe, 1984). C'est dans cette veine que se situe le nouveau livre publié par **M. Cheza**, *Pour une société plus juste, Outils d'analyse et d'animation*, Éd Lumen Vitae, Bruxelles, 2003, 150 pages. Cheza présente une méthodologie du travail de groupes, en particulier lors de la session S.O.I.F. de Blankenberge en 1998.

Voici en bref les principales caractéristiques de la lecture des signes des temps lorsqu'elle est mise en œuvre de façon systématique. *Elle est communautaire*, faite en groupes activement engagés pour un changement social. Elle est *inductive*, part des faits, sans grille morale ou idéologique préconçue. Elle doit donc *être compréhensive*, reliant les faits entre eux et les situant dans un cadre plus large. Elle suppose donc une bonne information et une réelle sensibilité aux événements sociaux. *Elle est enracinée dans la foi*, fondée sur la conviction que Dieu est à l'œuvre dans le monde et que l'histoire du salut continue dans l'histoire de nos peuples. Elle accepte donc que les événements aient un rôle créateur à l'égard des doctrines et des pratiques. Elle passe par un *discernement dans les réalités vécues*. Elle confronte les faits analysés et les données de la foi biblique. Enfin, elle est *orientée vers l'action*. Elle pousse à la création de faits nouveaux, à oser des gestes prophétiques.

Le Synode sur l'Afrique de 1994 a répété que « l'annonce de la Bonne Nouvelle doit être construite sur une analyse concrète et dans le contexte des situations sociales, économiques, culturelles et politiques des peuples ». Que l'Église apprenne donc à « reconnaître, jour après jour, les besoins et aspirations des personnes et des communautés ». Ce sont les situations des peuples africains qui doivent l'amener « à déterminer les urgences pastorales et missionnaires et le message de salut qu'elle doit leur adresser ». C'est en suite de ces analyses, par exemple, que le synode réclamait une éducation politique des chrétiens et leur initiation à la vie démocratique. Les méthodes et l'esprit de la lecture des signes des temps et de l'analyse sociale sont une démarche d'espérance et permettent aux communautés chrétiennes de ne pas se laisser écraser par les difficultés du temps.

Pierre Lefebvre

Croniques



Figures de Dieu !

Permettez-moi de proposer quelques réflexions complémentaires au dossier du n° 174, intitulé **Figures de Dieu et Mission**. À côté de toutes les représentations de Dieu que l'on pourrait appeler positives ou bénéfiques, il est indispensable de dénoncer celles qui sont proprement blasphématoires. Dans sa conclusion (p. 107-110), Pierre Lefebvre fait allusion à l'idolâtrie et au culte des faux dieux. J'évoquerai ici deux cas historiques (parmi de nombreux autres) où le Dieu de Jésus-Christ a été déformé au point de légitimer l'exploitation d'autrui.

Napoléon Bonaparte n'hésitait pas à se servir de la religion pour maintenir la soumission des pauvres. On connaît de lui une lettre privée dans laquelle il écrit : « *Quant à moi je ne vois pas dans la religion le mystère de l'incarnation, mais le mystère de l'ordre social : elle rattache au ciel une idée d'égalité qui empêche que le riche soit massacré par le pauvre... Comment avoir de l'ordre dans un État sans religion ? La société ne peut exister sans l'inégalité des fortunes et l'inégalité des fortunes ne peut subsister sans la religion. Quand un homme meurt de faim à côté d'un autre qui regorge, il lui est impossible d'accéder à cette différence s'il n'y a pas une autorité qui lui dise : "Dieu le veut ainsi, il faut qu'il y ait des pauvres et des riches dans le monde mais ensuite et pendant l'éternité le partage se fera autrement"* ». Cette lettre date de 1801, l'année même où fut signé le Concordat marquant la réconciliation entre la France et le Saint-Siège. Il se trouva des théologiens pour élaborer un catéchisme à l'usage de toutes les Églises de l'Empire français. On peut y lire ceci :

¹. Lettre citée par G. Casalis, *Les idées justes ne tombent pas du ciel*, Paris, Cerf, 1977, p. 52.

« Les chrétiens doivent aux princes qui les gouvernent et nous devons en particulier à N..., notre Empereur l'amour, le respect, l'obéissance, la fidélité, le service militaire, les tributs ordonnés pour la conservation et la défense de l'Empire et de son Trône; nous devons encore faire des prières ferventes pour son salut et pour la prospérité spirituelle et temporelle de l'État. Nous sommes tenus de tous ces devoirs envers Notre Empereur, parce que Dieu qui crée les empires et les distribue selon sa volonté l'a établi notre souverain, l'a rendu le ministre de sa puissance et son image sur la terre. En l'honorant et le servant nous honorons et servons Dieu... Il est l'oint du Seigneur... Le Souverain agit au nom de Dieu et par son autorité² ». Le rapprochement de ces deux textes, l'un privé, l'autre public, montre bien le cynisme qui peut soutenir la manipulation de la religion à des fins politiques.

Le cas du comte de Montalembert, français lui aussi (1810-1870), est très différent. C'est un chrétien convaincu, mais qui reste marqué par ses conceptions aristocratiques. Il participa aux débats parlementaires de la Deuxième République, en particulier dans le cadre de la loi sur la liberté de l'enseignement. Il voulait défendre la religion, mais comme l'Assemblée était uniquement composée de propriétaires, il chercha l'appui des anti-religieux pour soutenir le clergé dans son rôle moralisateur : « Quel est le problème aujourd'hui ? C'est d'inspirer le respect de la propriété à ceux qui ne sont pas propriétaires. Or, je ne connais qu'une recette pour inspirer ce respect à ceux qui ne sont pas propriétaires : c'est de leur faire croire en Dieu ! Et non pas au Dieu vague de l'éclectisme mais au Dieu qui a dicté le Décalogue et qui punit éternellement les voleurs... Savez-vous quel est le grand service que rendra au peuple français l'Église si elle peut y reprendre le rôle qui lui convient par l'éducation et le catéchisme ? Elle dira à l'homme : « Tu es poussière et ta vie entière doit être une vie de souffrance et de luttés dont le prix n'est pas ici-bas ». Avec cela vous pourrez avoir un peuple gouvernable³. »

Maurice Cheza

². J'ai trouvé ce texte dans un livre presque bicentenaire, *Explication du catéchisme à l'usage de toutes les Églises de l'Empire français*, Paris, 1807, p. 198-199.

³. Voir M. LeMaire et J. Lefèvre, *La période contemporaine*, Tournai, Castermann, 1963, p. 95.

Pour un manuel œcuménique

Jose Maria Vigil

La presse a fait savoir récemment que « le Conseil Pontifical pour l'unité des chrétiens, dont le cardinal Kasper est président, prépare un manuel à l'intention des diocèses et des paroisses pour les aider dans leurs activités interconfessionnelles ». Je suis parfaitement d'accord sur l'opportunité et la nécessité d'un tel manuel non seulement pour les activités interconfessionnelles ou même interreligieuses, mais aussi pour les activités ordinaires à l'intérieur de nos Églises. L'œcuménisme n'est pas seulement un dialogue avec les autres, c'est aussi un dialogue entre nous. Le dialogue interreligieux ne sera utile que s'il est précédé d'un dialogue interne. Pour ce manuel je propose ici quelques principes essentiels :

- ✓ Ne plus jamais parler de "la" vraie religion. Elles sont toutes vraies. Les phénoménologues de la religion considèrent la distinction entre religion naturelle et révélée comme dépassée. Les meilleurs théologiens considèrent toutes les religions comme "révélées".
- ✓ Ne pas prétendre que la religion chrétienne a la plénitude de la vérité..., elle a ses limites dont il faut prendre conscience, ses aveuglements dont il lui faut se guérir et une structure institutionnelle universellement reconnue comme obsolète, qu'il lui faut désidoliser et relativiser.
- ✓ Il est absolument nécessaire d'abandonner l'inclusivisme et d'accepter le pluralisme des moyens de salut. Exactement comme il a été possible de dépasser l'exclusivisme ("hors de

l'Église, point de salut") que le christianisme a professé pendant un millénaire et demi, il est possible d'abandonner sa nouvelle version, l'inclusivisme officiel actuel ("hors du Christ, point de salut"). L'Église institutionnelle est devenue l'otage de ses propres affirmations dogmatiques et ne sera pas capable de changer sans une véritable révolution dans sa manière de penser. En attendant seule la ferme position de chrétiens lucides et libérés est utile pour une mise à jour de l'Église.

- ✓ Il est urgent d'abandonner le mythe qui prétend que Dieu n'a voulu qu'une seule religion et que toutes les autres sont des erreurs humaines. Chaque religion est une étincelle de l'infinie lumière de Dieu placée dans les êtres humains, et plus ou moins bien perçue par eux. Le pluralisme religieux est bon et il n'y a aucune raison de chercher à le réduire. Une seule religion mondiale n'est ni probable ni même désirable comme un point d'arrivée pour l'humanité.
- ✓ "Le" peuple élu n'existe pas ! Les juifs ne le sont pas, et les chrétiens non plus. Tous les peuples primitifs ont cru être "le" peuple élu. Mais Dieu n'est pas injuste, il choisit toute l'humanité.
- ✓ L'approche œcuménique, ouverte, tolérante, optimiste, dialogale de Jésus reste le meilleur modèle à offrir et à adopter dans tout dialogue œcuménique ou interreligieux.
- ✓ Nous devons reconsidérer le dogme christologique de Nicée-Chalcédoine, qui agit comme une sorte "d'enclave de fondamentalisme" dans le christianisme. Nous ne devons pas seulement le réinterpréter en laissant l'affirmation de base intacte, mais nous devons aussi retourner à la racine : Comment est-on arrivé à ce dogme ? D'où vient-il ? De quelle autorité émane-t-il ? Quelle validité de sens a-t-il ? Nous ne pouvons pas faire consister l'essence du christianisme en une sorte de canonisation des réflexions de certaines communautés primitives, qui sont à tort considérées comme la parole de Dieu tout entière et donc irréformable. C'est rabaisser Dieu, Jésus et le christianisme.
- ✓ Nous devons accepter une fois pour toutes que personne ne soit "dans une situation gravement déficiente quant à son

salut” à cause de la religion ou de l’Église dans laquelle il est né. Nous ne pouvons croire en un Dieu injuste.

- ✓ Le temps des missions classiques est révolu. Le prosélytisme doit être abandonné. La mission ne se justifie que s’il s’agit d’aller écouter autant que proclamer, apprendre autant que partager. La mission de la mission n’est rien d’autre que de diffuser l’amour, le dialogue interreligieux, le pardon réciproque.
- ✓ Une éthique sincère de la liberté, qui renonce aux moyens de coercition dont nous avons hérité (conquêtes, inquisition, colonialisme, états confessionnels, manque de liberté religieuse) et même à ceux encore pratiqués (baptême des petits enfants) aura pour conséquence de réduire le nombre des chrétiens, mais aussi de les faire progresser dans la vérité. Ainsi la crise des effectifs peut-elle être une crise de croissance en qualité et en vérité, et doit être accueillie avec optimisme si on en fait bon usage.
- ✓ Adopter la Règle d’Or (« Fais aux autres ce que tu voudrais qu’ils fassent pour toi »). Cette expression est présente dans toutes les grandes religions, avec des mots presque identiques. Qu’elle devienne le programme pratique du dialogue interreligieux: la meilleure chose que les religions puissent faire, c’est de s’unir pour le service de la vie et de la paix dans le monde, basé sur l’option pour les pauvres. C’est là le chemin de l’unité (et non de l’unification) que nous désirons tous.

Jose Maria Vigil

« *Ta vie est mission* »

Congrès Missionnaire (Latino) Américain au Guatemala

Au cri « Église en Amérique » des orateurs du Congrès Missionnaire (Latino-) Américain, les trois mille participants répondaient invariablement par un sonore « ta vie est mission ! ». C'était la devise de ce congrès, tenu au Guatemala du 25 au 30 novembre 2003 – le septième Congrès Latino-américain (COMLA 7) et le deuxième Panaméricain, qui se tenait quatre ans après le précédent (Paraná, Argentine).

Les Congrès Missionnaires

Les “COMLA” se tiennent depuis la fin des années soixante-dix dans différents pays d'Amérique Latine, et ont pour but de stimuler les Églises locales dans leur responsabilité missionnaire ad gentes. À Puebla (1979), cette responsabilité s'était exprimée par la célèbre expression « donner à partir de notre pauvreté », et le fait que “l'heure était venue” de partir en mission¹. Depuis lors, les Congrès Missionnaires ont vu leur assistance augmenter, mais ils ont aussi évolué : ils sont devenus de plus en plus festifs, visant par ces rencontres entre missionnaires à stimuler l'engagement des Églises.

Au Guatemala, la nouveauté a consisté en ce que les Conférences Épiscopales des pays d'Amérique Centrale (Guatemala, Honduras, Nicaragua, El Salvador, Costa Rica et

¹. N° 362-369 ; les deux concepts-clés de la référence sont au N° 368.

Panama) ont assumé de manière collective la responsabilité de la préparation, et qu'y étaient impliqués les vicaires épiscopaux responsables de la planification pastorale dans les diocèses. On espérait ainsi que le congrès aurait une incidence plus réelle qu'auparavant dans les Églises, car les précédents épisodes avaient laissé l'impression que la fête du Congrès n'avait guère eu de conséquences, surtout au niveau continental.

Le Guatemala offrait, en outre, des perspectives très intéressantes, car il proposait d'aborder la mission sous l'angle de « la pauvreté, la petitesse et le martyre », ainsi que l'indiquait le thème du Congrès : pauvreté et petitesse, comme caractéristiques de la mission dans l'avenir et du contexte latino-américain ; martyre, sur le fond des milliers de personnes – pauvres, animateurs de communautés, catéchistes, chrétiens de base – assassinés surtout au début des années quatre-vingt par la dictature militaire au Guatemala. De plus, le Guatemala est sans doute le pays avec la plus forte proportion de chrétiens évangéliques en Amérique Latine, et possède une population indienne très importante, avec ses religions et sa théologie très vivaces. On aurait donc pu espérer beaucoup de ce congrès, en termes de dialogue, de rencontre de l'autre, de différences de culture et de religion, de témoignage et d'engagement en faveur de la vie. La devise du congrès – « Église en Amérique, ta vie est mission » aurait pu constituer un témoignage de cette réalité de l'Église.

Le développement

Au cours des dernières années, une commission centrale de préparation du congrès avait élaboré un *Texte de base*², qui voulait orienter les réflexions de tous les diocèses d'Amérique sur leur pratique missionnaire. Plusieurs séminaires et rencontres préparatoires au congrès avaient également eu lieu.

Le Congrès commençait chaque jour par une prière en assemblée plénière, qui contenait de nombreux éléments de la reli-

². La plupart de ces matériaux pour la préparation, ainsi que les conférences et conclusions du Congrès peuvent être consultées sur la page web du Congrès www.cam2guatemala.org - la plupart en espagnol, mais avec quelques textes, dont le *Texte de Base*, en français.

gion indienne du Guatemala, avec des invocations à Dieu dans les quatre directions, des cierges et de l'encens, tout cela dans différentes langues mayas. Suivaient ensuite diverses conférences jusqu'à midi; les après-midi étaient consacrées à des travaux de groupe et des assemblées partielles sur les thèmes proposés dans le *Texte de Base*: la rencontre de Jésus-Christ, conversion, communion et solidarité; la spiritualité du peuple de Dieu; les familles, jeunes et enfants comme acteurs de la mission; la mission comme vie de la communauté paroissiale; les instances d'animation et de formation missionnaire dans l'Église; les nouveaux chemins de l'annonce, les défis de la mondialisation, des cultures et des migrations; les défis des groupes fondamentalistes et des nouveaux mouvements religieux.

Les participants étaient hébergés dans des familles de Guatemala City; l'après-midi et en soirée, étaient proposées diverses activités dans les paroisses et avec des groupes de familles, pour partager sur la mission. Plus de trois mille personnes ont participé à ce Congrès, venant de toute l'Amérique, avec une importante délégation des États-Unis et du Canada: cette intégration du nord fut certainement un des points les plus intéressants du Congrès.

Il y eut également des célébrations en-dehors de l'enceinte du congrès, dont une à la cathédrale, et la clôture du Congrès dans un stade.

Les thèmes

Les célébrations liturgiques du Congrès ont fortement retenu l'attention par leur style guatémaltèque: des références cosmiques de la religion indienne, des invocations au Dieu de la terre et du ciel, de l'histoire et du monde, avec une grande quantité de symboles et une ritualité très riche, qui permettaient d'entrer dans une ambiance religieuse profonde. On percevait dans ces moments qu'il y a une véritable vie derrière ces rites et ces prières, et que cette foi soutient et anime ces communautés. Il y eut aussi d'autres célébrations, surtout les eucharisties, dans un style plus romain.

Les *conférences* du matin étaient organisées selon trois axes : les bases de la mission et l'angle d'attaque « pauvreté, petitesse et martyr » (Card. Sepe ; Card. Rodríguez de Honduras sur la pauvreté ; S. Otero sur les martyrs) ; les perspectives à partir de la création et de l'orientation sur la vie ; enfin, l'animation en vue de la mission (Mgr. Girardi, Costa Rica) et les défis que la mission doit affronter de nos jours (Mgr. Lapierre, Canada³).

D'une manière générale, les orientations pour les travaux de groupe faisaient apparaître deux tendances théologiques. D'un côté, une théologie quelque peu vétuste quant à sa compréhension de la mission, surtout centrée sur de simples considérations statistiques concernant les pourcentages de chrétiens et de non-chrétiens dans le monde. À certains moments, surtout quand il s'agissait de tendances de croissance, ces perspectives s'avéraient même un peu simplistes (par exemple, parler d'une croissance annuelle de 15 % pour l'Islam en Afrique conduirait à avoir plus de 100 % de musulmans dans la population d'ici à quelques années... mais on préféra ne pas mentionner cette aberration, sans doute pour dramatiser davantage la situation et donner un élan missionnaire plus grand). Le Card. Sepe, de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples, parla de ce qu'est la mission de nos jours. Ce fut une conférence avec de nombreuses références à Vatican II et à *Redemptoris Missio*, mais guère d'éclairages plus actuels. Il raconta au Congrès, comme exemple de ce qu'est la mission, qu'il avait récemment inauguré une belle cathédrale en Mongolie, pour les 126 catholiques baptisés. Les participants furent reconnaissants au Cardinal d'avoir précisé que les Mongols ne sont pas mongoliens. Peut-être cet exemple de la cathédrale en Mongolie ne cadrerait-il pas vraiment avec le thème de "pauvreté et petitesse".

D'un autre côté, lorsque le P. Santiago Otero présenta au congrès le témoignage des milliers de témoins fidèles qui avaient donné leur vie, l'auditoire suivit cet exposé dans un silence attentif ; celui-ci ne fut interrompu que lorsqu'il fut fait mention de l'urgence de canoniser Mgr. Romero et tant

³. Les textes de ces conférences sont accessibles sur la page web du congrès.

d'autres martyrs. On put aussi remarquer, en de tels moments, les différentes appréciations de ces conférences : visages sérieux – reflétant parfois même l'ennui – pour certains dignitaires qui présidaient la séance, applaudissements enthousiastes du côté des participants.

Le témoignage des “martyrs” fut un moment important de ce Congrès. La Conférence Épiscopale du Guatemala offrit à tous les participants différents livres sur les martyrs, depuis Mgr Juan Girardi jusqu'à de nombreux animateurs et catéchistes indiens⁴. Le Congrès mettait ainsi en évidence et à l'honneur la mémoire de ces personnes qui avaient livré leur vie dans la fidélité. Certains cependant – par exemple le Card. Rodríguez lors d'une conférence de presse – purent dire qu'aujourd'hui, le témoignage de fidélité dans la suite du Christ passe par d'autres voies : que grâce à Dieu, il n'y a plus de persécution et de tueries généralisées au Guatemala, et que le témoignage se joue dans le quotidien. Mais on avait quelque peu l'impression que cette manière de parler dévaluait le sang versé par un simple paysan pour avoir été fidèle à Jésus-Christ.

Le deuxième jour nous offrit deux conférences en tous points remarquables : Joaquín García, d'Iquitos (Pérou), nous fit réfléchir sur le développement de la science et sur une compréhension de la création dans des termes actuels. Dans ce contexte, la mission se situe dans une collaboration humble avec la vie, sur l'horizon de l'écologie, du nécessaire pluralisme et de la complexité de la vie en chacun de nous. La seconde conférence revint à Adelaida Sueiro, une théologienne de l'Université Catholique de Lima. C'était la première fois qu'une femme s'adressait à un COMLA. Sa réflexion était centrée sur la notion de vie comme valeur fondamentale que la mission promeut et défend.

⁴. Mentionnons : Diócesis de Quiché, *Dieron la vida* (Testigos Fieles #1), Santa Cruz del Quiché : Diócesis del Quiché, 42003 (original de 1985) ; Diócesis de Quiché, *Dieron la vida II*, Santa Cruz del Quiché : Diócesis del Quiché, 2003 ; Conferencia Episcopal de Guatemala, *Monseñor Juan Gerardi. Testigo fiel de Dios, mártir de la verdad y de La Paz, Guatemala* : Conferencia Episcopal, 1999 ; Conferencia Episcopal de Guatemala, *Testigos Fieles del Evangelio*, Guatemala : Conferencia Episcopal, 2003.

Enfin, le troisième jour, Mgr Lapierre parla des défis d'un monde globalisé: les migrations, l'urbanisation, les contextes nouveaux de fragmentation et de subjectivité pour la transmission de la foi, la culture du dialogue et du consensus.

Ce qui reste du Congrès

On a pu distinguer, comme on l'a montré, deux théologies de la mission. L'une parlant statistiques et pourcentages, avec une problématique géographique d'implantation de l'Église et d'annonce explicite; elle ne prend pas en compte, par exemple, la réelle impossibilité d'accéder, pour diverses raisons, à de grandes parties de l'Asie. Il en découle des encouragements à la mission parfois faciles et enthousiasmants, mais irréels, qui ne vont pas plus loin que l'émotion et les applaudissements du moment, et qui trébuchent au moment du passage à la pratique du fait d'une théologie inadaptée dans bien des domaines.

D'un autre côté, une théologie qui s'exprimait dans les nombreuses liturgies du peuple guatémaltèque, avec ses martyrs, dans la pauvreté, et une longue expérience du dialogue. Cette liturgie présente plusieurs aspects en lien avec la création. Les martyrs ont donné leur vie, mais pour permettre une vie plus pleine dans tous les domaines. C'est aussi une théologie qui pourrait répondre, d'une certaine manière, aux défis réels qui se présentent (la conférence de Mgr Lapierre en a mentionné quelques-uns, comme par exemple l'urbanisation et les migrations). Cette veine de pensée était sans doute davantage en syntonie avec le thème de la pauvreté, de la petitesse et du martyre. Il semble en fait que c'était dans cette perspective que le Guatemala voulait organiser ce COMLA, et qu'il y est donc parvenu dans une certaine mesure.

Il restera certainement l'enthousiasme des participants, les nouvelles amitiés, l'échange des expériences de la mission dans les différents diocèses d'Amérique.

Par ailleurs, il y a les conclusions des travaux de groupe, qui sont encore sous une forme provisoire. Ils devaient être communiqués sous une forme plus définitive à la mi-février 2004

lors d'un séminaire au Costa Rica. Mais étant donné la répétition des thèmes – peu enthousiasmants – déjà proposés en 1999 en Argentine, on ne pouvait pas en attendre des apports nouveaux. On répéta donc en grande partie les conclusions de 1999: la nécessité d'une formation missiologique dans les séminaires et les paroisses, le constat de l'importance de l'animation missionnaire, l'importance de la famille pour la mission (mais comment?), etc. Étant donné qu'il ne se pratique pas d'évaluation des COMLA antérieurs, et du fait de la tendance célébrative et festive des congrès, ces répétitions sont compréhensibles et sans doute inévitables.

Ce congrès a donné lieu à une réelle participation des États-Unis et du Canada. En 1999 en Argentine, lors de ce qui fut le premier congrès Panaméricain, leur participation était pratiquement symbolique. Cette fois, les délégations étaient plus nombreuses. Mais le réel problème est que la situation de la mission ad gentes et de l'animation missionnaire est très différente dans ces pays et en Amérique Latine. Le Congrès Missionnaire du Guatemala a certainement été un moment de célébration et d'enthousiasme partagés, mais, au dire de certains membres des OPM des États-Unis, de peu d'utilité pour qui ne connaissait pas déjà l'Amérique Latine: on en est resté à la fascination de l'exotique, l'agacement pour les horaires non respectés, et un enthousiasme hors de la réalité. Mais c'est sans doute là le prix à payer si l'on tient à ignorer la si grande différence qui existe entre les réalités du nord et du sud de l'Amérique – ainsi que le fait une perspective globalisante de l'Église telle qu'exprimée dans *Ecclesia in America*.

Il reste du Congrès une grande fête de l'animation missionnaire, les contacts entre les délégués des diocèses et le témoignage de l'Église des martyrs du Guatemala. Et il reste la possibilité que la rencontre du Costa Rica présente les conclusions de ce Congrès dans une perspective faisant clairement référence à la pastorale ordinaire, aux défis actuels et à l'intérieur d'une ligne davantage en cohérence avec le développement récent de la théologie de la mission. Il a également été décidé que le prochain Congrès Missionnaire se tiendrait en 2007 en Équateur.

Cristian Tauchner

En Côte-d'Ivoire, l'enseignement catholique change de visage

Plusieurs écoles catholiques de Côte d'Ivoire sont en train de changer de visage : hier, elles demandaient aux parents des scolarités modestes, grâce à un important complément versé par l'État. Aujourd'hui, elles cherchent, partout où elles le jugent possible, à se passer totalement de la subvention de l'État... et à ne plus compter que sur la scolarité versée par les parents. Cela va entraîner une mutation de leur image : elles vont devenir des « écoles de riches, réservées à ceux qui peuvent se les payer ». Quelles sont les raisons qui amènent l'Église à prendre un tel virage ? Les responsables religieux ont-ils conscience de briser ainsi une longue tradition de service des plus pauvres ?

Lorsque la Côte d'Ivoire devient indépendante, en 1960, elle conserve le système scolaire qui fonctionnait au temps de la colonisation française : les parents peuvent choisir de confier leurs enfants à des écoles primaires catholiques, mais ils devront verser une modeste "scolarité" (ou "écolage"). L'État, qui a la charge de scolariser tous les enfants du pays, continue de fournir la part la plus importante du salaire des enseignants.

L'État se désengage de plus en plus

En quarante ans d'indépendance, l'État va se désengager de plus en plus. On modifiera à trois reprises la manière de calculer la subvention de l'État. Par la convention de 1974, l'État s'engageait à verser 80 % du salaire des enseignants. Puis, par les conventions de 1992 et 1998, il a décidé de verser 40 000 F CFA (60 euros) par élève, pour un effectif de 300 élèves, pour chaque groupe scolaire

primaire situé à l'intérieur du pays, dont la scolarité ne dépasse pas 30 000 F CFA par an. Pour Abidjan, où les parents peuvent contribuer davantage, l'État ne verse que 25 000 F CFA (38 euros) par élève, également pour 300 élèves par groupe scolaire, à condition que la scolarité ne dépasse pas 50 000 F CFA (75 euros). Si l'école demande plus de 50 000 F CFA, l'État ne verse plus rien : les scolarités permettraient à cette école d'être "autonome".

Dans les établissements secondaires: l'État verse chaque année 120 000 F CFA (180 euros) par élève du premier cycle, et 140 000 F CFA par élève du second cycle, mais seulement pour les élèves qu'il a lui-même affectés dans ces établissements parce qu'ils ont atteint un certain nombre de points lors du "test d'entrée". (L'État se comporte donc "comme un parent d'élève", qui paye une scolarité pour ses protégés). Les élèves non affectés (car n'ayant pas obtenu le nombre de points nécessaires) doivent verser la scolarité complète, qui s'élève de 80 000 F CFA à 300 000 F CFA selon l'excellence de l'établissement catholique, et de 50 000 F CFA à 600 000 F CFA pour les établissements du privé laïc.

Tout cela est parfait... sur le papier. Or l'État se révèle mauvais payeur: il accumule les retards de décaissement. Cela n'est pas propre à l'enseignement: d'autres corps de fonctionnaires connaissent de semblables désagréments. Cela n'est pas propre à la Côte d'Ivoire: de nombreux pays subsahariens enregistrent des arriérés de salaires atteignant parfois... plusieurs années! En 2004, l'Union européenne a attribué à la Côte d'Ivoire un fonds de 14 milliards de F CFA (22 millions d'euros) pour régler une bonne part des dettes de l'État aux seuls enseignants du privé confessionnel et du privé laïc, et débarrasser ainsi l'atmosphère de ce contentieux récurrent.

Mauvais esprit et grèves

De ce fait, les enseignants ne perçoivent pas leur dû à temps. D'où inquiétudes, mauvais esprit, grèves. Et cela se reproduit chaque année. Les journalistes enquêtent alors auprès des grévistes... qui manifestent beaucoup de rancœurs et lancent des contrevérités: les évêques se serviraient des subventions versées par l'État à l'enseignement catholique pour construire des églises ou des presbytères, payer des voitures ou des voyages en avion, faire des pèleri-

nages, etc. Régulièrement, le directeur national de l'enseignement catholique montre aux journalistes qu'il y a une parfaite étanchéité entre les caisses de l'enseignement catholique et les caisses des diocèses. Certains enseignants réclament alors que les caisses des diocèses consentent des avances à la caisse de l'enseignement catholique, afin qu'on puisse les payer dans les délais. Ils incriminent aussi les démarches (qu'ils jugent insuffisantes) des évêques auprès de l'État pour débloquer la situation.

Dans une rencontre avec les prêtres, religieux et religieuses du diocèse d'Abidjan, tenue le 25 mai 2000, le cardinal Agré, archevêque d'Abidjan, a exprimé son ras-le-bol devant la désinformation entretenue par des enseignants en colère: « Il faut assainir l'atmosphère de l'école. Il est éprouvant de voir toujours la hiérarchie de l'Église au banc des accusés comme si les syndicalistes avaient absolument besoin de scier la branche sur laquelle ils sont assis. Ce sont les évêques qui les soutiennent dans leurs tribulations et ce sont ces mêmes évêques qu'ils fustigent dans leurs écrits. Dire par exemple que les responsables de l'Église ne s'intéressent pas à l'école, c'est une contrevérité, c'est une injure flagrante, et ce n'est pas comme cela que les enseignants amèneront les responsables à mieux les aider ».

Comment supprimer ces retards de versements et le mauvais esprit qui en découle? Il existe une possibilité: demander aux parents d'élèves une scolarité assez élevée, qui rende l'école "autonome", capable de se passer de toute subvention de l'État.

Dans les quartiers d'Abidjan où vit une population aisée, les parents paieront: des "écoles privées laïques" s'y épanouissent déjà et donnent une instruction de qualité.

Une objection majeure

Mais alors surgit une objection majeure: l'école catholique va devenir réservée aux riches, à ceux qui peuvent se la payer. Le P. Ange-Thomas Agoussi, directeur national de l'enseignement catholique, à qui j'ai soumis cette objection, m'a répondu: « Ce changement n'est pas une bonne idée... mais c'est la moins mauvaise que nous ayons trouvée. Nous ne l'accueillons pas de gaieté de cœur, mais comme un moindre mal. Cette mesure va rendre le

calme et la sérénité à un bon nombre d'enseignants. Tous nos enseignants rêvent d'être affectés dans ces écoles autonomes! Hélas, nous allons devoir vivre avec des "écoles à deux vitesses"... Nous n'avons pas trouvé de solution meilleure! »

À la même objection, M^{gr} Paul Dacoury-Tabley, évêque de Grand-Bassam et président de la Commission épiscopale de l'enseignement catholique, a répondu: « Secourir les pauvres, oui, cela reste notre idéal. Mais pour cela, il faut de l'argent. Et nous n'en avons pas. Allons-nous réduire nos enseignants à la pauvreté et à la misère pour scolariser tous ceux qui aimeraient venir chez nous? Nous avons, à l'égard de nos enseignants, un devoir de justice. Nous faisons ce qui est en notre pouvoir: garantir un salaire honnête et régulier à nos enseignants et une instruction sérieuse aux enfants des familles qui font le sacrifice financier pour verser la scolarité... Quant aux autres écoles, non autonomes, nous continuons, comme par le passé, à en gérer quelques centaines... avec tous les inconvénients provoqués par les retards de versements de l'État ».

Quelques écoles catholiques ont été autonomes dès leur création: l'école primaire des Sœurs d'Abidjan-Plateau dès... 1930! Puis l'Externat Saint-Paul en 1956. En 2004, 18 écoles sont autonomes sur les 33 que compte le diocèse d'Abidjan: la plupart des écoles autonomes le sont devenues autour de l'an 2000. Le mouvement va s'étendre à l'intérieur du pays, dans les diocèses de Yopougon, Bouaké et Man, où des écoles ont déjà fait savoir leur désir de devenir autonomes.

Les écoles autonomes vont devoir se montrer inventives

Ces écoles autonomes vont devoir faire preuve de beaucoup d'initiatives pour attirer assez d'élèves pour survivre: la concurrence avec le privé laïc va être rude! Certaines écoles primaires ont déjà ajouté des classes maternelles, fortement réclamées par les parents lorsqu'ils travaillent tous les deux. Ces classes maternelles présentent un avantage supplémentaire: elles garantissent à l'école primaire un recrutement en CP 1. D'autres écoles offrent une cantine (qui fournit le repas de midi) ou la demi-pension (qui fournit repas et repos). Certaines se sont équipées de cars de

ramassage scolaire. L'une ou l'autre a introduit des notions d'anglais ou d'informatique au primaire. Un vent de libéralisme pousse à la créativité!

Les écoles catholiques partent avec un atout solide: leur réputation de sérieux et leurs succès éloquents aux examens. Un bon nombre d'écoles privées laïques adoptent un nom de saint... pour tenter de bénéficier de la bonne image des écoles catholiques. Ce qui n'empêche par le ministère de l'Éducation nationale de veiller au grain, de faire des inspections et de publier, chaque année, lors de la rentrée, des listes d'écoles "non reconnues", donc devant cesser leurs activités, parmi lesquelles certaines sont sous la protection d'un saint du ciel!

Le futur visage de l'enseignement catholique ivoirien

Dans les années 1990, l'Église a fermé un bon nombre d'écoles situées dans les villages, car les parents, de plus en plus pauvres, choisissaient massivement l'école publique "qui, elle, ne demande pas un franc de scolarité" (alors que l'école catholique demandait 10 000 F CFA, soit 15 euros). En même temps, elle a ouvert quelques nouvelles écoles dans les villes qui s'étendaient. Ainsi, en 1991-92, on comptait 319 écoles catholiques dans le pays. En 2001-02, on en comptait 299. On s'achemine donc vers des écoles majoritairement situées en ville. Mais les écoles autonomes à l'intérieur du pays resteront des exceptions, car les parents assez aisés pour verser des scolarités élevées sont rares. Bien des pays africains ont déjà fait ce choix... mais il choque encore la sensibilité des catholiques francophones.

À une époque où on est de plus en plus sensible aux conditions d'un "développement durable", les écoles autonomes semblent une mesure spontanée en faveur d'un "enseignement catholique durable", car capable de s'autofinancer. Mais on ne peut nier qu'elles laissent béant le chantier du service des plus pauvres. Le Saint Esprit sait sûrement quand et comment il va combler cette lacune.

Pierre Trichet

Ils nous ont écrit...

Merci pour le n° 173 de la revue que tu administres, ouverte, lucide, contestataire juste ce qu'il faut pour nous laisser la possibilité de poursuivre nous-mêmes la réflexion, avec des apports divers qui évitent tout monolithisme.

*M. Jacques Bufquin
Lay St Christophe*

J'ai apprécié l'ensemble du numéro, et notamment les divers éléments du dossier *Mission sur les parvis* auquel vous m'aviez demandé de participer. Il y a pas mal d'échos entre ce que je vous ai proposé et l'article de Jean Yves Baziou. J'ai aimé aussi la contribution de Maurice Pivot.

*Jean Marie Carrière, sj
Paris*

L'article de Janeth Betancourt traduit le « religieusement » correct (le « politiquement correct » de la vie religieuse made in USA), bien que cela vienne d'Équateur, et n'apporte pas grand chose.

*Patrick Simonnin ofm
Lille*

Je profite de l'occasion pour vous exprimer notre reconnaissance pour la revue et pour votre service missionnaire.

*Sr Maria Gazia Bettinelli
Soeurs Adoratrices*

Pour simplifier et rationaliser nos procédures typographiques (sic), les notes de bas de pages (re-sic) sont désormais renvoyées

en fin d'article. Nous espérons que cela n'occasionnera pas trop de gêne au lecteur. (*Spiritus* 174, mars 2004, p. 3).

Voilà le tour est joué, et le lecteur en paie les frais (comme d'habitude).

Inutile de signaler que votre petite note ne rime à rien. Avec les logiciels courant de mise en page ou même de simple traitement de texte, il n'y a vraiment aucune difficulté à laisser les notes là où elles se trouvent le mieux (et le plus facilement) : en bas de page.

Enfin, je m'imagine que le confort du lecteur est le dernier de vos soucis. Merci à vos prédécesseurs qui ont refusé de suivre le "trend" (essentiellement anglo-saxon d'ailleurs) – une des raisons pour lesquelles on pouvait d'ailleurs présenter votre revue comme modèle.

*Henri Debruyne, cicm
Bruxelles*

Avec plaisir et sans hésiter je renouvelle mon abonnement à votre revue *Spiritus* dont le contenu est de plus en plus appréciable et apprécié. Dossiers d'actualité – bien présentés – analysés à fond avec des éclairages différents – ce qui en fait un outil de réflexion – échanges et prières – merci aux différents intervenants de la revue.

*Sr Marie Sylvie, cic
Limoges*

À propos du N° 171, *Les fondamentalismes*, un ancien directeur de *Spiritus* nous fait part de ses appréciations :

Déjà l'édito signale la rime fondamentalisme-islamisme, spontanée dans l'esprit. Sébatien Fath (un nom arabe) termine un très bon article par le fondamentalisme islamique. Elena Lasida analyse finement les deux images de sa comparaison finale, l'idole et l'icône. J.-L. Schlegel est un peu rapide dans ses formulations sinon dans ses affirmations. Difficile après le 11 septembre 2001 ou le 11 mars 2004, de dire que l'ivraie et le bon grain coexistent « pour le bien de l'humaine condition » (167).

Joseph Comblin donne une note pessimiste dans ses conclu-

sions quand il cite nommément Jean Paul II comme allié de mouvements intégristes pour une évangélisation qui soit « reconquête de la politique et de la vie publique de l'Église » (p. 179). Naïveté ?

Joseph Moingt est plus fondamentalement serein.

Patrick Claffey, Antony Samy Savarimuthu, Alain Marchadour sont vraiment très intéressants, chacun dans sa spécialité. Tous trois retiennent aisément l'attention.

Odile Van Deth navigue à l'aise dans les eaux du retour aux textes fondateurs des congrégations populeuses du XIX^e siècle, mais le tarissement des vocations a quand même des causes plus profondes, et la lecture du "fondement" des Exercices est trop perdu de vue.

Jacques Arènes est éclairant sur les motivations « islamistes » des acteurs du 11 septembre. Uzukwu qui a bien raison de prêcher pour ses Nigerians, aurait pu citer St Jérôme et St Augustin, qui prenaient leurs distances avec le grec pour passer au latin. Les églises chrétiennes d'Orient n'ont pas attendu Vatican II pour passer à l'arabe. Et maintenant, the last but not the least, ce numéro contient trois fortes recensions, trois ouvrages d'Albert de Surgy. Pourquoi diable ce connaisseur des paysages fondamentalistes béninois n'a-t-il pas pris ses pinceaux pour écrire un article ? Quoi qu'il en soit, ces trois recensions terminent fort bien le thème fondamental du numéro 171, juin 2003.

Étienne Demarescaux, pb
Lille

Revue des livres

Publications émanant des Instituts

Fondé en 1965 au Congo/Kinshasa par Hermann Hochegger, le Centre d'Études Ethnologiques de Bandundu (CEEBA) poursuivait pendant 35 ans la recherche dans les domaines d'anthropologie culturelle, de linguistique, d'histoire et de rencontre entre foi chrétienne et croyances ancestrales. Aujourd'hui, c'est à partir d'Autriche/Mödling-Vienne, que le Père Hochegger publie des ouvrages issus de sa recherche pluridisciplinaires. Parmi ses dernières publications, nous signalons trois volumes ayant pour but une étude des contes congolais dont les récits ont été collectionnés de 1905 à 2000.

Un collier pour rajeunir, unealebasse pour nourrir. Les objets merveilleux dans les contes congolais, Mödling, CEEBA Publications, Vol. 139, 2003, 318 p. [ISBN : 3-902011-17-3]

Dans le rituel des populations concernées dans ce volume, la symbolique du collier s'explique d'une part par l'emprise qu'il exerce sur la personne qui le porte : l'idée de lier, de retenir, de réserver à une fonction (installation d'un chef, mariage) et d'autre part par la signification des objets qui constituent le collier : perles et cauris (argent, parure), dents de léopard (pouvoir politique), noix de palme (fécondité), cailloux (enfermer, retenir), plumes de poule (fécondité), plumes d'aigle et de perroquet (pouvoir politique). Les gens des régions concernées offrent un collier de perles aux génies et des colliers particuliers aux idoles et aux morts.

La Lune jalouse de son frère Soleil. La rivalité entre frères et sœurs dans les contes congolais, Mödling, CEEBA Publications, Vol. 140, 2003, 177 p. [ISBN : 3-902011-16-5]

La notion de rivalité entre frères et sœurs a été précisée par le psychanalyste autrichien Alfred Adler. D'après Adler tous les enfants passent par une phase au cours de laquelle ils rivalisent entre eux pour attirer l'attention de leurs parents. La psychologie des profondeurs de C. G. Jung, qui reconnaît l'existence d'un inconscient collectif dont les éléments dépassent l'individu, permet de déceler (dans les contes, par exemple) des significations d'une valeur constante et des enseignements d'une large portée.

Parmi des milliers de récits que l'équipe du CEEBA a enregistrés, de nombreux mythes concernent le thème de la rivalité entre frères et sœurs, un conflit inévitable parce qu'il résulte de la nécessité de partager les problèmes de la famille et de prendre sa place dans la société. Dans la société des populations congolaises le rapport d'âge comporte une signification spéciale : « L'aîné sera toujours l'aîné et le cadet n'est qu'un cadet ! » - affirment les récits Buma (à noter que le récit le plus récent date de 2003).

Adam Michalek, svd

Un livre à lire

Chrétiens et musulmans

frères devant Dieu ?

Christian van Nispen tot Sevenaer

Préface de Jean-Luc Brunin, Postface de Zeinab El Khodeiry,
Éditions de l'Atelier, Questions ouvertes, 2004, 189 p.

Christian van NISPEN tot SEVENAER

CHRÉTIENS
& MUSULMANS
FRÈRES DEVANT DIEU ?

Préface de Jean-Luc BRUNIN
Postface de Zeinab El KHODEIRY

Conditionné aujourd'hui par l'approche politique d'un islam qui inquiète, le lecteur aura l'attention éveillée par le sous-titre : « Chrétiens et musulmans, frères devant Dieu ? »

La curiosité s'accroîtra en constatant que le départ se fait avec une Préface de l'Évêque auxiliaire de Lille et que l'ouvrage s'achève par une Postface d'une Professeure de philosophie médiévale à l'université du Caire. Dès lors surgit la question : à quel voyage vais-je être convié ? Rassurons-nous.

Christian van Nispen, jésuite, égyptien d'adoption, qui vit au Caire depuis 1962, n'invite pas à l'exotisme. Et, rapidement, on s'aperçoit que le propos expérimenté et réfléchi « dans un pays comme l'Égypte » est perti-

ment, bien au-delà des situations locales : il concerne de plein fouet ceux qui rencontrent des musulmans en Occident.

Une longue expérience de rencontre

Le livre s'ouvre par un chapitre aux allures biographiques. Son titre en donne la visée : « Récit d'une expérience de rencontre. » Le futur jésuite, qui rêvait de jouer sa vie en Indonésie, découvre pas à pas, au Moyen-Orient, les musulmans et cette expérience personnelle vont façonner sa vision de la rencontre. En effet, « *ce livre est né d'un cheminement* qu'il m'a été donné de faire sur la route des relations entre musulmans et chrétiens ».

La toute première rencontre se fait sur le bateau de Venise à Beyrouth où le jeune étudiant s'apprête à se plonger au Liban dans la langue et la culture arabes. La langue, pas seulement pour pouvoir communiquer avec l'autre mais encore pour pouvoir recevoir de lui. Apprentissage de la langue, initiation à la pensée arabe, découverte d'une religion. « Avec le temps, je me suis rendu compte combien le contact personnel et l'amitié vraie sont une grande porte d'entrée pour la découverte d'une autre religion. Sans cela, la connaissance théorique, aussi importante soit-elle, reste défectueuse. En effet une religion est le fait de personnes croyantes, avant d'être un système religieux. » La route se poursuit avec des études de théologie chrétienne, puis une thèse sur un commentaire du Coran écrit par des réformateurs musulmans du XIX^e siècle. « Ce travail de spécialisation dans la pensée islamique m'a fait saisir en même temps la complémentarité entre une connaissance de l'islam par rencontres personnelles, notamment l'amitié, et une connaissance théorique par l'étude. Un vrai dialogue demande un certain degré de ces deux approches à la fois. »

La route se poursuit et s'enrichit en Égypte, par la participation à divers groupes :

- ✓ « L'association de la Fraternité religieuse », où l'on apprend à être ensemble devant Dieu, dans un profond respect mutuel, sans céder à la tentation de dire au musulman comment il doit penser sa religion et sans que le musulman ne veuille connaître du chrétien que ce que dit de lui le Coran.

- ✓ À la « Commission justice et paix », se mène une réflexion sur le statut des chrétiens en Égypte, les Coptes: pas des “dhimmis” (des protégés) mais des con-citoyens appelés à vivre ensemble et à concourir au bien de la société égyptienne. Réflexion marquée par des à-coups sérieux, à commencer par le 11 septembre et l'idée qui voulait s'imposait alors d'un inévitable “choc des civilisations”.
- ✓ Par la participation à de nombreuses rencontres philosophiques et culturelles, s'affirme cette double conviction du respect de la différence irréductible qui nous concerne et aussi que « la différence religieuse assumée dans le respect mutuel peut devenir pour tous une invitation à se tourner vers Dieu, et à être ainsi *“ensemble devant Dieu.”* Au passage, on notera que le grand islamologue qu'est Van Nispen utilise un langage qui permet aux non spécialistes de ne pas être largués. Par ailleurs, il donne au lecteur français les précisions nécessaires pour comprendre les méandres de la pensée égyptienne: il suffit d'ouvrir la note concernant al-Ashmawy, ce courageux penseur qui, à l'encontre de l'islamisme politique, définit l'islam authentique, non comme une idéologie mais comme une religion (n.29, p. 72); ou encore la note consacrée à S. Qutb, le penseur prisonnier, torturé, puis pendu par le régime égyptien, qui est à l'origine de l'islamisme violent, mais celui-ci a été désavoué plus tard par les Frères musulmans (n.30, p. 72).
- ✓ Des voyages en Algérie puis en Indonésie permettent à l'auteur de situer son parcours égyptien dans un vaste panorama musulman. « Tout cela me fait expérimenter la possibilité *“d'être ensemble devant Dieu”*, de vivre une certaine communion en Dieu, une réelle communion de foi. Pour moi, celle-ci est une source de joie et n'a pas besoin de nier ou de relativiser les différences dogmatiques réelles. Cela fait pressentir aussi que Dieu peut perpétuer et sublimer de telles rencontres en Lui dans son éternité. » C'est cette conviction qui permet la naissance en 1995 de « l'équipe arabe de dialogue islamo-chrétien ». Dans un espace où la violence et les conflits demeurent depuis tant d'années, se rencontrent des chrétiens de différentes Églises, des musulmans sunnites, shi'ites ou druzes, des Arabes venus du Liban, de Syrie, d'Égypte, de Palestine, de Jordanie, parfois aussi du Soudan et

des Émirats Unis. Un tel groupe a réussi, dans un contexte difficile, à écrire une «Charte arabe islamo-chrétienne».

À travers tant d'épisodes, et de si nombreux contacts, la conviction s'affine :

« Personnellement, tout mon cheminement dans les relations entre musulmans et chrétiens me fait expérimenter d'autant plus combien toutes les expériences d'amitié qui me sont données à vivre sont une grâce et une responsabilité, dans lesquelles je crois – au sens fort du mot croire ! – que Dieu est présent. Il nous est donné vraiment d'être *“ensemble devant Dieu, et donc ensemble pour défendre l'être humain”*. Cette rencontre en Dieu est aussi un des thèmes que je vais essayer de développer dans la suite de cet essai. »

Dans un contexte historique et social

La boussole est en place, il ne nous reste qu'à parcourir, à notre tour, le chemin et à pointer quelques affirmations essentielles pour l'auteur. Si la rencontre personnelle est le socle de tout dialogue, elle ne se déroule que dans un contexte à la fois marqué par le passé et par les sociétés où il est vécu. Car l'histoire est chargée de violences, de conflits et de polémiques; et l'on pense aux croisades, aux conquêtes musulmanes, à la colonisation et aux luttes de la décolonisation. Plus radicalement, on doit s'enquérir sur l'image de l'autre et celle de son salut : quelle communauté de croyants n'expédiait-elle pas les autres, ceux de l'autre religion, aux feux de l'enfer ? Bien sûr, Ghazali (+1111) puis Abduh (+1905) expriment la possibilité pour des non-musulmans sincères et de bonne foi d'être sauvés. Du côté catholique, le concile Vatican II exprimera un regard positif sur l'islam. Mais quel chemin reste à faire pour pouvoir travailler ensemble nos mémoires ! L'ouvrage écrit au Caire ne manque jamais de signaler les contextes si différents de nos sociétés respectives. Ici, le souvenir de l'époque coloniale reste vif et le sud de la Méditerranée est d'une vigilance extrême à l'égard des démarches missionnaires. Le tunisien M. Talbi exprime cette méfiance de manière imagée : il évoque un *“dialogue-hameçon”* pour lequel le dialogue ne serait que prétexte pour pouvoir ensuite évangéliser.

En Égypte, la “convivence” se vit, non sans difficultés, depuis des siècles ; ce sont des Égyptiens de même langue et de même culture qui ont à répondre aux mêmes défis de société. En Europe, la rencontre se fait dans le sillage d’une grande vague migratoire ; et le risque est grand de confondre différence culturelle (le pays d’origine) avec la différence religieuse.

Ces derniers temps, surtout depuis le 11 septembre 2001, nombre de gens enferment les musulmans dans une identité islamique qui conduirait nécessairement à la violence. Mais c’est faire de l’islam une essence unique, immuable et abstraite : on oublie alors sa grande diversité et on ne voit pas ses évolutions et, plus précisément, le renouveau de la pensée musulmane affrontée à la modernité (et l’on pense aux recherches des musulmans aux États-Unis ou en Europe). « Que ce soit dans les pays à présence musulmane récente et minoritaire, ou que ce soit à l’intérieur des pays à majorité musulmane et de tradition musulmane, un vrai dialogue entre chrétiens et musulmans, entre croyants d’appartenances religieuses différentes, mais tous confrontés aux défis du monde moderne, ne pourrait-il pas être d’une fécondité réelle pour tous ? »

Devant le succès du mot dialogue depuis Paul VI, Van Nispen met en garde : le dialogue n’a de sens que s’il est précédé et nourri par une rencontre. « Le dialogue, c’est une rencontre qui devient parole », sinon le dialogue n’est que bavardage ou pugilat. Les dialoguants ne doivent jamais oublier les défis communs qui les concernent : bâtir une société humaine. Une grande liberté intérieure est requise : c’est elle qui peut guérir les mémoires blessées. Il s’agit d’une démarche de foi. En un seul paragraphe se bouscule six fois le mot “ouvrir” : « *La foi ouvre, elle ouvre le cœur à Dieu... Elle ouvre le cœur aux enfants de Dieu, etc.* » (p. 119) Ici musulmans ou chrétiens sont invités à un dépassement : il s’agit d’une attitude de foi et non d’une démarche idéologique. Cette conversion est toujours risquée comme le note avec réalisme le juge égyptien M. Ashmawi : « Dieu a voulu l’islam comme une religion mais les hommes ont préféré en faire une politique. »

Une telle rencontre est donc une rencontre de croyants ; peut-elle s’ouvrir à un dialogue théologique ? On appréciera la précision et la finesse de la réponse que l’auteur propose à cette

interrogation. On notera particulièrement comment il fait comprendre au lecteur chrétien que la pensée religieuse musulmane (les sciences coraniques, les fondements du droit, la mystique musulmane, etc.) ne sont pas la symétrie de la théologie chrétienne. Elle peut cependant fournir un terrain de rencontre avec la théologie et c'est souhaitable pour les uns et pour les autres.

Une rencontre en Dieu

Le lecteur l'a compris: nous sommes arrivés au cœur de l'ouvrage et de son message. Mais parler d'une rencontre en Dieu soulève une question préalable souvent posée: « Chrétiens et musulmans avons-nous le même Dieu? » La réponse viendra à la fois argumentée et limpide: *« Il me semble important et positif de reconnaître, à la fois, l'impact et l'importance de cette différence entre nous, et la profondeur de la rencontre possible dans l'acte de croire en Dieu, dans l'orientation existentielle de toute la vie vers le même Dieu vivant. »*

Dans cette perspective, Van Nispen attribue une place de choix à la rencontre dans la prière. Et voici un passage très original de l'ouvrage: la réponse de plusieurs musulmans à un questionnaire en quinze points sur la manière dont ils prient. Il n'est pas possible de résumer ici. Mais on touche du doigt la qualité majeure de l'œuvre: jamais la réflexion n'est proposée si elle ne s'appuie pas sur une expérience concrète. « De telles expériences font que la possibilité de la vie spirituelle comme terrain de rencontre entre musulmans et chrétiens n'est plus pour moi une conviction théorique mais une réalité vécue. »

Construire une société au service de l'homme

Nous étions au seuil du mystère et nous voilà replongés dans les problèmes ardu de la société. Cette articulation est appelée par Van Nispen le point « névralgique de l'ouvrage ». « C'est cette vie en société qui est l'arrière-plan, le cadre concret, la base et le point d'aboutissement de tout ce discours sur la rencontre. Tout ce que nous avons vu jusqu'ici doit se vivre, se tra-

duire et se concrétiser dans une vie de la cité, avec des concitoyens, qu'ils soient chrétiens, musulmans, croyants d'autres religions, ou non croyants. » En un mot, vivre ensemble au service de la communauté humaine, qu'on habite en pays musulman ou qu'on soit en Occident avec une importante minorité musulmane.

Pour commencer, il faut dépasser et vaincre les préjugés réciproques, et ils sont nombreux. Rompre le cercle vicieux de la méfiance mutuelle; sortir de la polémique injurieuse et stérile, indigne de la foi. Des éléments importants sont indiqués: un peu rapidement sur le statut de la femme en islam; de façon plus détaillée sur la liberté religieuse, sur le djihad qui ne s'identifie pas à la violence, sur la sharia (loi islamique, loi de Dieu) qu'il ne faut pas confondre avec le fiqh (le droit élaboré, un système juridique humain). La voie est ouverte pour construire une société au service de l'homme. Là, le travail commence à peine: « Comment pouvons-nous construire une société humaine qui soit vraiment au service de l'homme comme Dieu le veut? » En ces temps de mondialisation, saute aux yeux l'urgence de l'interpellation. D'un côté, une tradition concernant la société musulmane, de l'autre l'enseignement social de l'Église. « Comment assurer un système de valeurs qui ne soit pas laissé au pur arbitraire, à des fantaisies et à des envies incontrôlées? » Mais il n'est pas déraisonnable de « *rêver à être véritablement ensemble dans la société.* »

Il n'y a plus qu'à laisser jaillir la conclusion et elle vient résumer le parcours: il s'agit d'une « *prise de conscience de la présence de Dieu au cœur de nos rencontres* » entre chrétiens et musulmans. Ainsi « les rencontres interreligieuses ne sont pas un signe de relativisme ou de laxisme, mais, au contraire, une forme de fidélité au projet de Dieu pour l'humanité, une fidélité aux appels de l'Esprit de Dieu... Acceptons de nous mettre ensemble sous la lumière de l'Esprit de Dieu qui rend toute chose nouvelle ».

Gilles Couvreur

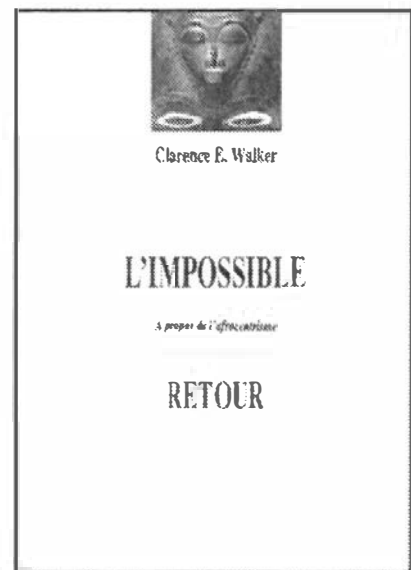
Recensions

L'Impossible Retour. À propos de l'afrocentrisme

Clarence E. Walker
Paris, Karthala, 2004, 225p.

Pour refuser l'hégémonie occidentale, lutter contre toutes formes d'humiliations et de discriminations, rejeter le préjugé que les Noirs seraient des peuples sans histoire et n'auraient rien apporté à la civilisation humaine, pour retrouver enfin une valorisation de soi malgré l'odieuse réalité de la traite négrière, faut-il nécessairement opter pour l'afrocentrisme comme unique chemin de dignité reconnue aux Noirs? L'afrocentrisme, dont le porte-parole aux Etats-Unis est Molefi K. Asante, est devenu une idéologie libératrice pour beaucoup de Noirs américains qui subissent de graves discriminations. Walker, lui-même noir américain et professeur d'histoire à l'Université de Californie, la rejette en démontrant sa nature et son sens. Pour lui, c'est une erreur que d'opposer l'afrocentrisme, à l'eurocentrisme, car de par sa nature il est une «forme populaire du nationalisme culturel des Noirs américains» (p. 5). Il conduit à une vision sélective de l'histoire et plus encore à une construction historique qui ne repose pas sur des faits objectifs. C'est ainsi qu'il considère l'Égypte (Kemet, terre noire et fertile distinguée de la terre rouge) «comme une civilisation noire et comme l'origine de la civilisation occidentale» (p. 5). Mais l'Égypte était-elle cela, ou n'était-elle pas plutôt une civilisation multiraciale et multiculturelle qui garde toute sa grandeur? En recourant à l'histoire et plus particulièrement à une histoire taillée sur mesure, l'afrocentrisme ne construit-il pas un passé dont «on a voulu être issu par opposition à celui dont on est réellement issu?» (p. 181). Il devient une simple «mythologie thérapeutique» et constitue une «cure de réhabilitation de la psyché noire meurtrie et désorientée par des siècles d'arrogance et de présomption de l'histoire eurocentrique» (p. 8). Nourri des idées de Frobenius, de Senghor et surtout de Cheikh Anta Diop, l'afrocentrisme selon Walker est une fuite en arrière par son recours constant au passé et à un passé imaginé. Il est en somme un repli communautaire et donc, de par sa référence centrale, un rejet des autres et de ce fait «il constitue une menace pour l'alliance entre les races en raison de ses affirmations ridicules sur la présence des Africains dans le Nouveau Monde avant Christophe Colomb» (p. 217). Dans une Amérique multiraciale et multiculturelle, l'afrocentrisme est une aberration, un danger et surtout une impasse.

Le livre de Walker est riche en informations et en analyse de données historiques. Sa distinction entre la traite négrière et l'holocauste, tout en ayant, de façon analytique, des points positifs, risque cependant de conduire à sous-estimer l'horreur de l'esclavage face au drame de l'holocauste juif des temps modernes. Ensuite le rejet de l'afrocentrisme est justifiable, mais le problème existentiel posé par lui demeure. Car au-delà des textes instituant



le principe d'égalité juridique, des discriminations raciales existent. Comment refuser alors l'afrocentrisme dans des types de sociétés où d'autres centrismes fonctionnent en terme de lobbies et se constituent en tant que projet ? Les politiques d'intégration montrent aussi leurs limites. Dès lors comment ne pas penser l'existence tout entière comme une co-existence faisant du "co- (cum latin)" une dimension constitutive de chacun et donc une ouverture de chacun à tous au-delà des races et des cultures ? L'existence serait communautaire, elle n'est ni recours à un passé nostalgique égyptien ou grec, ni une communauté ethnique, clanique ou raciale mais la prise de conscience que nous sommes ensemble, chacun avec une égale dignité.

Roger Folikoué

L'Église et la Chine, Histoire et défis

Étienne Ducornet

Collection "Histoire du christianisme", Cerf, 2003, 180p.

En annexe, le message du pape Jean Paul II aux participants au Congrès international : « Matteo Ricci, pour un dialogue entre la Chine et l'Occident ».

Médecin, théologien, prêtre et auteur de nombreux écrits sur la Chine, Etienne Ducornet nous propose une analyse approfondie des trois défis auxquels l'Église de Chine est confrontée aujourd'hui, à savoir l'inculturation, la communion et la modernité : trois sujets brûlants aux racines enfouies conjointement dans l'histoire de la pensée chinoise avec ses trois composantes confucéenne, bouddhiste et taoïste et dans l'histoire du christianisme en Chine.

Après avoir rappelé combien, dans l'empire chinois, les religions devaient être soumises à l'ordre social pour assurer l'équilibre cosmique, l'ouvrage retrace les grandes étapes de l'arrivée du christianisme en Chine depuis la présence nestorienne sous la dynastie des Tang, les différentes ambassades des frères mendiants au Moyen Âge, suivies par l'arrivée des Jésuites au XVI^e siècle, jusqu'à la rupture provoquée par la trop célèbre Querelle des Rites qui brise l'élan chrétien au début du XVIII^e siècle.

Après la promulgation du décret "Ex illa die" en 1715, confirmé par "Ex quo Singulari" en 1742 interdisant les rites chinois, le christianisme devient une religion subversive sous-trayant, selon les autorités chinoises, les chrétiens chinois à la soumission à l'empereur, position aggravée par l'inquiétude venue de l'implantation conquérante des Européens en Asie.

La signature des Traités dits "Traités inégaux" en 1842 exacerbe cette vision du christianisme dans la mesure où cette religion est assimilée à l'intervention diplomatique, militaire et commerciale des Européens : le christianisme est considéré alors comme la religion de l'étranger, un instrument au service de la colonisation. La révolte des Boxers, à la fin du XIX^e siècle en est la manifestation violente.

Cette situation ambiguë de l'Église de Chine toujours qualifiée de mission au début du XX^e siècle, se prolonge jusqu'à la deuxième Guerre Mondiale, malgré l'intervention du père Lebbe qui tente de sortir l'Église chinoise de "l'europanisme missionnaire" et de lui donner plus d'autonomie. Il faut attendre cependant 1946 pour voir s'établir une hiérarchie épiscopale réellement chinoise avec la division du pays en 137 diocèses et l'érection de trois archevêchés : Pékin, Nankin et Nanchang.

Mais la prise de pouvoir par Mao en 1949 empêche l'Église de Chine d'asseoir solidement cette nouvelle organisation, forçant les chrétiens à une indépendance totale à l'égard de toute nation impérialiste, y compris le Vatican. Les missionnaires étrangers sont alors expulsés et, en 1957, est créée l'Association patriotique des catholiques chinois, seule structure catholique reconnue, impliquant la répression contre ceux qui refusent de l'intégrer, répression qui s'accroît dramatiquement sous la Révolution culturelle. Une reprise de l'activité religieuse ne pourra apparaître que sous le gouvernement de Deng Xiao Ping.

S'appuyant sur cette analyse historique, Etienne Ducornet entreprend alors l'examen des relations entre l'Église et l'État aujourd'hui. Le gouvernement qui affirme "protéger" la liberté religieuse, s'en tient à la fois à la tradition chinoise confucéenne et à la doctrine marxiste : la religion doit se conformer à l'ordre politique établi, tout en spéculant à long terme sur l'extinction de la religion dans ce cadre de liberté conditionnelle.

Face à cette position des autorités chinoises devant le fait religieux, l'auteur relève trois défis que les catholiques chinois, qu'ils soient membres de l'Association patriotique catholique ou qu'ils soient restés dans la « clandestinité », doivent affronter en urgence pour résister à cette volonté politique d'élimination.

Le défi de l'inculturation

Pour l'auteur, la première urgence est de construire une théologie chinoise qui, dans ce contexte socialiste et de séparation avec Rome, « renouvelle la relation entre culture et foi » et favorise la formation d'une pensée chrétienne chinoise originale s'intégrant dans la culture du pays, marquée par les pensées de Confucius, Laotze et les principes bouddhistes chinois.

Le défi de la communion

Cependant, cette nouvelle approche théologique doit respecter l'exigence des chrétiens chinois de suivre de façon très rigide les normes de l'Église de Rome, par crainte de former une Église locale qui n'entre pas assez dans l'universel. On ne veut pas se particulariser du fait de l'éloignement de Rome, alors qu'en Occident, depuis Vatican II, on accepte les particularités.

Complexité d'une situation présente qui favorise cependant le rapprochement lent mais réel des deux églises, officielle et souterraine, qui souhaitent rester en communion avec le successeur de saint Pierre. L'auteur nous livre l'état de ce dialogue délicat qui s'est noué entre Rome et les deux Églises pour étudier les nombreux sujets de division et de discorde, en particulier le problème des évêques nommés par le gouvernement chinois.

Le défi de la modernité

La modernisation accélérée de la Chine a créé d'autre part une déstabilisation morale et sociale, qui a montré que « le mythe confucéen de l'éternel retour aux splendeurs de la Chine résiste mal à la vague de progrès ».

En réaction au vide spirituel de la modernisation, l'auteur constate un retour au religieux. Mais pour répondre à cette attente spirituelle nouvelle, l'Église de Chine se doit de résoudre le problème de la formation intellectuelle et spirituelle des séminaristes, des religieux et religieuses et combler au plus vite "le fossé" entre l'Église de Vatican II et l'Église de Chine qui manque cruellement de formateurs.

Tirant les conclusions de cette situation délicate de l'Église de Chine, Étienne Ducornet émet le vœu qu'ayant réussi à surmonter ces trois défis, elle devienne « un jour une source incomparable de la vie de l'Église universelle, le cœur du royaume des Cieux ».

Catherine Marin

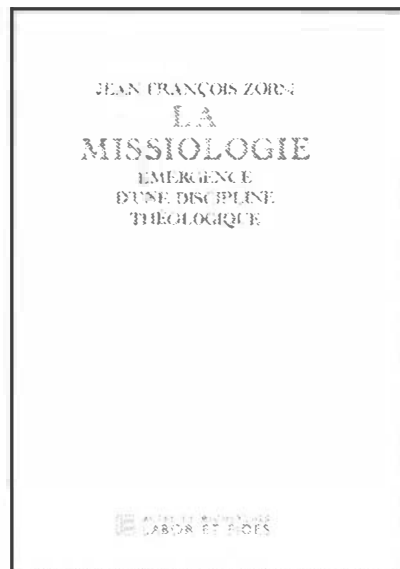
La Missiologie, Émergence d'une discipline théologique

Jean-François Zorn

Collection Actes et Recherches,
Labor et Fides, Genève 2004, 126 pages.

La mission chrétienne a connu un développement extraordinaire à partir du XIX^e siècle. Mais aucune discipline intellectuelle ne lui permit de trouver à cette époque une assise doctrinale solide, du moins en régime linguistique francophone. L'auteur s'interroge donc sur le retard et la marginalité de la missiologie dans le cursus des études de théologie en contexte protestant francophone européen.

Deux Facultés de théologie s'ouvrent en France en 1808. En 1823, est fondée à Paris l'École des Missions, portée par la Société des Missions Évangéliques de Paris (SMEP) pour accueillir des étudiants se préparant à un service missionnaire à l'étranger. Une réelle tension se manifesta entre les Facultés de théologie qui formaient de futurs pasteurs pour la métropole et étaient de tendance critique libérale et la SMEP qui formait de futurs missionnaires dans une orientation Réveil piétiste. En 1928, l'École des Missions fut réformée. L'enseignement fut réduit à un an car il ne visait plus qu'à donner un complément pour les Missions à des candi-



datés ayant achevé leur formation théologique ou professionnelle (médecins, instituteurs...). Cette mutation s'explique par les profondes modifications intervenues dans la vie des missionnaires. Ceux-ci connaissaient de plus en plus de tensions entre leur statut de pionniers fondateurs et la nécessité de passer la main aux autochtones. A partir des années 1960, la problématique missionnaire ancienne s'est désintégrée. L'École des Missions finit par disparaître en 1971. En fait, on avait pris conscience que la mission est constitutive de l'Église et que celle-ci est missionnaire partout dans le monde, y compris en Europe. L'ancienne structure qui faisait des missionnaires un corps spécialisé pour l'outre-mer pouvait donc disparaître. Mais que devenait alors l'enseignement de la missiologie ? Pouvait-on encore envisager qu'il devienne une discipline universitaire ?

L'auteur aborde la question à partir des travaux de quelques chercheurs. On constate qu'il y a une **opposition** entre deux types d'engagement : l'apostolat des missionnaires qui s'adresse aux païens pour fonder des Églises et le pastorat de ceux qui travaillent en contexte de chrétienté et sont chargés de maintenir les communautés dans l'état où ils les ont trouvées. C'est Maurice Leenhardt qui réalisa la meilleure étude comparative de l'apostolat et du pastorat. En même temps, tenant compte du changement de modèle missionnaire, Roger Bastide développait une approche sociologique. Ces deux approches de la mission, théologique de Leenhardt et **sociologique** de Bastide appellent une ethno-anthropologie religieuse qui sera utile pour la fondation de la science missiologique.

Dans sa **deuxième partie**, l'auteur examine l'influence des Conférences Missionnaires Internationales sur l'évolution de la théologie. Whitby (1947), Willingen (1952), Bangkok (1972) et Salvador de Bahia (1996) servent de charpente pour une présentation des quelques théologiens majeurs qui font évoluer la réflexion sur la mission. En **conclusion**, l'auteur esquisse une **définition** théologique de la mission comme l'acte de foi qui témoigne de la Parole envoyée dans le monde. C'est l'envoi de cette Parole et son accueil par le croyant qui en témoigne qui constituent l'objet de la missiologie chrétienne. Celle-ci doit trouver **place** dans la théologie universitaire.

La **troisième partie** établit cette place dans la théologie pratique comme théorie critique des pratiques de la foi. Fidèle à sa méthode, l'auteur analyse quelques écrits de théologiens actuels (Klauspeter Blaser, Marc Spindler) et fait un détour par S. Paul avant de définir les tâches prioritaires d'une missiologie universitaire telles qu'elles peuvent apparaître déjà aujourd'hui.

L'ouvrage est richement documenté et nuancé. Il ramasse en une gerbe une foule d'éléments épars. Nous souffrons véritablement de la dispersion des approches de la mission et de l'éclatement des perspectives. Le livre de Jean-François Zorn nous fait espérer qu'une théologie renouvelée et systématique de la mission trouvera bientôt sa place dans l'ensemble des sciences humaines et religieuses. L'auteur est professeur de théologie pratique et d'histoire du christianisme contemporain à l'Institut Protestant de Théologie à Montpellier.

Pierre Lefebvre

L'Islam

Mgr Jean-Luc Brunin

Collection Tout Simplement, Éd. de l'Atelier, Paris 2003, 192 p.

Évêque auxiliaire de Lille, président du Conseil Épiscopal des Migrants, bon connaisseur sur le terrain de la présence musulmane dans le Nord, M^{gr} Brunin présente une nouvelle édition de son livre paru en 1993, en actualisant particulièrement la troisième partie.

La 1^{re} partie, **Une tradition à visiter**, reprend les données claires et précises sur l'Arabie du Prophète Mohammed, la formation du Coran, l'apport des traditions (hadith), la fixation de la Loi (shari'a), les cinq piliers de l'islam : profession de foi, prières, cotisation de solidarité (zakât), jeûne du mois de ramadhan, et pèlerinage à La Mecque (hajj). La nouvelle édition ajoute quelques précieuses notes d'explication. Il en manque une sur l'identité exacte du fils du Prophète, tué en octobre 629 dans une bataille (p. 41).

La 2^e partie, **Une histoire à assumer**, parcourt à grandes enjambées l'histoire politique depuis les quatre premiers Califes à Médine (7^e s.), les Omeyyades de Damas (661 à 750), les Abbassides de Bagdad (8^e-13^e s.), les Croisades, les Mongols qui mettent Bagdad à sac en 1258, la montée des Turcs, la prise de Constantinople (1453), le Califat ottoman, en même temps que se développent les courants traditionnels du développement religieux et juridique: Sunnites (écoles Hanéfites, Malékites, Chaféites, Hanbalites), Chi'ites, Kharijites, voie mystique du Soufisme, courants populaires des Confréries maraboutiques, présentes au Maghreb et en Afrique.

On arrive ainsi aux décolonisations du xx^e siècle, notées comme ayant « souvent laissé les pays dans un état de délabrement économique ». Affirmation un peu rapide ! Il faudrait plutôt souligner l'insuffisante préparation de nouveaux cadres autochtones pour la gestion dans les divers domaines de responsabilités. On va assister à d'importants mouvements migratoires, devenus possibles après la colonisation, et donc à une forte présence des Musulmans en Europe. On voit alors la montée de l'Islamisme, et... la manière bien française (!) de vouloir des définitions légales pour toutes les situations !

Le chapitre XI analyse les réalités musulmanes de France. D'une seule centaine de milliers de Maghrébins en métropole en 1945, les travailleurs Nord -Africains comme on disait alors, on est passé aujourd'hui, avec l'accélération du regroupement familial, à plus de 3 millions de personnes. Une bonne partie d'entre eux a acquis ou va acquérir la nationalité française. Faut-il parler de Musulmans français, ou de Français musulmans ?

Ce onzième chapitre s'achève par l'approche des courants actuels: le wahhabisme, le Jamâ'at al-tahligh ou Assemblée de la Prédication, les courants fondamentalistes, mais aussi des courants modernistes attentifs à la nécessité de repères spirituels dans le monde agité d'aujourd'hui. L'A. présente alors quatre modalités d'appartenance à l'Islam à partir des comportements: un islam populaire de la pratique coutumière, un islam plus associatif et culturel, un islam radical, militant et communautariste, un islam plus personnel ou mieux réapproprié avec ouverture à la culture occidentale.

La 3^e partie, **Une rencontre à réussir**, revient d'abord sur les formes variées de la coexistence des chrétiens et des musulmans au cours de l'histoire. Puis, l'A. présente les avancées actuelles, celles du Concile avec le décret *Nostra Aetate* d'octobre 1965, celles de Jean-Paul II avec la rencontre d'Assise en octobre 1986, celles plus modestes mais non moins significatives de toutes sortes d'approches vécues dans le respect de l'identité religieuse de chacun. Les pages 140-145 sont très fortes pour expliquer la manière chrétienne de l'accueil de l'autre, de l'ouverture à la religion de l'autre sans avoir à biaiser dans le relativisme. Ces lignes du théologien averti qu'est l'A. effacent les interrogations qu'on pouvait se poser à la 1^{re} page du livre, quand il est dit que: « Comme les autres religions révélées, l'Islam est né de l'irruption d'une Parole reconnue comme venant de Dieu ». C'est sur ce même plan de l'histoire des religions que le P. Jean Vernet commence son livre sur la Sagesse de l'Islam en disant de Muhammad: « Caravanier mystique, il reçoit vers 610 une révélation de Dieu par son ange Gabriel (Djibril en arabe), qui lui indique sa mission: ramener son peuple à la religion du Dieu unique ». Ce qu'il fit, avec raison et résolution, malgré les obstacles qui n'ont pas manqué sur son chemin.

On peut ajouter aux références conciliaires et aux citations du cardinal Arinze sur le dialogue interreligieux (p. 142), les paroles dites en 1961 par le cardinal Liénart, évêque de Lille, à un groupe de chrétiens, laïcs, prêtres et religieuses ayant contact avec les Algériens: « Je ne vous demande pas de convertir les Algériens, mais de les aider à devenir de meilleurs musulmans ». La même attitude inspirait Mère Teresa quand elle disait: « Il n'y a qu'un seul Dieu et c'est le Dieu de tous. Il est donc important de considérer les hommes comme égaux devant Dieu. J'ai toujours soutenu l'idée qu'il faut aider un hindou à devenir meilleur hindou, un musulman à devenir meilleur musulman, et un catholique à devenir meilleur catholique ».

L'ouvrage de M^{sr} Brunin aidera qui veut devenir meilleur catholique en ne jugeant pas de travers son voisin musulman. Ailleurs, un musulman disait: « Si l'étranger n'est pas mon frère, Dieu n'est pas mon Père ». Tout simplement.

Étienne Desmarescaux

Des chrétiens à Djibouti en terre d'Islam (XIXe-XXe siècles),

Colette Dubois et Pierre Soumille,

Collection Mémoire d'Églises.
Paris, Karthala, 2004, 373 p.
Préface de Claude Prudhomme.

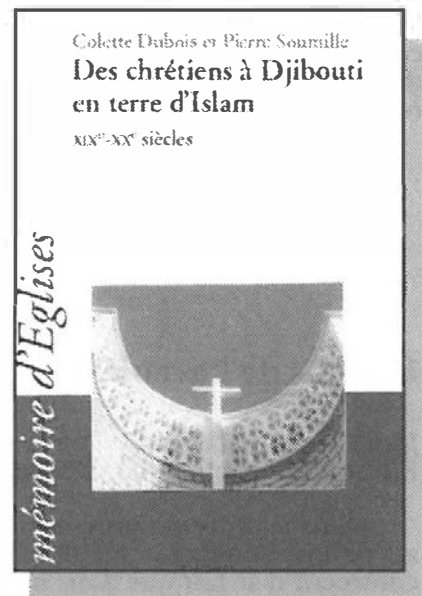
En parcourant ces 373 pages de l'histoire des chrétiens à Djibouti, le lecteur se surprend à penser qu'il observe un "échantillon" des territoires d'expansion de la mission chrétienne au XIX^e et au XX^e siècle. Il est rare, en effet, de trouver un « spécimen aussi intéressant », comme diraient les scientifiques, où se trouvent réunis dans une aire aussi exigüe les avancées et les reculs, les succès et les échecs, les joies et les difficultés de la mission chrétienne de 1840 à nos jours, dans un contexte tout à fait particulier comme ont bien su le montrer les auteurs de cette "mémoire d'Églises". Il convient, au passage, de noter ici, la justesse de ce pluriel, "d'Églises", puisque, après la saga parfois agitée de la mission catholique, une cinquantaine de pages sont consacrées à la non moins dynamique Église protestante, présente à Djibouti depuis seulement un demi siècle.

Comme on ne manque pas de le relever, lorsque on aborde aujourd'hui l'histoire de l'évangélisation au XIX^e siècle, ces aires géographiques ont souvent déjà à leur actif une longue histoire religieuse : réussites ou échecs d'implantations chrétiennes, réussites ou échecs d'implantations musulmanes. Tel est l'objet, pour l'ensemble de la Corne de l'Afrique, du premier chapitre du présent ouvrage. Dans cette région, en effet, « coexistaient, depuis plusieurs siècles, croyances animistes et religions monothéistes : le christianisme orthodoxe monophysite d'Éthiopie, lié à celui d'Égypte ; l'Islam qui, arrivé de l'Arabie voisine, s'est installé sur les côtes et dans certaines régions de l'intérieur ; le judaïsme des Falachas ». Il convient de noter aussi quelques fougueuses tentatives de l'Église romaine, du XII^e au XVIII^e siècle, pour prendre pied dans cette région orientale de l'Afrique.

Malgré tout, le paysage paraît relativement serein jusqu'à l'arrivée du "cyclone" qui, autour des années 1880, va s'abattre sur le nord-est de l'Afrique : une violente agitation politico-religieuse qui bouleverse les frontières et que nous résumons avec justesse nos auteurs. Diverses tentatives catholiques, soutenues par l'engouement populaire européen en faveur des missions lointaines encouragées par la Propagande, vont permettre l'implantation, à partir de la mer rouge, de centres missionnaires dans cette région que l'on appelait alors l'Abyssinie, puis la création de la Préfecture apostolique d'Abyssinie qui sera, elle-même rapidement divisée en deux vicariats : le vicariat apostolique d'Abyssinie et le vicariat apostolique des Galla. C'est dans cet espace que la France, alors en compétition coloniale avec le Royaume-Uni qui occupe déjà Aden sur l'autre rive du détroit de Bab-el-Mandeb, se taille un territoire autour du golfe de Tadjourah dont le centre sera d'abord Obock, puis Djibouti. De cette "convergence de synergies" (p.51) vont naître des relations tantôt tumultueuses tantôt sereines entre les autorités françaises, plus tard djiboutiennes, et les Églises. La rigueur du climat, jusqu'à 55 degrés de mai à septembre, les caractères bien trempés des gouverneurs et des responsables religieux, la fougue des instituts masculins et féminins qui ont édifié ces Églises (et ces églises), au sens le plus large du terme, les événements politiques, en particuliers les luttes anticléricales, qui soulèvent les passions de la lointaine métropole et dont le flux et le reflux viennent battre sur la côte des Somalis, les deux guerres mondiales qui dévastent ou renforcent les effectifs missionnaires, les crises qui agitent la population musulmane largement majoritaire, ce sont autant de facteurs qui expliquent les succès et les revers des Églises catholique aussi bien que protestante.

La richesse de la documentation rassemblée par les auteurs permet de mieux comprendre les tenants et les aboutissants de l'évolution de la pensée missionnaire de la fin du XIX^e siècle au début du XXI^e, depuis la tentative d'annonce directe de l'Évangile jusqu'au dialogue interreligieux avec la permanence toujours sous-jacente, de la préoccupation du bien-être de l'homme surtout à travers l'enseignement, les services de santé et l'accueil des réfugiés.

Comme c'est le cas dans beaucoup de pays où l'Islam est nettement majoritaire, et comme ici religion d'État, la communauté chrétienne, qu'elle soit catholique ou protestante, se fait discrète, refuse tout prosélytisme, mais ne renonce pas pour autant à témoigner de l'Évangile. Bravo au photographe et à Bénédicte Nemo à qui nous devons l'image de couverture (qui fait un peu oublier celle vraiment mal choisie de Mgr. Gagnon au cœur de l'ouvrage) : un solide croissant et une frêle croix blanche, l'un et l'autre maintenant fermement



enracinés dans le sol de Djibouti. C'est, semble-t-il, l'effet recherché par l'architecte de la cathédrale (p.169). Puisse ce symbole exprimer, en ce début du 21^e siècle, le désir profond de rencontre et de dialogue entre chrétiens et musulmans de la République de Djibouti, rendu possible par les acteurs de cette histoire maintenant connus ou restés anonymes.

René You

Le goût de l'avenir

Jean-Claude Guillebaud,
Edition du Seuil, 2003, 365 pages.

Dans le cadre du présent numéro de Spiritus qui nous invite à redéfinir notre relation au temps, l'ouvrage de Guillebaud présente un très grand intérêt. L'auteur se demande comment il se fait que dans nos sociétés occidentales nous ayons perdu le goût et la capacité d'agir sur le cours des événements. Sommes-nous en train de désertier l'histoire, d'oublier notre passé, pour nous enfermer dans un présent définitif d'où sont exclues toute attente et toute préparation d'un avenir ? Il plaide pour que nous sortions d'une agitation qui nous maintient comme cloués sur place, "le vide des idées débouchant sur un vacarme de mots". Il nous invite à redevenir capables d'un grand projet et de l'espérance en l'histoire qui est en train de se faire. Le christianisme peut jouer un rôle en ce domaine car l'espérance qu'il proclame n'est en rien un refus du monde, une résignation ou une échappatoire. Elle est au contraire une force pour construire notre rapport au temps, introduire l'avenir dans le présent. Comment rendre à un vrai et dynamique projet humain sa puissance mobilisatrice ? Comment apprendre à vivre tendus vers l'avant, à changer le présent en y faisant surgir les germes de l'avenir ? La colère est vertu devant les enlacements de la conscience contemporaine. Objecter radicalement est indispensable devant le culte de l'immédiat et les fades rafistolages imaginés par des politiques sans vision. Malgré l'essoufflement actuel, au-delà des manichéismes fanatiques, inventer des temps nouveaux, commencer à être des humains autrement. Mais nos sociétés ne sont-elles pas sans audace dans leur confort, paralysées par "leur peur que ça change" ? Et notre Église n'est-elle pas devenue "comme tout le monde", sans vision, sans créativité, effrayée par l'avenir qu'elle attend de voir lui tomber dessus ?

La lecture de Guillebaud est une cure bienfaisante qui permet de retrouver les saveurs de l'avenir et la joie de le préparer.

Pierre Lefebvre

Livres reçus à la rédaction

Ma vie, c'est le Christ

Marcial Maciel
Mame, janvier 2004, 288p.

Zélie et Louis Martin, Les saints de l'escalier

Alice et Henri Quantin
Editions du Cerf, Paris 2004

Correspondance familiale 1863-1885

Zélie et Louis Martin
Editions du Cerf, Paris 2004

La mission des chrétiens dans notre monde pluriel

Une invitation à réfléchir sur la mission universelle
des chrétiens de la planète.

**Du dimanche 4 juillet (16h) au jeudi 8 juillet 2004 (14h)
à Blois au Foyer Notre Dame de la Trinité**

A débattre lors de cette session

Comment l'annonce de l'Évangile aujourd'hui entre-t-elle en dialogue
avec nos contemporains ?

Comment se fait-elle entendre dans notre société
avec sa mémoire et son actualité ?

Quel goût du bonheur, dans notre société ?

Quel goût de l'avenir ? Quelles espérances ?

Comment prendre en compte les défis actuels de notre société
française et européenne dans notre proposition de la foi ?

Comment la foi chrétienne nous entraîne-t-elle dans une dynamique
d'échange et de coopération dans le contexte de la globalisation ?

L'expérience des Églises d'ailleurs peut-elle aider à la proposition de
la foi ici ?

Et inversement notre expérience peut-elle être utile là-bas ?

La recherche fera appel à l'expérience des participants et à l'apport
des intervenants.

Mme M. Mlle

Nom, prénom

Adresse

.....

Courriel :

Lien avec la Coopération Missionnaire :

.....

Insertion dans l'Eglise :

.....

Je m'inscris à la session

◆ avec hébergement

◆ sans hébergement

Je désire recevoir

des informations complémentaires

Date

signature

Questions, suggestions que je souhaite aborder lors de la session :

.....

.....

.....

ABONNEZ-VOUS OU OFFREZ UN ABONNEMENT À

SPIN TUS

- 1 an, 4 n° - Zone 1 : 36 € Zone 2 : 26 €
 2 ans, 8 n° - Zone 1 : 68 € Zone 2 : 48 €

*Tarifs valables jusqu'en janvier 2006

- Je m'abonne* *J'offre un abonnement*

Nom
Prénom
Adresse
.....
Code Ville Pays

Je règle par (paiement en euros ou en dollars)

- Chèque** **CCP** Signature

12, rue du Père Mazurié - 94669 Chevilly-Larue cedex

Offre exceptionnelle !

- Pour vous permettre **d'acquérir toute la collection** ou de la compléter,
- Pour vous offrir les dossiers qui vous intéressent tout particulièrement,
- Pour **diffuser la revue autour de vous** en offrant l'un ou l'autre numéro à des amis,
- Pour **offrir une abonnement lors d'une ordination** ou d'une profession religieuse,
- Pour **fournir une documentation actualisée et ciblée aux participants de colloques** missiologiques, théologiques, anthropologiques, humanitaires,

Spiritus vous propose des tarifs vraiment exceptionnels :

Du n° 1 à 120	3 €- le numéro
Du n° 121 à 165	6 €- le numéro
Du n° 166 à 176	10 €- le numéro

En plus, une réduction de **10%** pour une commande de plus de 10 exemplaires par numéro.

Une réduction de **20%** pour une commande de plus de 50 exemplaires par numéro.

Spiritus, 12, rue du Père Mazurié, 94669 Chevilly-Larue cedex
Tél. 01 46 86 70 30 - e-mail : spirifr@tiscali.fr

Achévé d'imprimé par Corlet, Imprimeur, S.A. - 14110 Condé-sur-Noireau
N° d'imprimeur 78004 - Dépôt légal : mai 2004 - Imprimé en France
Commission Paritaire des Papiers de Presses. Certificat N° 1005 G 83668